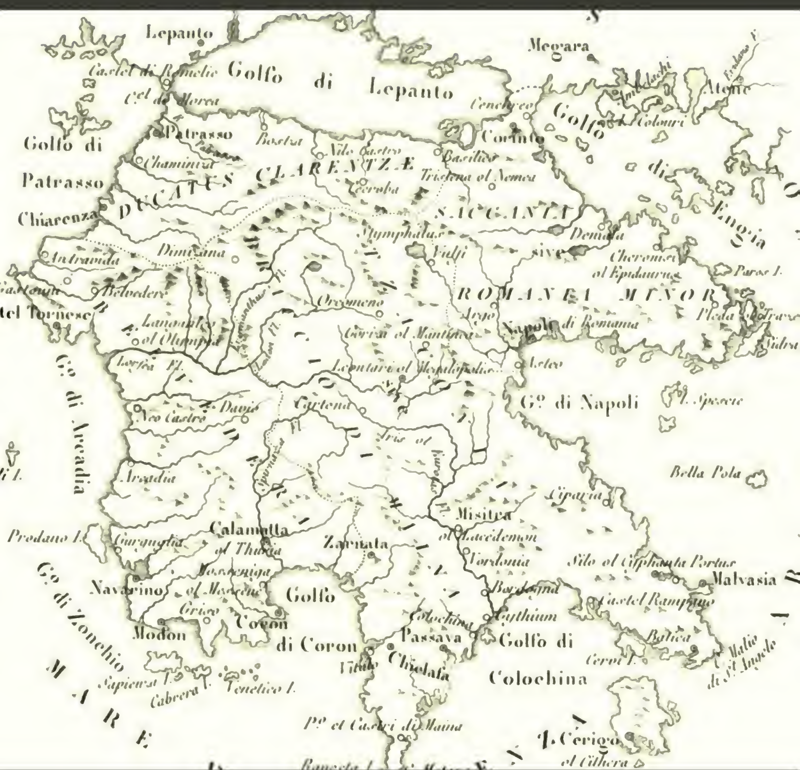


Relation du voyage de la Commission scientifique de ...

Jean Baptiste Geneviève Marcellin Bory de Saint-Vincent

RELATION

DU VOYAGE

DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE

DE MORÉE

DANS

LE PÉLOPONNÈSE, LES CYCLADES ET L'ATTIQUE.

I.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE LEVRAULT.

RELATION

DU VOYAGE

DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE

DE MORÉE

DANS

LE PÉLOPONNÈSE, LES CYCLADES ET L'ATTIQUE.

PAR

J. B. G. M. BORY DE SAINT-VINCENT.

Tome premier.

Hommage de l'auteur à Son Excellence
Mr le Comte de [illegible], témoignage
de considération affectueuse. Bory de St Vincent

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE F. G. LEVRAULT,

RUE DE LA HARPE, N.° 81;

STRASBOURG,

MÊME MAISON, RUE DES JUIFS, N.° 33.

1836.

Malheur au siècle, témoin passif d'une lutte héroïque, qui croirait qu'on peut sans péril comme sans pénétration de l'avenir, laisser immoler une nation! Cette faute, ou plutôt ce crime, serait tôt ou tard suivi du plus rude châtiment.

CHATEAUBRIAND, *Préface de l'Itinéraire.*

A Sa Majesté
la Reine des Français.

Madame,

Depuis la grande publication ordonnée par le Gouvernement, et par laquelle s'immortalisa la Commission d'Egypte, il n'en est point qui présente l'importance, en quelque sorte officielle, de l'ouvrage de la Commission scientifique de Morée. Chargé, dans cette dernière, de diriger les travaux de la Section des sciences physiques, et plus tard du compte rendu de ses découvertes, quatre ans environ m'ont suffi, secondé par de savants collaborateurs, pour élever, en mémoire de l'expédition libératrice et sous le règne de votre auguste Epoux, un monument de gloire française. Une telle œuvre a fait quelque sensation

dans le monde civilisé, si j'en juge par les insignes marques de satisfaction que m'en ont données plusieurs des rois de l'Europe; cependant je commençais à craindre qu'on n'y eût point attaché la même importance dans mon propre pays, lorsque Votre Majesté, daignant jeter un regard protecteur sur les résultats de notre voyage, a bien voulu agréer la dédicace de la nouvelle relation que j'en reproduis.

Une telle récompense est au-dessus de toute autre, et l'unique qu'il fût dans mon caractère de solliciter. La bonté avec laquelle vous daignâtes l'accorder, pouvait seule y donner plus de prix. Ajoutez encore à cette rémunératrice faveur, Madame, la permission de me dire de Votre Majesté, ainsi que de son auguste et belle famille,

Le respectueux, dévoué, très-reconnaissant et obéissant serviteur,

BORY DE SAINT-VINCENT.

Paris, ce 1.er Novembre 1836.

AVANT-PROPOS.

J'ai dit autrefois, en parlant des Iles fortunées : « Les pays les « plus fréquentés ne sont pas toujours les mieux connus. » Cette assertion pourrait s'étendre à la Morée, sur laquelle on a tant écrit, qu'un si grand nombre d'auteurs de voyages et d'itinéraires parcoururent ou disent avoir parcourue, et dont Pausanias cependant, tout vieux qu'il est, demeurait encore le moins inexact des explorateurs. Aucune occasion n'étant plus favorable pour étudier et faire connaître enfin cette contrée célèbre, que l'expédition qui la devait rendre à elle-même, M. le vicomte de Siméon, protecteur éclairé des sciences et des arts, lorsqu'il en dirigeait la division à l'intérieur, fut chargé par M. de Martignac d'organiser une Commission investigatrice, sur la composition et les attributions de laquelle l'Institut fut consulté. Les Académies des sciences, des inscriptions et des beaux-arts ayant, d'après l'invitation qui leur en fut adressée, nommé des Commissaires, MM. Cuvier, Cordier, Geoffroy Saint-Hilaire, Hase, Raoul Rochette, Hyot et Percier, sur qui tomba le choix du premier de nos corps savants, rédigèrent les instructions convenables, en proposant de créer trois Sections, qui représenteraient les trois Académies consultées, et qui, réunies en Commission scientifique, devraient recueillir, sur la péninsule péloponnésiaque, des matériaux de toute nature pour la publication d'un ouvrage du genre de celui de la Commission d'Égypte.

Le plan soumis par l'Institut ayant été adopté, trois Sections, dites : 1.° des Sciences physiques, 2.° d'Archéologie, 3.° d'Architecture et de Sculpture, furent constituées en Novembre 1828. A la première, dont la direction me fut confiée, le Ministère de la guerre adjoignit aussitôt trois ingénieurs géographes spécialement chargés d'une triangulation, et plus tard une brigade topographique, composée d'officiers d'état-major : MM. Brullé,

Pector et Sextius Delaunay en furent les zoologistes, M. Despréaux le botaniste, MM. Virlet et Puillon Boblaye les minéralogistes et géologues. Ce dernier était, en outre, attaché à la Géodésie, avec ses habiles camarades les capitaines Peytier et Servier. MM. de Martignac et Siméon, qui m'avaient expressément recommandé de ne pas restreindre mes observations « aux Mouches et aux Herbes, mais de les étendre aux lieux et sur les hommes, » ce furent les propres expressions du spirituel ministre : MM. de Martignac et Siméon, dis-je, m'adjoignirent, en qualité de peintre, M. Baccuet, qui, tout officier de cavalerie qu'il est, comme je l'ai été moi-même, n'en est pas moins un paysagiste distingué, dont il sera souvent parlé dans une relation à la clarté de laquelle contribue principalement la fidélité de ses dessins.

D'après la décision ministérielle qui nous constituait, la 2.ᵉ Section avait pour chef M. Dubois, conservateur du Musée égyptien ; pour sous-chef M. Lenormand ; pour adjoints MM. Amaury Duval, Edgard Quinet, Trezel et Schinas. La 3.ᵉ Section, sous la conduite de M. Blouet, déjà connu comme restaurateur d'un arc de triomphe, se composait de MM. Ravoisier, Poirot, Vietty et de Gournay. Tous partirent de Paris au commencement de 1829, excepté M. Lenormand, que sa nomination dut aller chercher vers les bords du Delta ; on verra, par la suite, comment ce dernier nous rejoignit en Morée, et quel charme lumineux son apparition répandit sur nos excursions de Phigalée et de Messène.

Je lis dans un rapport sur l'état de la Commission au commencement de septembre 1829, fait pour l'Institut et entièrement de la main de M. Cuvier : « que la Section des antiquaires *est à la débandade*, qu'il n'en reste dans le pays que l'artiste paysagiste « Trezel et un certain Schinas, Grec, lequel, agissant comme s'il « n'avait pas été employé au service de la France, prend ses « mesures pour demeurer avantageusement chez lui. » En effet, deux mois n'étaient pas écoulés, à dater de notre débarquement, que, M. Dubois étant tombé gravement malade, la désertion, car toute chose doit être appelée par son nom, avait disloqué la Section dont il devait diriger les recherches. M. Trezel y

étant seul, malgré le mauvais état de sa santé, demeuré fidèle à ses devoirs, dut s'adjoindre aux architectes pour remplir l'unique vide que la défection eût causé dans les rangs de ceux-ci; ainsi complétée, la 3.e Section a pu donner au public le résultat de ses labeurs dans trois magnifiques volumes, au frontispice desquels se lisent honorablement les noms du directeur, suivi de ceux de MM. Ravoisier, Poirot et Trezel.

Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner comment la Commission scientifique se trouva, dès le début de ses opérations, en partie désorganisée par l'esprit d'insubordination ou d'orgueil de quelques-uns et par l'incapacité de quelques autres; le Gouvernement pourrait trouver, dans mes réflexions à ce sujet, quelques bons avis pour la composition des expéditions exploratrices qu'il sentira la nécessité d'ordonner probablement encore, mais autrement qu'il ne l'a fait jusqu'ici. Cette fois je n'écris point pour remplir un devoir envers l'autorité, avec laquelle je crois être au moins quitte, et hâté que je suis de conduire mon lecteur en Grèce, je m'abstiendrai de tout ce qui ne touche pas directement la contrée que j'entreprends de visiter avec lui.

Pour répondre aux intentions des hommes d'État qui m'envoyaient, et qui me demandaient des travaux dans le genre de ceux que j'avais anciennement publiés sur les principales îles des mers d'Afrique, ainsi que sur l'Espagne, je me promis de ne rien négliger dans mes investigations; je m'affermis d'autant plus dans ce projet, qu'à peine débarqué sur les bords qu'il m'était enjoint d'étudier, je reconnus qu'on n'en avait guère donné que des idées fausses ou du moins incomplètes.

La plupart de nos devanciers, ayant visité la Grèce imbus des idées grandioses qu'impose sur tout ce qui la concerne ce qu'on appelle une éducation classique, en sont revenus fidèlement enthousiastes et admirateurs des moindres traces d'antiquité que le temps n'y a point dévorées, ou tellement déçus, pour n'y avoir pas retrouvé jusqu'à ses charmes mythologiques, que les uns et les autres en ont parlé, de manière à ne les pouvoir accorder, soit avec amour, soit avec mépris et colère.

La lecture de Barthélemy, qui, prêtant aux contemporains de Périclès le langage de cette bonne compagnie qu'il hantait dans les salons du duc de Choiseul, peignit les anciens Grecs d'après les Parisiens de son époque; la lecture de Barthélemy, dis-je, avait surtout contribué, depuis un demi-siècle, à travestir singulièrement les choses. Le style, académiquement compassé, de l'excellent abbé, séduisant d'abord les esprits, les mieux ornés furent précisément ceux qui s'obstinèrent le plus à reconnaître, dans une contrée déchue, le caractère de grandeur et de politesse dont elle resplendissait dans l'Anacharsis; ils prétendirent ennoblir jusqu'aux plus honteuses misères de la Grèce moderne, dont l'antique pompe était à leurs yeux seulement cachée sous des habits de deuil; il fallut jusqu'à un style approprié à leurs hallucinations pour en écrire, et, dominés par une imagination effrénée, on en vit qui, galopant à travers des ruines, appelaient par leur nom les héros des temps passés, en s'étonnant de ce que leurs ombres exilées demeurassent muettes; s'étendant alors en déclamations obligées contre la barbarie musulmane, ils l'accusaient d'avoir effacé dans leur patrie jusqu'au souvenir de ceux qui la rendirent chère à nos jeunes ans. Cette barbarie turque ne fut cependant pas la principale cause du déplorable état où se trouvaient des lieux jadis si florissants; celle des premiers temps du christianisme, où des croyances neuves venaient détrôner des dieux usés; celle du moyen âge avec ses croisades sanguinaires, non moins que l'avarice d'une république de marchands, avaient, dès longtemps, ouvert les cataractes de la désolation, et causé le déluge de maux dans lequel s'étaient comme éteint le génie hellénique et noyé le berceau de la civilisation européenne.

Après les admirateurs opiniâtres apparurent les détracteurs exaspérés. Également séduits, dans leur bibliothèque, par le livre dont on a peut-être imprimé le plus d'éditions, et duquel les peintures trompeuses étaient devenues articles de foi en littérature, sur nos théâtres et dans les arts, plusieurs, allant visiter l'Orient si poétiquement représenté, s'étaient, avant de quitter

nos ports, abondamment fournis de gants glacés et de romances nouvelles, dans l'espoir de figurer agréablement aux bals des Aspasies modernes, ou de faire de la musique dans le salon de quelque nouvelle Sapho; révoltés de ne plus trouver dans la ville de Phidias, d'Apelles et d'Alcibiade, ou dans l'Argos du roi des rois, un concours d'élégantes et d'artistes avec de bonnes troupes tragiques qui jouassent les chefs-d'œuvre de Sophocle ou d'Euripide, jugeant des mœurs de la Hellade entière d'après la corruption que de notre Provence aux extrémités de l'Adriatique le rebut de la population méditerranéenne vomit sur le littoral de ce malheureux pays, et surtout étonnés de ne pas retrouver de monuments aussi considérables que la Bourse, l'Arc de l'étoile ou Notre-Dame parmi les décombres de ceux dont on nous exagéra la grandeur, ces espèces de renégats maudirent les Grecs tombés dans l'infortune, et, les tenant pour des brigands sans vertus, voulurent que tout dans leur pays fût indigne de sa renommée. Ils firent comme ces faibles cerveaux que dans leur jeunesse on remplit de superstitieuses croyances, et qui tombent dans la plus déplorable incrédulité, lorsque l'examen vient, par hasard, soulever pour eux le moindre pli du voile de l'erreur. Cependant, si je n'ai point rencontré à chaque pas de Socrate, d'Aristide, de Xénophon ou d'Épaminondas dans cette terre trop pompeusement célébrée ou si cruellement flétrie par des plumes incapables de garder la moindre mesure, je me suis convaincu qu'on n'y trouverait pas, même parmi les bandits du cap Ténare, de ces abominables scélérats tels que ceux pour qui la plus cynique effronterie devient, à la honte de notre civilisation pourrie, une cause d'intérêt et d'admiration publique, quand d'épouvantables débats judiciaires leur transforment en pavois triomphal le banc souillé des accusés.

Au milieu de tant de contradictions, qu'aucune nuance ne rapproche, persuadé que la vérité n'était ni d'un côté ni de l'autre, j'ai dû, avant tout, observer les habitants dont on parlait si diversement, et dire en conscience ce que sont aujourd'hui les descendants de ces héros dont le renom demeure

indestructible, et je le dirai franchement, afin de prouver que le généreux Gouvernement qui les secourut ne prodigua point aveuglément la vie de ses soldats et les trésors des contribuables. Pour les mieux faire connaître, je raconterai jusqu'à des circonstances de notre voyage que certaines personnes pourront taxer de puériles, et j'en eusse rapporté davantage dans le grand ouvrage qui me fut ordonné, si les deux tiers de la place mise à ma disposition n'y eussent appartenu à l'énumération des productions naturelles, à l'examen de la constitution du sol, à la statistique, à l'éclaircissement de quelques points d'histoire, enfin à d'arides détails de géographie et de géodésie, qui, pour ne pas intéresser tout le monde, n'en sont cependant pas moins des matières importantes. Pour réparer les omissions où m'obligea la nécessité de me renfermer dans un cadre scientifique, et pour mettre la vérité, en ce qui concerne la Grèce actuelle, à l'usage d'un plus grand nombre de lecteurs, je viens raconter aujourd'hui avec naïveté ce que j'ai vu et ce qui m'est arrivé pendant le voyage de la Commission scientifique, quand ce qui m'est arrivé et ce que j'ai vu aura rapport aux hommes et aux lieux, dont les engagements que je pris avec celui de qui la mémoire m'est toujours chère, me faisait un devoir de parler. Je viens essayer de peindre comme elle demeurait, après tant de siècles d'incomparables calamités, une contrée squelette; mais dont l'imposante physionomie se reconnaissait néanmoins dans quelques traits échappés à la faux des ans, comme une certaine majesté demeure parfois empreinte sur la vénérable face d'un beau vieillard mourant. Je ne m'arrêterai point en un lieu dont le nom ait retenti dans le passé, que je ne remonte aux temps de sa grandeur pour apprécier toute la hauteur de sa chute; je ne m'occuperai pas d'un usage moderne, que je n'en recherche l'origine ou des traces vers les époques les plus reculées, et ne signalerai point de superstitions, que je n'interroge la fable pour les en faire dériver. Si le lecteur judicieux retrouve ensuite dans la Grèce de nos jours, comme je la lui aurai montrée, presque tous les traits de la Grèce primitive, altérés seulement et rendus mé-

connaissables, pour les esprits superficiels, par des souillures dont, cependant, elle ne saurait être déshonorée; il concevra combien on pourrait facilement régénérer un pays où languissent, toujours féconds et pourtant méconnus, tant d'éléments de prospérité. Élaguant de mes pages les détails purement scientifiques, où tout le monde ne voudrait pas se donner la peine de s'élever, et de l'atlas joint à mes deux modestes volumes des figures de plantes, de pierres et de bêtes qui en eussent trop élevé le prix, je me bornerai à composer celui-ci de quelques paysages caractéristiques, indispensables pour compléter la description des sites, et d'une carte nouvelle, que j'ai mis tous mes soins à dresser. Cette représentation fidèle des régions où j'ai voyagé est construite sur une échelle convenable, afin que l'on m'y puisse suivre pas à pas; car il ne sera pas indiqué, dans ma relation, une source, un ruisseau, une ruine, une roche même, lorsque ces choses présenteront des particularités dignes de remarque, que chacune ne soit indiquée dans une topographie destinée à guider, par les mêmes chemins, ceux qui me voudront accompagner. C'est la carte sous les yeux qu'une relation doit se lire; il ne reste que peu de chose dans la mémoire, de celles qu'on croit pouvoir feuilleter sans un pareil secours.

L'ardeur avec laquelle les moindres places dans la Commission furent sollicitées, ne pouvait permettre de suspecter le zèle et la capacité d'aucune des personnes qu'on y admit, et la durée d'un an, qui fut assignée à nos explorations, paraissait y devoir suffire. Cependant quelques choix furent malheureux, et les fièvres qui règnent durant l'été et l'automne dans certaines parties du pays, ayant sévi sur ceux de mes collaborateurs qui demeuraient fidèles à leurs devoirs, les résultats obtenus, dans le cours de notre voyage, n'ont pu être aussi complets qu'ils l'eussent certainement été, si chaque santé fût demeurée inaltérable comme la mienne, et si chacun eût été animé du même esprit que MM. Brullé, Delaunay, Virlet, Baccuet, Boblaye, Peytier et Servier, qui la plupart m'ont en outre assisté dans le compte rendu des travaux de l'expédition. Je m'empresse de

faire cette déclaration, pour répondre d'avance au genre de reproches qu'on manque rarement d'adresser à ceux dont on veut méconnaître les services, et qu'on n'épargna pas même à cette immortelle publication d'Égypte, où, dans un esprit d'ingratitude, conséquence naturelle de la rapidité avec laquelle les Gouvernements se culbutent au temps qui court, on a signalé des lacunes et des disproportions, qui cependant, par la nature des choses, ne pouvaient point n'y pas être. Je sais d'ailleurs qu'on a trouvé surprenant qu'avec son nombreux personnel, la Commission scientifique de Morée n'eût pas rapporté de collections aussi nombreuses en nouveautés que les circumnavigateurs et les voyageurs qui, durant cinq ou six ans, ont parcouru l'intérieur de vastes continents non encore visités. Je répondrai simplement à de tels reproches que la région que nous étudiâmes, n'étant pas tout-à-fait aussi grande que l'Amérique du Sud, la Nouvelle-Hollande, la Polynésie ou toutes les îles de l'océan Pacifique prises ensemble, ne saurait contenir autant d'objets inconnus, le nombre des productions d'un lieu étant d'ordinaire proportionnel à sa surface; j'ajouterai que les maladies ont réduit la durée réelle de nos travaux à six mois environ; enfin que, les Belon, les Tournefort, les Sibthorp, les Olivier, les d'Urville, outre une multitude d'autres naturalistes, d'antiquaires, de géographes, d'écrivains et d'artistes habiles, ayant précédemment visité la même contrée toute foulée par les pas des savants, des prosateurs et des peintres, il était nécessaire d'y employer plus d'intelligence et d'activité que partout ailleurs, afin d'en rapporter au delà de trois mille espèces, dont une grande quantité nouvelles, appartenant aux deux règnes organiques, un nombre prodigieux de faits géologiques, mille circonstances, négligées jusqu'alors, sur l'état physique de la contrée, une statistique minutieuse, une géographie complétement restaurée, avec une triangulation à laquelle celle de la France peut seule se comparer, et des cartes non moins exactes et détaillées que le sont celles des environs de Paris. Qu'on cesse donc de mettre en parallèle les résultats obtenus par nous avec

ceux qui proviennent de pérégrinations entreprises en de vastes et lointaines régions du globe, dont les productions naturelles, les hommes et les monuments demeurent imparfaitement énumérés, malgré les interminables publications que le charlatanisme de certains libraires en met dans le commerce, et dont il est si facile de hasarder des plans et des récits qui, dans l'état actuel des choses, ne sauraient trouver des contradicteurs. Il n'est pas dans le livre que je viens offrir au public un fait qui ne puisse être attesté par la plupart de mes collaborateurs, et j'ai la certitude que tous ceux qui, visitant les lieux que je vais décrire, voudront se donner la peine de me lire sur le terrain même, ne deviendront jamais mes contradicteurs. Les relations qui ne sauraient supporter une telle épreuve sont comparables à ces portraits sans ressemblance ou bien aux romans historiques dans les pages desquels les fictions l'emportent sur les réalités.

« Qu'il me soit enfin permis d'achever cet avant-propos par la « remarque suivante : ou ceux qui, ayant précédé en Morée la « Commission scientifique, lui laissèrent tant à glaner, furent « négligents et inhabiles, ou les membres de cette Commis- « sion qui, au risque de leur vie ne la désertant point, rappor- « tèrent d'un pays si visité une si grande masse de choses et « d'observations négligées, firent preuve d'une activité avec les « résultats de laquelle ceux qu'obtinrent tous leurs devanciers « ensemble ne sauraient entrer en balance. Je devais haute- « ment à mes honorables et chers compagnons de voyage cette « déclaration, qui serait le seul témoignage de gratitude qui leur « eût été donné, si Sa Majesté le Roi de la Grèce n'eût glorieu- « sement récompensé leurs périlleux travaux en les décorant de « son ordre suprême. »

Ce paragraphe guillemeté a été imprimé en tête de notre grand ouvrage de Morée, et lu en pleine Académie des sciences, lorsque M. Pelet de la Lozère se trouvait, par la plus bizarre des combinaisons ministérielles, remplacer M. Guizot à l'instruction publique. Celui-ci, en recouvrant son portefeuille, pro-

met de saisir la première occasion favorable pour acquitter la dette du Gouvernement envers ceux de mes adjoints à qui l'impéritie de son remplaçant donnait le droit de s'égayer sur la manière dont les récompenses se distribuaient sous l'administration déchue. J'ai cru devoir conserver ce passage, auquel j'ajouterai, pour servir de complément à l'historique de notre Commission exploratrice, une dédicace que le Roi voulait bien accueillir gracieusement, lorsque M. Pelet de la Lozère ne daignait seulement pas s'apercevoir que nos devoirs avaient été aussi consciencieusement que promptement remplis.

« Sire, disais-je dans cette expression de nos sentiments pour Sa Majesté, lorsque tous les cœurs généreux s'émurent aux clameurs d'indépendance et de liberté qui s'élevaient de la terre des grands souvenirs, et que des Pyrénées aux frontières de l'Asie les peuples civilisés s'unissaient avec transport à la sainte cause des Hellènes, le Cabinet des Tuileries fut le seul en Europe qui ne demeura point sourd à la manifestation de l'opinion publique, et qui voulut sans arrière-pensée que la Grèce devînt indépendante et libre. Ce ne fut pas uniquement avec des notes diplomatiques, des protocoles et de vaines marques d'une stérile pitié, mais par d'énergiques mesures, que les Ministres d'alors entreprirent, en arrêtant l'effusion d'un héroïque sang, l'émancipation des victimes. Ils n'eurent nul égard aux considérations d'éloignement ou de dépense ; ils se montrèrent hardis et généreux en toutes choses. Une formidable expédition de délivrance s'improvisa dans nos ports de la Méditerranée ; sous des Princes qui naguère avaient ébranlé leurs armées pour retremper les fers d'une nation voisine, on vit ces mêmes armées porter la liberté au delà des mers ; et le général Maison, à la tête d'un corps d'élite, conduisant en Orient l'armement, en quelque sorte expiateur, et le plus honorable dont se puissent enorgueillir les temps modernes, reçut enfin, pour avoir affranchi la patrie des Aristomène, des Lycurgue et des Philopœmen, le grade au-dessus de tous, pour lequel, dès longtemps, le plus grand des capitaines l'avait signalé.

« M. de Martignac, chargé du portefeuille de l'intérieur à cette époque, voulut encore qu'un monument scientifique éternisât le souvenir d'une opération dont le succès même pouvait, au temps d'incertitude où nous vivons, ne pas produire les résultats que la sagesse du Gouvernement s'en était promis. Il avait sous les yeux ce livre immortel de la Commission d'Égypte, qui seul reste à la France de tant de victoires infructueusement remportées sur les bords du Nil. Les Ministres de la guerre et de la marine (MM. de Caux et Hyde de Neuville) secondant les vues de leur illustre collègue, une Commission scientifique fut organisée pour compléter l'expédition libératrice. Grâce aux mesures prises par le Conseil pour assurer le plein succès de ses efforts, cette Commission a pu visiter paisiblement toutes les parties du Péloponnèse ainsi que l'archipel.

« L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à votre Majesté, contient les découvertes qu'y fit la section des sciences physiques. Ce fut un homme d'État, aujourd'hui bien malheureux, qui en ordonna la publication. « *Il est glorieux pour la France,* » disait-il dans un arrêté du 8 juillet 1830, « *d'avoir affranchi la* « *Grèce; la mise au jour des explorations scientifiques faites en ce* « *pays, doit éterniser le souvenir d'une gloire si pure.*[1] » Les événements qui suivirent cette patriotique décision, apportèrent d'abord quelque retard dans l'exécution de l'ordre ministériel; mais en arrivant au département des travaux publics et du commerce, M. d'Argout prit d'efficaces mesures pour que la décision de M. de Peyronnet eût son plus prompt effet; enfin M. Guizot, dont le passage à l'instruction aura laissé des traces si profondément salutaires[2], prenant à son tour nos travaux sous sa protection, en étendit le cadre, et nous donna les moyens d'en porter l'ensemble jusqu'à ce degré de perfection où j'ose le croire digne d'être soumis à Votre Majesté.

---

1 Cet homme d'État vient d'être rendu à sa famille.

2 A l'époque où je rendais cette justice à M. Guizot, il n'était plus au pouvoir.

« En daignant, Sire, accepter la dédicace de cet ouvrage, dont j'ai consciencieusement revu l'entière rédaction, votre personne royale imposa à tous ceux que j'appelai à l'honneur d'y prendre part, le devoir d'en faire un monument digne du Monarque dont les hautes lumières brillent sur un siècle éminemment éclairé. Si la manière dont j'ai coordonné les résultats obtenus par la Section dont la direction me fut confiée, mérite l'attention de Votre Majesté, je la supplie de garder en mémoire qu'il me reste pour son service non moins de force que de bon vouloir, et que, si elle entendait jamais en user pour faire retentir son auguste nom en des contrées de la terre encore mal connues, je m'estimerais trop heureux qu'elle daignât jeter les yeux pour de nouvelles explorations sur celui dont les titres à l'attention publique, les plus anciens comme les plus récents, s'acquirent par deux entreprises de découvertes.

« Il m'est glorieux, Sire, de trouver une occasion si rare et si belle de présenter à Votre Majesté la sincère assurance de la fidélité avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Sire, son très-humble, obéissant et dévoué serviteur. » *Signé* Bory de Saint-Vincent.

INTRODUCTION.

Tous les livres dans lesquels il est question de la Morée, depuis qu'on en imprime, Mercator, Baudrand, Moreri, Cantelli, Coronelli, l'abbé Barthélemi, les diverses encyclopédies de tous les pays, à compter de celle qui mit ce genre de dictionnaires en vogue peu après le milieu du siècle dernier, ainsi que les traités de géographie, jusqu'à ceux qu'on réimprime à l'heure qu'il est, ne manquent guère, en se copiant presque textuellement les uns les autres, de nous dire d'abord : qu'étant environnée d'eau et ne tenant au continent que par une langue de terre, cette partie de la Grèce est une *Chersonèse*. Ils ajoutent que sa figure est, d'après les anciens [1], celle d'une feuille de Plane ou Platane, approchant aussi de celle d'un Mûrier [2], ce qui, non moins que l'abondance des Mûriers qu'on y cultiva dès le temps du bas-empire, aurait bien pu lui mériter le nom qu'elle porte maintenant. Ce nom n'était pourtant pas usité vers le XI.e siècle, où la princesse Comnène, sœur de l'empereur Alexis [3], cite encore un comte du Péloponnèse, se signalant contre les Pisans, les Vénitiens et autres peuples occidentaux qui commençaient, depuis quelque temps, à se ruer sur un pays appelé île de Monçon dans

1. Strabon, *lib.* VIII, *cap.* 2 ; Pline, *lib.* IV, *cap.* 4 ; Pomponius Méla, etc.

2. Bellin, golfe de Venise, p. 178.

3. *Lib.* II, *cap.* 9.

quelques titres de onze à douze cent, et qu'on trouve pour la première fois appelé comme il l'est aujourd'hui dans Nicétas. Ce n'est qu'en 1210 que Geoffroy de Villehardouin est proclamé prince de Morée; mais cette désignation nouvelle peut néanmoins avoir une étymologie étrangère à l'arbre qui nourrit les vers à soie, et Mercator[1], ainsi que Doglioni, cité par Coronelli[2], l'attribuent à quelque invasion des Maures; d'autres[3] disent que ce mot était synonyme de région maritime chez les Slaves, qui, pénétrant aux extrémités de la Grèce dans le moyen âge, purent y laisser des désignations à leur manière; enfin, l'opinion de ceux qui n'y voient qu'une sorte d'anagramme de *Romée* est également soutenable. On sait que les Turcs et autres Levantins, durant cette longue agonie d'un empire à la curée duquel accouraient des guerriers de toutes les langues, appelaient *Romée* ou *Roumèa* les terres d'obéissance romaine, usage qui s'est conservé fort tard, et dont *Romanie* et *Romélie* ou *Roumèlia* sont demeurés des témoignages sur les cartes les plus récentes.

On répète encore de livres en livres que la Chersonèse péloponnésiaque reçut, dans la plus haute antiquité, le nom d'*Inachia*, d'Inachus, fils de l'Océan, c'est-à-dire, probablement, venu par mer, chef d'une colonie égyptienne[4] et qui fonda Argos 1970 ans avant Jésus-Christ. Cette ville d'Inachus devenant comme la capitale de la contrée entière, on appela ensuite celle-ci *Argia* ou *Argo*; mais elle changea de nom sous

1. Édition de 1609, p. 329.
2. Descr. de la Morée, 1.re part., p. 2.
3. Maltebrun, Précis de la géogr. universelle, t. IV, p. 172.
4. Fréret, Défense de la chronologie, p. 275.

Ægialus, premier roi de Sicione, fils d'Inachus, selon Apollodore, et frère de Phoroné[1], pour prendre celui d'Ægialie jusque vers 1647, temps, si l'on s'en rapporte à Pline, où sous Apis, troisième roi d'Argos, on la nomma *Apia*. Elle perdit cette désignation plus tard pour s'appeler Péloponnèse. « Ce qui signifie l'île « de Pélops: ores qu'elle ne soit isle » dit en son vieux langage Jodocus Hundius[2], traducteur de Mercator. Il peut se faire que dans ces temps obscurs deux Apis aient régné sur Argos naissante; mais il n'est pas croyable que, ces deux Apis s'étant rendus l'un après l'autre sur les rives du Nil, le premier y soit devenu la divinité qu'on adorait sous la figure d'un bœuf, et l'autre le grand Sérapis, dont Saint-Augustin rapporte l'histoire en ces termes[3]: « Au temps des patriarches « Jacob et Joseph, Apis, roi des Argiens, aborda en « Égypte avec une flotte; il y mourut et fut établi le « plus grand dieu des Égyptiens. Son nom vient de ce « que le tombeau, que nous appelons sarcophage, se « nomme en grec σοϱος, et comme on adora Apis dans « son tombeau avant qu'on lui eût bâti un temple; de « *Soros* et d'*Apis* on fit d'abord *Sorapis*, et par le chan- « gement d'une lettre on l'appela *Sérapis*. »

Quant à Pélops, chacun sait qu'il fut fils de Tantale, roi de Lydie et non de Phrygie, comme aucuns l'ont imprimé; il est plus connu dans les temps héroïques que les Apis d'Argos, pour avoir été servi en ragoût par son propre père à la cour céleste, un soir que,

1. Hérodote, *lib.* IX, *cap.* 94.
2. Édition de 1609, p. 329.
3. *Civit. Dei*, 4.

voyageant sur la terre, à la façon des simples mortels, elle s'invita à souper chez sa majesté lydienne. « Cérès, « dit Ovide[1], un peu plus gourmande que les autres « puissances de l'olympe, avait déjà mangé l'épaule du « prince, lorsque Jupiter, devinant le crime, ressuscita « Pélops; » mais ne pouvant lui rendre ce que la déesse, sa sœur, en digérait, il y substitua l'équivalent en ivoire, d'où vient que les poëtes ont coutume d'appeler des épaules de Pélops celles des beautés qu'ils célèbrent dans leurs vers galants. Le fils de Tantale, avec son épaule d'ivoire, ne se pouvant plus fier aux tendresses d'un père qui l'avait fait cuire une fois, passa en Élide, où il épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs, et devint roi du pays, après avoir causé la mort de son beau-père, qu'il fit traîtreusement tomber de son char dont les essieux avaient été sciés. De tels contes n'eussent jamais dû être admis dans les livres sérieux, même pour justifier les plus ingénieuses étymologies; et peut-on croire, pour rendre raison de la dénomination d'une ville ou d'une contrée, à ces impositions, à ces mutations de noms de princes, la plupart fabuleux, ou bien à l'énumération de fondateurs incertains, choses qu'on suppose gratuitement avoir été usitées au temps des ténébreuses origines, mais qui sont si peu naturelles en réalité que nos temps modernes n'en offrent guère d'exemple, si ce n'est au Nouveau-Monde, en Pensylvanie et dans la république de Bolivia. Quoi qu'il en soit, avant tous ces prétendus rois du Péloponnèse, la contrée était certainement peuplée; des hommes longtemps ignorés de ceux qui en Afrique et en Asie s'étaient déjà façonnés

1. Métam. 6.

à de certains modes de civilisation, y durent disputer, pendant bien des siècles, leur pâture aux animaux des bois; ils vivaient sans arts et furent peut-être sans langage, jusqu'à l'époque où des navigateurs venus du Delta ou de la Phénicie, poussant leurs découvertes en des contrées nouvelles pour eux, trouvèrent enfin la Grèce, qui leur fut comme était le Nouveau-Monde, aux quatorzième et quinzième siècles de notre ère, pour les aventuriers empressés sur les traces de Colomb.

Les sauvages antérieurs à la venue d'Inachus se croyaient *nés sur place,* et Hésiode, contemporain d'Homère, s'il ne vécut un siècle avant lui, Hésiode, qui serait conséquemment le plus ancien des poëtes dont les écrits aient été conservés, assure que Pélasge, *enfant de la terre,* fut le premier homme qui ait apparu dans le pays; ce Pélasge, ajoute-t-on, donna son nom aux peuples d'alors. Mais quels étaient ces peuples? Il enseigna aux Arcadiens, dit-on encore, à se bâtir des maisons, ainsi qu'à manger les fruits du hêtre ou plutôt des chênes à glands doux. Il existait donc des Arcadiens à qui ce prétendu premier homme put enseigner quelque chose, et cette tradition rappelle celle de la Genèse, où Caïn, qui, après avoir tué son frère Abel, restant avec Adam, Ève et sa sœur, devenue sa femme, la quatrième personne sur la terre, bâtit une ville qu'il appela Hénos, en commémoration d'un fils qui vint à lui naître. Or, le nom de ce Pélasge qui le premier apparaît sur le sol de la Grèce, où il jette les bases de la civilisation arcadienne, pourrait bien être symbolique et signifier aussi un homme venu par mer, un peu moins ignorant que les bimanes chez lesquels il apparut, sans qu'on dise

d'où il venait, mais qui ne laisse d'autres traces de sa venue, dans un temps où l'écriture n'était probablement pas encore inventée, qu'une désignation dont la racine grecque signifie océan ou les grandes eaux, par lesquelles des étrangers commençaient à pénétrer en Europe. Lycaon, fils de ce Pélasge, premier homme, conséquemment qui serait le second, bâtit, à l'exemple de Caïn, cette ville de Lycosure située sur une montagne, qui, de même que celle d'Hénos, dans la Bible, passe pour la plus ancienne de toutes: ce serait celle dont les humains descendirent au dire de Pausanias[1], et de laquelle nous croyons avoir retrouvé les véritables ruines, ainsi qu'on le verra dans le cours de cet ouvrage. Je ne conclurai point du rapprochement qui vient d'être fait, et comme n'eût pas manqué de le faire un érudit du siècle dernier, que Pélasge soit le même qu'Adam, Lycaon le même que Caïn, et la ville d'Hénos la même que Lycosure; mais je ferai remarquer qu'il n'y aurait rien de contraire au bon sens à sup-

---

1. *Lib.* VIII., *cap.* 38. L'auteur des Arcadiques ajoute: « La « première que le soleil ait vue et celle qui a fait naître aux « hommes l'idée de bâtir toutes les autres. » Le même Pausanias nous raconte, en ces termes, l'histoire de Lycaon, fondateur de Lycosure, fils de Pélasge: « et qui, ayant trempé ses mains dans « le sang humain, fut, au milieu de ses exécrables sacrifices, « changé en loup, ce qui n'est pas incroyable; car, en outre « que le fait est tenu pour certain par les Arcadiens, il n'a « rien contre la vraisemblance (*cap.* 2). » Le chanoine Gedoyn ne pousse pas l'admiration pour Pausanias jusqu'à trouver aussi la métamorphose toute naturelle; il aime mieux croire, en note (t. II, p. 136), « que ceux qui ont dit que Lycaon fut changé « en loup ont seulement voulu dire qu'il était devenu plus cruel « que les loups. »

poser que cette ville de Lycosure ait été réellement le premier lieu fortifié dans le pays par un nommé Lycaon, et que les hommes qui, sur le sol de la Morée, furent dès lors connus sous le nom de Pélasges, quel qu'ait été et d'où soit venu celui qui leur légua ce nom, aient constitué, sinon une espèce du genre humain, du moins une race particulière et authocthone, c'est-à-dire née sur les lieux, dont le berceau fut sur les montagnes au sommet desquelles nous avons retrouvé plusieurs de leurs acropoles.

Les Grecs s'enorgueillissaient de ce titre d'authocthones ou enfants de leur propre sol; le poëte Antisthène le leur reprochait en leur disant qu'une telle prétention était plutôt faite pour des Limaçons que pour les citoyens d'une ville libre. Le poëte Antisthène avait tort; c'est peut-être à cause de cette prétention même que les Grecs, pour qui sol, berceau et patrie étaient des synonymes sacrés, montrèrent une si ardente amour du pays, passion qui brille partout et en tout temps dans leur histoire.

Les Pélasges, s'étendant de proche en proche dans l'universalité de la Grèce et dans les îles, passèrent plus tard en Italie, sous la direction de divers chefs de tribus. Il est inutile de s'appesantir sur leur histoire et d'entrer dans de plus longs détails à leur égard. J'ai donné ailleurs[1], touchant leur origine, et sur la race de l'une des espèces du genre humain dont ils furent la souche, des détails où je renverrai, en me réservant de signaler dans ma relation les caractères

1. Dans mon Essai zoologique et philosophique sur l'homme, 3.e édit., t. I.er, p. 114.

physiques qui sont restés d'eux chez ceux des Grecs modernes où trop de mélanges n'ont pas dénaturé le type.

Le berceau des Pélasges, connu sous le nom de Péloponnèse, fut l'une des régions les plus célèbres de l'univers[1]; avec Athènes, elle éclipse toutes les autres en réputation; elle remplit dignement plus de pages dans les fastes du monde que beaucoup de vastes empires; cependant sa surface, qu'on peut évaluer à 216 myriamètres carrés, n'excède pas celle de trois de nos départements de moyenne grandeur.

Homère, le premier, nous donne quelques détails sur les principales villes qu'on y comptait au temps de la prise de Troie, et sur les États dans lesquels ces villes se trouvaient réparties lors du grand événement qu'a choisi ce prince des poëtes pour son immortelle épopée. Énumérant les forces réunies qui, sous les ordres d'Agamemnon, roi des rois, viennent attaquer, prendre et piller la ville de Priam, le Mélésigène caractérise chaque lieu par quelque épithète généralement si bien choisie qu'elle est encore applicable à ceux de ces lieux qu'il est possible de reconnaître. Le peu de détails dans lesquels on le voit quelquefois descendre, sont précieux sans doute, mais ne sont pourtant pas aussi importants en géographie qu'on l'a prétendu. Les enthousiastes de ce grand chantre des combats ont cru rehausser sa gloire en le

---

1. « Le Péloponnèse forme le corps le plus considérable de « toute la Grèce, et peut en être regardé comme l'acropolis; car, « indépendamment de la puissance et de la gloire des peuples qui « l'ont habité, la seule situation lui assigne la supériorité sur le « reste du pays. » Strabon, *lib.* VIII, *cap.*. 1, §. 4.

célébrant comme un maître en toutes sciences; ils ont voulu trouver dans ses vers des traités complets sur les connaissances où la société s'était élevée de son temps. S'il en eût jamais été ainsi, s'il eût si bien décrit en géographe consommé les endroits par lesquels il fait passer Ulysse de périls en périls, il n'eût pas été nécessaire d'écrire tant de dissertations et de volumes pour savoir si le roi d'Ithaque, parti des rives troyennes pour arriver dans l'île de Calypso, n'était pas sorti de la Méditerranée, ou s'il avait passé le détroit de Gades et visité ensuite Lisbonne, Flessingue et jusqu'à la Scandinavie, ainsi que certains érudits ont prétendu le prouver contre toute vraisemblance.

Strabon, écrivant environ cinquante ans avant Jésus-Christ, donna le premier l'exemple de ce genre d'abus d'esprit, qui fait chercher dans l'auteur, dont on se passionna, des choses que celui-ci ne prétendit jamais y mettre. Sa description du Péloponnèse n'est qu'un commentaire, souvent entaché d'erreurs, de la géographie homérique, à laquelle, quand on la dépouille du charme de cette poésie qui la transmit de siècle en siècle, on ne doit pas faire plus d'attention qu'elle n'en mérite sous le point de vue scientifique. Citer emphatiquement les grandes pérégrinations que dut entreprendre l'immortel aveugle d'Ionie, pour voir les endroits que ses chants devaient immortaliser, est une véritable puérilité; ceux qui prétendent à toute force nous faire admirer la hardiesse de telles pérégrinations, montrent qu'ils n'ont pas la moindre idée des distances, et feraient supposer qu'ils ne savent pas faire usage d'une carte pour suivre les narrations de l'histoire et les relations des voyageurs. Le moindre curieux qui

voudrait, Homère à la main, visiter tous les endroits où l'on veut qu'il ait été, pourrait y réussir en moins de six mois, et n'y dépenserait peut-être pas deux mille écus. Il n'est pas de caboteur de Venise ou de Trieste qui n'en fasse davantage chaque année, sans qu'on puisse attacher à leurs petites expéditions la moindre idée d'un danger ou même d'une difficulté vaincue. Il serait temps enfin de secouer le joug d'une admiration qui, grandissant les choses hors de toute mesure et leur donnant une importance qu'elles ne sauraient réellement avoir, enchaîne ou fausse, depuis tant de siècles, le raisonnement, commande l'adoption de palpables erreurs, et fait citer comme modèles certains écrits qui se perdraient inaperçus dans la foule des livres médiocres dont on nous inonde, s'ils venaient à paraître aujourd'hui pour la première fois.

Outre Homère et Strabon, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore de Sicile, Plutarque, Pomponius-Méla, Scillax dans son périple, Pline dans sa compilation alternativement si déclamatoire et si sèche, Solin son maigre abréviateur, sont, avec Pausanias, les écrivains de l'antiquité chez lesquels on a cherché les premiers matériaux pour l'étude de la géographie péloponnésiaque, dont je dois commencer par m'occuper, parce que la description d'un pays est le véritable point de départ de tout ce qu'on en peut rapporter. « Il m'a toujours semblé, disais-je dans « une dédicace à feu mon ami Arnault[1], que les fausses « idées qu'on puise trop souvent dans l'histoire sur les « batailles et leur résultat, viennent de ce qu'avant

1. Guide du voyageur en Égypte, p. iij.

« de les raconter, on ne s'étend pas assez sur ce qu'on « pourrait appeler les décorations du drame. Pour se « faire une idée bien juste des combats de bêtes fé- « roces et des gladiateurs de Rome, ne faut-il pas « connaître ce qu'était le cirque. » Il en doit être de même avant d'entreprendre le moindre voyage et quand il est question de tracer l'histoire d'une contrée où l'on prétend transporter ses lecteurs.

La plupart des auteurs que je viens d'énumérer n'ont guère traité qu'accessoirement des formes, des divisions physiques et des accidents topographiques qui caractérisent le Péloponnèse. Pausanias seul consacra exclusivement son livre à la description du midi de la Grèce; il voyageait vers la fin du second siècle de l'ère chrétienne, quand cette contrée n'était déjà plus qu'une ombre d'elle-même, veuve de son beau renom. Son livre est dans toutes les mains, et se compose de dix parties, dont six traitent spécialement de la péninsule, sous les titres particuliers de *Corinthiaques*, de *Laconiques*, de *Messéniques*, d'*Éliaques*, au nombre de deux, d'*Achaïques* et d'*Arcadiques*. Les autres, où l'auteur fait une excursion en terre ferme, sont intitulés *Attiques* et *Béotiques*. Nous ne trouvons, dans les documents que fournit l'antiquité, rien qui soit particulièrement propre aux Cyclades.

On ne peut mieux comparer Pausanias, par rapport à la Morée, qu'à l'abbé Pons par rapport à l'Espagne. On chercherait vainement, chez l'un et chez l'autre, un détail topographique, un passage dans lequel soit mentionné le chiffre auquel s'élève la population d'une ville ou de son ressort, la peinture d'un site digne qu'on s'y arrête et qu'on s'y complaise;

on n'y trouve absolument rien sur la nature du sol, sur ses ombrages, ses productions agricoles ou sur les particularités naturelles qui le peuvent caractériser; en un mot, sur quoi que ce soit qui donne quelque idée touchant la constitution physique et la physionomie des lieux; mais les plus petits temples ou chapelles, les plus mesquines niches à dieux ou hermitages écartés, sont soigneusement décrits par Pausanias ou l'abbé Pons, avec les statues des puissances célestes qu'on y encense ou des saints pour qui on y allume des bouts de chandelles; ce qui tient à l'architecture, et surtout à la sculpture, celle-ci fût-elle en bois vermoulu, incapable d'arriver sur place même à la génération suivante; les détails de trésors ou de tableaux exposés à changer de place ou de maître quand il advient parfois des amateurs à main armée; enfin, les objets d'art les plus exigus, s'y trouvent minutieusement signalés avec le nom de l'artiste plus ou moins connu, réel ou supposé, auquel sont attribués de prétendus chefs-d'œuvre qui, s'ils nous étaient rendus, n'auraient peut-être d'autre mérite que leur vétusté. Le Grec est encore plus prolixe, s'il est possible, que l'Espagnol, notamment lorsqu'il consacre trois chapitres à la description du coffret de Cypselus, sur lequel M. Quatremère de Quincy a trouvé encore quelque chose à dire dans son Jupiter olympien[1], après Heyne qui, l'an 1770, en avait fait le sujet d'un gros volume imprimé à Gœttingue. Pausanias et Pons ont encore dû avoir ce rapport que leurs écrits auront probablement servi de guide aux Elgin de divers âges, en leur indi-

1. De page 124 à 132.

quant les sanctuaires et autres lieux où se devaient chercher ces bas-reliefs et ces tableaux qui, dépaysés par la victoire, la barbarie ou l'avarice, sont devenus plus tard la richesse de villes, de palais ou d'hôtels pour l'embellissement desquels on ne les avait pas faits. Du reste, la supériorité du moderne sur l'ancien est incontestable, et cependant celui qui fut presque notre contemporain, n'est guère connu en France que par les plagiaires qui en ont traduit ou fait traduire de longues descriptions de cathédrales et de maître-autels, afin d'augmenter avec de tels emprunts le nombre de leurs volumes sur l'Espagne. Pons, quoique ecclésiastique et Castillan, n'entretient pas ses lecteurs à tout propos et hors de propos de généalogies controuvées, de superstitions et de miracles. Pausanias, au contraire, semble se complaire à rechercher, pour les enregistrer chemin faisant, les traditions les plus ridicules et souvent les plus obscènes; deux ou trois mille ans de date ne les lui font pas révoquer en doute; il les adopte, comme si ces choses s'étaient passées d'hier ou même sous ses propres yeux, avec une crédulité qu'on ne trouverait plus guère aujourd'hui que chez cette espèce de populace qui fait toujours les pèlerinages de S. Hubert, de S. Jacques de Compostelle ou de S. Quignolet. Telle est pourtant la force de la coutume, qui ne permet pas de porter sur les anciens des jugements sévères, sans qu'on se croie obligé d'édulcorer son dire par quelques phrases de louanges compensatrices, qu'on trouve dans un ouvrage imprimé de nos jours et fort estimé, le passage suivant sur l'écrivain dont il est question : « Pausanias se montre « bon historien et observateur judicieux; ses idées,

« relativement aux souvenirs conservés dans chaque « temple, sur les faits merveilleux qu'on en rapportait, « sont, à la vérité, celles de son siècle; on le voit « quelquefois discuter sérieusement sur le choix à « faire entre deux traditions qui semblent également « absurdes, rejeter l'une et adopter l'autre sans motif « apparent de raison; on lui reproche de rapporter, « comme témoin oculaire, des faits qui excèdent toute « croyance, lorsque, par exemple, il dit *qu'il a vu*, « à Porosélêné, un Dauphin venir à la voix d'un enfant, « et, quand celui-ci le désirait, lui servir de monture « pour le transporter où il voulait.... Son style, mau- « vaise imitation de celui de Thucydide, est bien celui « d'un sophiste; habituellement négligé, souvent af- « fecté, il est si concis et quelquefois si obscur, qu'il « faut, pour bien l'entendre, en avoir fait une étude « particulière.[1] » J'ajouterai, sans périphrase, à la critique signée C. M. P., que le *bon observateur et judicieux historien,* qui trouvait croyable qu'un homme pût se changer en loup[2], et qui vit dans ses Laconiques[3] un Dauphin si bien élevé, ne paraît pas avoir vu le Taygète, ni les autres montagnes du Péloponnèse; il n'en cite pas une, ou du moins il ne s'arrête jamais devant leur imposante masse, afin d'en peindre la majesté. Il emploie les expressions de droite et de gauche, pour désigner la position des villes par rapport les unes aux autres, de manière à ce qu'il soit impossible au lecteur de s'orienter avec lui. Évaluant ses distances tantôt d'une

1. Biographie universelle, t. XXXIII, art. *Pausanias.*
2. Voyez plus haut l'histoire de Lycaon, à la note de la page 6.
3. T. II, p. 212; édit. de Clavier.

façon tantôt d'une autre, sans tenir compte des accidents qui les peuvent faire paraître plus longues ou plus courtes aux voyageurs, il fut la cause, avec Strabon, encore plus obscur et moins exact, des nombreuses erreurs où tombèrent les géographes antérieurs à Danville. Ptolémée, un peu plus ancien, eût cependant pu fournir à ces écrivains des données moins confuses que celles qu'ils nous ont transmises sur la position des lieux. Quoique notre respect pour l'antiquité de l'astronome d'Alexandrie ne nous le fasse croire infaillible, il faut convenir que celui-ci eut au moins le mérite de publier, sur quelques parties du globe, des éléments suffisants pour qu'on en fît des cartes qui, si elles n'étaient pas fort bonnes, donnaient au moins une idée, parfois assez juste, de la conformation des lieux. Ces éléments, tout erronés qu'ils pouvaient être, ont longtemps servi de base aux travaux de ceux qui, lorsque, à l'aide de la gravure, on commença à publier des atlas, essayèrent de représenter les diverses régions du monde connu; et c'est ce dont ils n'eussent jamais pu venir à bout avec Strabon et Pausanias. Pour les côtes surtout Ptolémée n'était pas un mauvais guide; la position des caps, des golfes et des ports ayant été établie d'après des périples qui mentionnaient de semblables choses chacune à leur tour, c'est-à-dire dans l'ordre où on les devait successivement rencontrer, en donnant assez exactement leur distance respective, les erreurs n'y devaient pas être aussi considérables que pour les positions de l'intérieur, où nulle observation n'indiquait précisément comment elles étaient orientées respectivement. C'est par la même raison que les îles de l'Archipel, entre lesquelles on n'avait

nul moyen d'établir une subordination à la surface de la mer où elles se trouvent disséminées, étaient non moins mal disposées dans les vieilles cartes que les villes du centre de la péninsule, et sont demeurées confuses, jusqu'à ce qu'un capitaine de la marine française, M. Gauthier, en ait savamment fixé la place. Il est probable que, pour composer les catalogues gradués qui forment le texte de sa géographie, Ptolémée dut commencer par faire, d'après les renseignements prodigieusement nombreux pour le temps qu'il avait pu se procurer, des cartes sur lesquelles, ayant placé chaque point comme il put, il établit ensuite les latitudes et les longitudes dont il a donné les chiffres. Aucune de ces cartes n'est malheureusement venue jusqu'à nous; on n'en saurait même rencontrer un seul indice dans l'antiquité; nulle peinture ou sculpture, échappée à la faux du temps, n'en a perpétué le moindre linéament.

La première représentation de la Grèce qui nous soit restée des vieux temps, est celle qu'on trouve dans la *Tabula peutingeriana*, à laquelle Peutinger, savant qui vécut à Augsbourg de 1465 à 1547, doit sa plus grande célébrité, encore qu'il n'ait eu aucune part à sa publication. Ce précieux document, qui prouve combien peu les anciens étaient avancés dans l'art de construire et de dessiner des cartes, paraît dater de l'an 393 de Jésus-Christ et avoir été exécuté sous l'empereur Théodose[1]. Rien n'est plus bizarre que ce

1. On ne sait comment un tel document se trouvait gisant dans la poussière d'une vieille bibliothèque de Spire, quand Conrad Celtes l'y découvrit vers la fin du quinzième siècle; l'ayant légué à Peutinger, celui-ci crut qu'il était une représentation de l'itiné-

fragment, qui produisit une grande sensation dans l'Europe savante lorsqu'il parut, mais qui certainement, quant à l'exécution, est au-dessous de ces grossières mappes gravées sur bois, qu'on voyait encore vers la fin du siècle dernier en tête des almanachs les plus répandus, et qu'on trouverait maintenant trop mauvaises pour des publications à deux sous.

Lorsque, l'imprimerie étant inventée, l'usage de la gravure se répandit avec elle par le secours de la presse; les ouvrages des géographes anciens, qui se multiplièrent promptement, furent, presque aussitôt, enrichis de cartes, dont la plupart ne donnaient guère de formes plus exactes du pays que celle dont nous produisons un *fac-simile*. La première représentation de la Morée que je trouve, est dans le Ptolémée imprimé à Venise en 1486, in-folio, sans titre ni pagination[1]. Dès 1606, Mercator

---

raire d'Antonin : ce ne fut que quarante ans après sa mort que Marc Vesler en fit paraître quelques fragments avec des explications; enfin, par les soins de Balthasar Moretus, célèbre imprimeur, la pièce parut tout entière en 1598. Elle a été reproduite dans divers ouvrages, notamment dans le Ptolémée de Bertini et dans l'*Orbis delineatio* d'Hornius; elle y a subi des réductions et des modifications qui en altéraient l'originalité. C'est à Christophe Scheyb qu'est due sa reproduction rigoureuse, publiée en 1753 à Vienne, sous les auspices de Marie-Thérèse, dans un volume *in-folio*, dont le texte lui sert d'histoire et de commentaire; c'est de cet ouvrage que j'ai extrait le *fac-simile* qu'on voit dans la planche III du présent ouvrage.

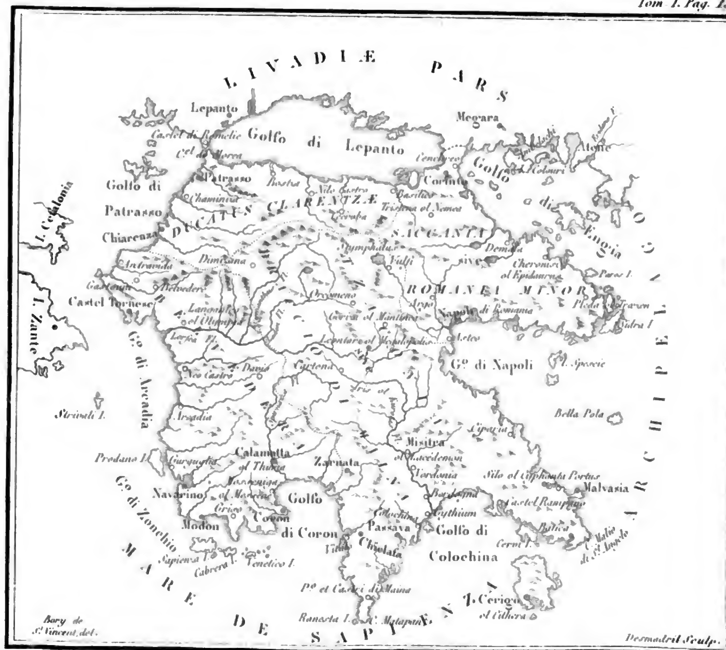
1. Cette édition, due aux soins de Juste de Albano et de T. Reger, est peu connue, et n'est pas citée dans la plupart des catalogues bibliographiques; elle contient vingt-sept cartes, savoir : une pour l'ensemble de l'univers, dix pour les diverses parties de l'Europe, quatre pour l'Afrique et douze pour l'Asie. Dans celle de la Grèce, le Péloponnèse est placé sous le 12.ᵉ

avait donné une forme du pays moins disparate, et toutes les cartes qu'on en publia, jusqu'à Danville, sont plus ou moins semblables à celle du géographe de Ruppelmonde.

Les Vénitiens qui, longtemps maîtres de la contrée, y bâtissaient des forts en y perçant des routes pavées, paraissent n'avoir jamais songé à relever un plan exact de sa surface et de ses contours; du moins ne connaissons-nous rien d'eux en ce genre. Coronelli ne nous en a laissé qu'un petit figuré dans sa carte des parties orientales de la Méditerranée, et cette représentation, toujours bizarre, est encore quasi copiée de Mercator. A peine le golfe de Coron y est-il indiqué; on n'en trouve guère que le nom; celui de Laconie, qui s'appelle de Colochina, désignation employée pour la première fois dans le moyen âge, est aussi beaucoup trop ouvert. L'étendue des flots qui baignent la Messénie s'appelait mer de Sapience[1], et nous trouvons ce nom conservé jusque sur la carte de Bellin, en 1771.

climat. Les positions données par le géographe d'Alexandrie y ayant servi de base, le pays y prend une forme toute différente de la *Tabula peutingeriana*, mais qui n'en est pas pour cela plus conforme à la réalité. La singularité de son exécution m'eût déterminé à la reproduire, si je n'eusse craint le reproche de trop multiplier les planches. Néanmoins dans la nécessité où je croyais être de montrer une carte du Péloponnèse, construite d'après ce Ptolémée, qui fut si longtemps le prince des géographes, j'ai choisi celle de l'édition des *Tabulæ geographicæ orbis terrarum veteribus cognatis*, en 1645 (voy. pl. III, fig. 2).

1. *Mare de Sapiensa.* « Au sortir de l'Adriatique et de la mer Ionienne, on entre dans la mer de Sapience, qui prend son nom de cette île qui est adjacente à la Morée, et qui, confinant par l'occident avec la mer Ionienne, s'étend à l'orient jusqu'à l'archipel. » (Traduction de Coronelli.)



LA MORÉE SOUS LA DOMINATION VENITIENNE.

La Morée était alors composée de quatre provinces, savoir: 1.° de Sacanie ou petite Romanie, qui répondait à l'antique Argolide, à la Corinthie, et à la Sicionie; 2.° du *Brachio di Maina* (Bras du Magne) ou Tzaconie (nom encore demeuré au canton de Saint-Pierre, par corruption de Laconie), qui représentait l'Arcadie et la Laconie des anciens; 3.° de Belvédera, qui était la Messénie avec l'Élide; 4.° de Chiarenza ou duché de Clarence, qui fut l'Achaïe méridionale. Ce nom d'Achaïe est des plus antique; il date des temps fabuleux et fut commun à l'Attique avec ses annexes; conservé fort tard dans l'histoire moderne, on le trouve encore au temps des croisades où des princes et princesses d'Achaïe jouent un rôle important.

Pour rappeler l'époque qui précède celle des données exactes, et faire connaître l'idée qu'on se formait de la configuration du pays, lorsque la géographie languissait encore dans un véritable état d'enfance, je reproduirai ci-contre une petite carte de la Morée sous la domination vénitienne. J'en ai pris le contour dans le géographe Delisle, qui fut de l'Académie des sciences vers le commencement du dernier siècle; il est toujours, à peu de chose près, celui qu'en avait tracé Mercator.

C'est en 1754 seulement que Danville, dans sa carte d'Europe en deux parties, dédiée à Louis-Philippe d'Orléans, donna d'une contrée si célèbre, mais jusqu'alors si défigurée, une carte où nous la voyons enfin représentée d'une manière assez conforme à la réalité.[1]

---

1. La figure des côtes s'y prononce enfin; les golfes de Messénie et de Laconie s'y creusent davantage; l'extrémité de l'Argolide

Qui croirait qu'après un si beau travail, des entrepreneurs de gravure (ils ne méritent pas le nom de géographes) soient retombés dans les erreurs du moyen âge, et qu'on ait reproduit, lorsque l'expédition subreptice d'Orlof appela l'attention de l'Europe sur la malheureuse Grèce, des griffonnages dignes des temps de Mercator et de Delisle? Une grande carte russe de 1797, remontant encore plus haut, semble avoir puisé ses éléments dans les premières éditions de Ptolémée, et les notes en grec, avec la multitude d'accessoires dont on l'a surchargée, ne la rendent pas meilleure. Son exécution est d'ailleurs digne de pitié.

Il est certain, par des pièces que j'ai eues sous les yeux, que, lorsqu'il était sur les bords du Nil, Bonaparte tourna son attention vers la Grèce, pensant qu'un soulèvement y pourrait, en temps utile, produire une

---

n'y finit plus en pointe, mais ressemble encore plus au pied d'une botte que n'y ressemblent les Calabres; Sparte s'y trouve soigneusement distinguée de Mistra, dont l'emplacement est assez bien établi; Messène y est aussi parfaitement en son lieu par rapport à Nisi et Androussa; Karithène y est indiquée, quoique dans les cartes antérieures on reconnût à peine ce lieu important sous le nom de Castena ou Cartona, jeté comme au hasard entre l'Alphée et l'Eurotas. Tripolitza, qu'on n'a encore vue sur aucune des cartes précédentes, est déjà mentionnée dans celle-ci comme une ville considérable au milieu d'un canton où circulent des ruisseaux se perdant dans leurs katavotrons. La carte du même savant, intitulée *Græciæ antiquæ specimen geographicum*, et qui parut en 1762, est construite sur les mêmes bases, avec les noms anciens au lieu des noms modernes; elle fut ce qu'on eût de mieux sous tous les rapports; on la copiait et recopiait avec plus ou moins d'intelligence dans tous les atlas d'Anacharsis, ainsi que dans plusieurs autres, jusqu'à l'apparition de celle du colonel Lapie.

diversion favorable aux opérations de l'armée d'Égypte. Je conduirai, par la suite, mes lecteurs chez un bey-zadèz du Magne avec le père duquel l'agent du vainqueur des pyramides entra en pourparlers. Les circonstances ayant fait ajourner les projets de 1798, l'empereur ne perdit cependant pas la Morée de vue, et lorsqu'en 1807 M. Barbier Dubocage en dressa une carte, qui est devenue la propriété de notre dépôt de la guerre, Sa Majesté n'en permit pas la mise en vente, se réservant d'autoriser sa publication en temps opportun. Le vernis politique donné, par la volonté du grand homme, au retard apporté dans la mise au jour d'une carte dont l'exécution passait pour belle quand l'art était moins avancé qu'il ne l'est aujourd'hui, valut beaucoup de réputation à la nouvelle carte de Morée, qui devint dès lors célèbre parmi les géographes en raison de la difficulté qu'on avait à se la procurer; elle fut même la base de la plupart des compositions géographiques où le Péloponnèse entrait pour quelque chose; on en reconnaît des réminiscences jusque chez Arowsmith aux fautes énormes que celui-ci en a reproduites. Sans s'informer par quelle voie ce graveur anglais dut se procurer un modèle que l'empereur avait jugé ne pas devoir sortir de France, on ne peut méconnaître dans les deux ouvrages une sorte d'identité où l'antériorité des erreurs est pour Paris et le plagiat sans discernement pour Londres.[1]

1. Dans cette malheureuse, mais assez élégante production, l'ensemble de la contrée est sensiblement élargi, la forme générale qu'on lui donne tenant trop du carré; Monembasie s'y trouve trop septentrionale de plus de la moitié de sa distance réelle au

La dernière révolution hellénique ayant appelé l'attention de l'Europe sur l'Orient et fait apparaître sur la devanture des boutiques du quai Voltaire toute

---

cap Malée; les ruines de Sparte et Mistra y sont placées précisément aussi près de la côte orientale du Péloponnèse et loin de celle du golfe de Coron que ces lieux sont, au contraire, loin de l'une et près de l'autre; la jonction de l'Alphée avec l'Érymanthe est portée excessivement au nord, ce qui change considérablement le cours de ces rivières. Le Saint-Élie du Taygète s'élève au centre de la Laconie, tandis que dans la nature il couronne la bande orientale du Magne à petite distance des rivages; les montagnes, ressemblant à des taupinières rayonnantes et sans nul enchaînement, ne donnent pas la moindre idée des systèmes de soulèvement auxquels leurs divers groupes doivent appartenir; de nombreuses forêts, presque toutes imaginaires, sont jetées çà et là, et partout où, pour produire un effet pittoresque, l'artiste a cru ne pas devoir laisser l'espace blanc ou sans hachures, les noms des lieux, ordinairement mal orthographiés, sont disséminés comme au hasard, et des villes indiquées par la nature du signe conventionnel ou par le caractère d'écriture comme devant être d'une certaine importance, n'existent plus ou n'ont jamais existé. Par une fatalité singulière, le même auteur, qui avait d'abord défiguré la Morée en l'élargissant, ayant pris ses coordonnées pour le 50.ᵉ degré de latitude nord, dans une seconde carte, qu'il publia quatorze ans plus tard, défigura ce pays en l'allongeant au point de le rendre presque méconnaissable, comme si l'image en était réfléchie par un de ces miroirs cylindriques qui donnent une figure si étrangement effilée aux objets qu'on expose à leur foyer. Cette dernière publication de M. Barbier Dubocage, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, parut dans la première édition de M. de Pouqueville en 1821. J'en signalai aussitôt l'étrange défaut devant M. Cuvier, chez lequel je me trouvais lorsque l'auteur vint lui en présenter un exemplaire tiré sur grand papier; depuis ce temps la carte ayant peu à peu disparu, on ne la trouve que fort rarement dans le commerce; elle y a été remplacée par celle que dressa M. Lapie pour une seconde édition.

sorte de cartes des pays levantins, les marchands flottèrent d'abord, pour la construction de leur Morée de circonstance, entre les formes larges et les formes longues de M. Barbier Dubocage; il arriva même, comme en 1770, que les Péloponnèses et les Empires ottomans des Lefer, des Lerouge, des Lamarche et autres vieux magasins de la rue Saint-Jacques furent remis en lumière avec quelque changement au titre et au millésime. Au milieu de ce débordement de barbouillages exécrables qui, à la honte du siècle, trouvent toujours des acheteurs, parut enfin la grande carte en quatre feuilles, à l'échelle de 400,000[e], que l'on doit à M. Lapie. Les personnes instruites qui voulaient suivre sur le meilleur figuré alors possible du terrain les événements d'une sainte guerre, purent, seulement à dater de cette publication, prendre une idée des lieux qui chaque jour se rougissaient d'un sang nouvellement versé. L'ouvrage du colonel, magnifique sous le rapport de l'exécution, est encore des plus remarquable sous celui des difficultés vaincues. L'auteur, qui a dû consulter, pour le faire, une multitude de matériaux négligés jusqu'à lui, lire tout ce qui fut écrit par les anciens et par les modernes, peser la valeur d'une infinité de renseignements particuliers qu'il ne lui était possible ni de rejeter entièrement, ni pourtant de vérifier; l'auteur, dis-je, a mis à élaborer des choses disparates et souvent contradictoires cette rare sagacité géographique dont notre grand Danville seul avait fait preuve, lorsque, restaurant, s'il est permis d'employer cette expression, la forme de toutes les contrées soumises à sa judicieuse investigation, ses cartes immortelles vinrent

rectifier les erreurs grossières qui menaçaient de prendre possession d'état en géographie. S'il s'est glissé quelques fautes dans la grande carte de 1826, ce n'est que lorsque, sous le joug des traditions les plus accréditées, le colonel Lapie s'est cru obligé d'emprunter quelque chose à la carte de 1807. Tous les officiers qui ont été employés plus tard à la confection de la carte de l'expédition de Morée, et qui, par devoir ou par goût, se sont occupés de topographie sur le terrain même, ont eu plus d'une fois occasion d'admirer comment M. Lapie avait pu parvenir à démêler si souvent le véritable état des choses au milieu du chaos où elles avaient été confondues, et surtout comment il avait pu signaler des accidents physiques propres au pays, et tellement différents de ceux qu'on voit habituellement dans nos parties occidentales de l'Europe, qu'il fallût une sorte d'instinct divinatoire pour les indiquer aux places où nous en avons, trois ans plus tard, vérifié l'existence. M. Lapie a pris pour encadrement de son beau travail celui du capitaine anglais Smith qui, en 1825, publia une excellente feuille des côtes de Morée, depuis Zante et le cap Clarenza, à l'extrémité nord-est de l'antique Élide, jusqu'à l'île de Cérigo et au cap Malée, à l'extrémité de la Laconie[1]. Il a également employé les déterminations de M. Gaultier, capitaine de la marine française, qui fut chargé d'explorer l'archipel, dont il donna, en 1827, deux feuilles où se trouvent comprises les côtes orientales de la péninsule.

---

1. On doit encore à M. Smith un plan de la baie de Navarin, qui ne laisse rien à désirer.

Après la carte qui vient de nous arrêter, parut à Londres celle qu'on connaît dans le monde savant sous le nom de Gell, et qui ne porte point de date. Les contours en sont basés sur les mêmes documents; l'exécution, pour être d'un tout autre genre, n'en a pas moins son mérite; les itinéraires du voyageur anglais, dont un catalogue avait été précédemment imprimé[1], y sont fort soigneusement relatés, et partout où Gell a porté ses pas, on peut le suivre avec confiance; mais les parties qu'il n'a pas vues sont beaucoup moins exactes que dans M. Lapie, encore que l'auteur eût sur notre savant compatriote l'avantage d'avoir été dans le pays, où il eût pu facilement recueillir des renseignements qu'il était impossible de se procurer à Paris.

Malgré de si beaux travaux, on ne possédait pourtant aucun document certain sur l'intérieur de la contrée; il ne s'y trouvait pas une seule position rigoureusement déterminée. Une triangulation devenait conséquemment indispensable pour corriger des erreurs que les plus habiles n'avaient pu éviter, et pour empêcher qu'on n'en ajoutât de nouvelles sur les cartes futures. Aussi le mémorable ministère qui osa concevoir la grande pensée de mettre un terme à la dévastation de la Grèce, voulant rattacher tous les genres de gloire à l'expédition libératrice qui le devait immortaliser, ordonna-t-il que cette triangulation serait entreprise dans le plus bref délai. Une pareille opération a préliminairement manqué à l'expédition d'Égypte, dont

1. Il en existe une traduction française par M. de Tromelin, in-8.°, Paris 1828, petite brochure d'une centaine de pages, chez Ancelin.

la carte, n'ayant pu être régulièrement construite, est, il faut l'avouer, fort au-dessous de sa réputation. La décision prise, à cet égard, par M. le vicomte de Caux, alors chargé du portefeuille de la guerre, suivit de peu de jours la création, par le département de l'intérieur, de la Commission exploratrice, dont la direction, en ce qui concernait les sciences physiques, me fut confiée. Le Ministre de la guerre avait aussi ordonné la création d'une brigade topographique, formée d'officiers d'état-major, et chargée de remplir par de minutieux détails le canevas que MM. les capitaines Peytier, Boblaye et Servier ont si savamment et expéditivement tissu. Les pièces officielles relatives à cette triangulation, ainsi que la formation de la brigade topographique, ont dû trouver place dans notre grand ouvrage de Morée; elles n'ajouteraient ici nul intérêt et seraient conséquemment déplacées. Il suffira de dire que des travaux de tous ces Messieurs sont enfin résultées des cartes dignes du gouvernement qui les avait commandées. Trop considérables pour entrer dans l'atlas du présent ouvrage, je les ai réduites et corrigées d'après mes propres reconnaissances et de nouveaux matériaux qui me sont parvenus, afin de composer les deux feuilles que je donne Pl. II, et qui me paraissent devoir ne plus guère laisser à désirer. J'engage le lecteur à ne me lire qu'avec cette nouvelle carte sous les yeux et en m'y suivant, pour ainsi dire, pas à pas, s'il veut se représenter les divers sites, dont je donnerai la description avec toute naïveté et sans prétendre y rien embellir par le luxe d'un style brillanté.

Si les détails arides des opérations, au moyen desquelles les cartes de la Commission furent rédigées,

eussent été déplacés dans un livre composé pour les personnes à qui la géodésie est étrangère, un tableau des principales positions de la Morée et de leur élévation au-dessus du niveau de la mer, y doit trouver sa place; on l'a inséré dans l'atlas à la suite de nos planches.

On a vu que sous la domination vénitienne la Morée se composait de quatre provinces (p. 19). Ces divisions, qui dataient du moyen âge, vers l'époque où le nom de principauté d'Achaïe s'effaça, disparurent définitivement par la prise de possession des Turcs durant le premier quart du siècle dernier; mais on ne les retrouve pas moins dans tous les livres imprimés et réimprimés depuis, parce qu'elles sont toujours dans Coronelli, que chacun copie et qu'on copiera probablement plus d'une fois encore, malgré ce que nous en pourrions dire. Il n'est pas jusqu'aux dernières éditions de Maltebrun où la routine ne les ait soigneusement reproduites; elles passeront sans doute de cet auteur dans les publications à bon marché, qui manquent en général leur but, parce que, faites pour la plupart aux dépens des livres vieillis, qui sont les plus répandus, elles propagent beaucoup plus d'erreurs consacrées que de vérités. Cependant les Turcs, qui avaient d'abord fait leur capitale de Modon, fondèrent ensuite Tripolitza dans une position centrale, et en firent le chef-lieu du gouvernement. En bâtissant cette ville, ils changèrent la division du pays, et c'est leur mode de répartition en cantons, appelés *Éparchies*, que le président Capo d'Istria trouva établi en Grèce lors de son arrivée. Ces éparchies étaient au nombre de vingt-six, sans compter le Magne, dont les musulmans n'avaient jamais pu parvenir à s'em-

parer. Le nouveau gouvernement porta ce nombre à vingt-huit en y ajoutant ce même Magne, qui se compta pour deux, savoir : Sparte occidentale ou éparchie de Chimova, et Sparte orientale ou éparchie de Marathonisi, les Maniotes ayant toujours la prétention d'être des Spartiates, ainsi qu'on le verra dans la suite. Quelques unes de ces éparchies, telles que celles de Mistra, de Gastouni, de Karithène et de Corinthe, sont fort grandes; d'autres, celle de Nisi par exemple, qui ne comprend que trois villages, sont fort petites.

Le président sentant la nécessité de changer les divisions territoriales pour les faire concorder avec le mode nouveau d'administration qu'il venait introduire, répartit la Morée en sept provinces et les Cyclades en six, nommant ces divisions Épitropies ('Επίτροπιοι), et leur circonscription eut autant de rapport que possible avec celles de l'antiquité. La constitution physique de la Grèce, non moins que les nobles et patriotiques souvenirs qui se rattachent aux noms d'Élide, d'Achaïe, de Messénie, d'Arcadie, de Laconie et d'Argolide, fera tôt ou tard revenir à ces divisions, ou du moins à ce qui s'en rapprochera le plus. M. Capo d'Istria, en créant une septième épitropie, par le partage de la Laconie, voulut seulement essayer de rompre certains liens qui unissaient les Maniotes dans un esprit d'insubordination et de rébellion presque continuel; mais il s'aperçut bientôt que le temps de réaliser un tel projet n'était pas venu, et les habitants, toujours divisés entre eux quand il s'agit d'intérêts locaux, mais étroitement unis quand la cause commune les appelle au combat, se regardent encore à l'heure qu'il est comme formant une nation à part, indivisible, essentiellement libre, et n'ac-

ceptant de dépendance que celle qui leur peut être individuellement profitable. Chacune des épitropies était administrée par une sorte de préfet (Ἐπίτροπος), qui avait sous lui des gouverneurs dans les principaux chefs-lieux de canton et des démogeronties ou municipalités dans chaque village. L'administration ayant été souvent entravée ou paralysée dans plusieurs des provinces par diverses rivalités territoriales, parce que certains cantons se trouvaient amalgamés contre les vieilles coutumes, il fallut recourir à de nouveaux essais, subdiviser les épitropies d'après ce qu'on appelle *des lieux dits* (τμῦμα), sorte de districts naturels, et nommer des commissaires extraordinaires, dont l'autorité s'étendait pour un temps sur telle ou telle fraction de territoire, agglomérés ou séparés, selon les besoins du moment, et l'on ne sait encore à quel projet s'arrêtera enfin le gouvernement actuel.

On conçoit que dans un pays montueux, très-coupé, où de grands fracassements ont produit des bassins isolés, sans communication les uns avec les autres, une profonde diversité, fondée sur des intérêts et des usages et même des besoins différents, a dû s'enraciner chez les habitants de chacun de ces bassins; ici plus qu'ailleurs les barrières posées par la nature, même entre chaque espace géologiquement circonscrit, en ont rendu les hommes entièrement étrangers les uns aux autres, souvent à de très-petites distances: de là ces anciens États du Péloponnèse primitif, si fameux dans l'histoire, qui eurent chacun leur patriotisme à part, et dont l'esprit caractéristique reparaîtra toujours, quelque espèce de civilisation qu'on tente d'introduire dans la presqu'île si bizarre-

ment accidentée, tant que des communications bien tracées par les cols des hautes montagnes, de bonnes routes pavées à travers les précipices ou les marais, et des ponts solides jetés sur les rivières ou sur les torrents, n'effaceront pas des barrières physiques. Le président sentait parfaitement ceci; il m'en a plus d'une fois entretenu, et lorsque, revenant du Magne, je lui représentais qu'en aplanissant le chemin terrible qui conduit de Kalamata à Mistra, et celui, peut-être plus dangereux encore, qui côtoie la pointe laconienne, où se prolonge le système du Taygète, on se fût bien mieux assuré du pays qu'en mêlant une de ses moitiés à la Messénie et l'autre au pays des ilotes, il m'avoua que le manque de fonds seulement l'empêchait de jeter ces bases d'une civilisation nouvelle.

Le choix bien entendu d'une capitale fut encore un point important dont nous avons souvent discouru ensemble. Lorsqu'il arriva dans le pays qu'il était appelé à régénérer, une île où les dissensions civiles, encore effervescentes, ne pouvaient atteindre le gouvernement, devait naturellement en devenir le centre provisoire, et ce fut à Égine où M. Capo d'Istria s'établit d'abord. Argos et Napoli de Romanie partagèrent plus tard le titre de capitales; ce dernier lieu était sa résidence définitive lorsqu'il fut assassiné. La puissance des souvenirs semble avoir décidé le gouvernement actuel dans l'adoption d'Athènes; je crois que lorsqu'on aura lu le présent ouvrage, où l'auteur s'est mis en garde contre toute déception poétique, les lecteurs de qui l'imagination ne trouble pas le bon sens, jugeront combien Corinthe eût été préférable. En attendant que je le démontre, je déplorerai

l'état des communications dans un pays qui ne sortira pas de son état de misère qu'on ne lui en ait donné de convenables. On n'en saurait citer dans aucun des cantons de l'intérieur qui pût être carrossable sur un quart de lieue de longueur, c'est-à-dire où l'artillerie et des chariots pussent rouler en tout temps. Les Grecs ont d'ailleurs la singulière habitude de ne respecter nulle part la voie publique. Pour peu qu'il entre dans la convenance d'un particulier puissant ou seulement en état de se bâtir une maison, de placer sa demeure en travers d'un passage ou de labourer et planter où les voyageurs circulèrent jusqu'alors, il n'hésite pas un instant; au risque d'interrompre la communication la plus fréquentée, et de guerroyer pour défendre son usurpation. Il faut alors que les passants cherchent une nouvelle issue à droite ou à gauche, comme ils peuvent. Une seule route véritablement bonne en toute saison, est aujourd'hui celle qui conduit de Navarin à Modon, et c'est au général Schneider, de qui la mémoire est en vénération chez les Grecs, qu'on en doit la réparation. Quant aux chemins de fer qu'il est question d'établir du Pirée à Athènes, quelques personnes n'y voient qu'une jonglerie, et croient qu'il vaudrait mieux commencer par aplanir les défilés où dix klephtes déterminés pourraient arrêter mille *taktikos* ou soldats bavarois.

M. Capo d'Istria sentait également l'importance de documents exacts sur la population et sur les ressources d'un pays dont les Turcs n'avaient jamais songé à tenir le moindre registre. Pour se les procurer, il établit un bureau de statistique au ministère de l'intérieur. Le général Schneider, jugeant que, pour

compléter nos travaux, de tels matériaux étaient indispensables, en sollicita la communication, qui lui fut aussitôt accordée. Ceux qui, dans la Commission scientifique, ont attaché quelque importance à vérifier l'exactitude des renseignements obtenus et donnés par M. le président, se sont bientôt convaincus de leur insuffisance; ils n'y ont guère trouvé que des choses déjà publiées par des voyageurs qui n'avaient pas eu les moyens de vérifier les faits, et qui, pour être adoptées par les faiseurs de statistique à la feuille, n'en sont pas plus authentiques. MM. Boblaye et Servier principalement se sont donné la peine de réunir ce que chacun de nous avait pu vérifier sur place, et il en est résulté un magnifique travail, dont le tableau ci-joint donne le résumé.

Population de la Morée en 1829, *répartie dans les divisions adoptées par M. le président Capo d'Istria.*

ÉPITROPIES.	ÉPARCHIES.	AMES.
1. Argolide	Argos	11398
	Corinthe....................	26110
	Kato-Nakhagé................	7139
	Nauplie	9697
2. Arcadie	Hagios-Petros...............	9947
	Karithæna	34012
	Phanari	10171
	Tripolitza..................	14381
3. Achaïe........	Kalavrita	35509
	Vostitza	3080
	Patras	13572
4. Élide	Gastouni	22708
	Pyrgos	9572
	A reporter......	207296

ÉPITROPIES.	ÉPARCHIES.	AMES.
	Report......	207296
5, Haute-Messénie.	Arkadia	15931
	Koron..........................	6246
	Modon	3625
	Navarin	1596
6. Basse-Messénie .	Nisi..........................	2286
	Kalamata	7619
	Emblakoka....................	4526
	Androussa	4094
	Leondaro	7676
	Mikromani	1592
	Sparte occidentale............	18486
	Sparte orientale	10850
	Mistra.........................	31102
	Monembasia...................	7589
	Prastos	5852
	TOTAL..........	336366

Tel était l'état le plus probable de la population de la Morée encore épouvantée des cruautés d'Ibrahim et fumante du sang de ses malheureux enfants. On eût pu ajouter à son chiffre celui de 4000 adolescents ou enfants des deux sexes, au moins, dont les familles avaient été récemment détruites. Nous vîmes souvent errer, broutant l'herbe des champs et sollicitant la pitié publique, ceux de ces misérables orphelins qui n'avaient pu être recueillis dans le paternel établissement des orphanothropes. Du reste, la population augmentait avec rapidité. Napoli et Navarin sont devenus des villes assez considérables depuis. Il faudrait peu d'années, sous un bon gouvernement, pour que la péninsule seule recouvrât les 450,000 âmes qu'on suppose y avoir existé vers le commencement du siècle; mais il y aurait encore loin de là aux 2,000,000 d'habitants, qu'elle nourrirait aisément, et dont on assure

qu'elle pouvait s'enorgueillir aux époques de sa splendeur. Pour la population du royaume de Grèce, toujours provisoire tant que Candie ne lui sera pas rendue avec la Thessalie et les frontières naturelles au nord, il est impossible de l'évaluer. On ignorait de notre temps ce qui restait de celle de l'Attique, entièrement ravagée; le nombre des habitants de l'Eubée n'a jamais été connu, et quant aux îles de l'Archipel, où nous avons eu des renseignements passables sur Tine, Naxie, Siphante et Santorin seulement, on n'en eut jamais de dénombrement sous la domination turque; la population de certaines d'entre elles est d'ailleurs d'une grande mobilité. On verra, par la suite, que tel rocher de la mer Égée, devenu très-promptement une florissante cité, peut presque tout à coup être rendu à son primitif abandon. La présence du gouvernement à Égyne, par exemple, y avait attiré, de mon temps, un concours d'habitants qui n'y doit plus exister. Hydra et Spezia perdaient tous les jours de leur importance, et Syra, au contraire, était en progression notable. Je ne donnerai donc ici qu'approximativement le chiffre de 186,091 pour le nombre d'âmes que doivent contenir les îles du royaume, en le détaillant comme il suit:

Salamine	3,500
Égyne..................	9,000
Poros..................	10,000
Hydra..................	40,000
Spezia.................	25,000
Zéa....................	1,200
Andros.................	12,000
Tine...................	18,206
Syra...................	30,000

Thermia................	1,500
Mycone.................	4,600
Grande Délos...........	25
Paros..................	4,500
Anti-Paros.............	450
Naxie..................	11,730
Serpho.................	800
Siphante...............	550
Milo...................	1,300
L'Argentière...........	300
Polykandro et Sykio.....	160
Nio....................	800
Santorin et Thérasia.....	10,470

Ce qui fait, à quelques individus près et en nombre rond, pour la Morée et pour ses îles, en 1830, environ 527,000 habitants, ou un peu plus que nos premières évaluations. La comparaison de ces résultats avec les états de population que le gouvernement de S. M. le roi de la Grèce ne manquera sans doute pas de publier, montrera jusqu'à quel point et dans quelle progression l'auront fécondée les consolations répandues par l'Europe sur une contrée que l'éducation qu'on donne à notre jeunesse nous rend vénérable et sacrée. Il est, au reste, fort probable que le chiffre de la population dans son plus grand état de misère, tel que nous l'avons établi, était inférieur à la réalité, principalement pour les cantons ruraux, dans lesquels on est partout très-enclin à diminuer le tableau du nombre des habitants et des revenus, dans la crainte qu'y causent la rapacité du fisc et la possibilité des levées d'hommes pour la guerre. Il y a longtemps que j'en ai donné des preuves dans mes écrits sur la péninsule

ibérique, où j'avais rectifié un grand nombre d'erreurs qui, dès l'an 1812, me firent entrevoir combien l'Espagne était plus peuplée qu'on ne le pensait, et que, malgré les pertes éprouvées pendant la guerre de l'empire, elle devait compter au moins deux millions d'habitants de plus que ne lui en supposait le gouvernement de Madrid lui-même. J'ai vu dernièrement un résultat à peu près pareil, établi sur des pièces que je n'avais pu avoir à ma disposition, annoncé comme la découverte d'un auteur que je prendrai la liberté de renvoyer à mon *Guide du voyageur en Espagne*, publié en 1824, ainsi qu'à mon *Résumé géographique de la péninsule ibérique*, imprimé en 1827; ouvrages où l'on ne trouve point, à la vérité, qu'il existe une bête à corne pour 5 habitants $\frac{1}{4}$, un mouton pour 1 habitant $\frac{1}{5}$, un cheval pour 73 hommes, un mulet pour 60, un porc pour 5 et autres détails du même genre, dont certains bons esprits avouent qu'ils ne comprennent pas trop l'utilité; mais dans lesquels j'ai constaté le progrès de la population en Espagne, même pendant la durée du déplorable gouvernement sous le poids duquel elle était refoulée vers le quinzième siècle, pendant que je publiais mes deux volumes.

EXPÉDITION
SCIENTIFIQUE
DE MORÉE.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'ŒIL SUR LES LIEUX DU DÉPART.

Les trois sections dont se composait la Commission scientifique de Morée se trouvèrent réunies à Toulon vers la fin de Janvier 1829. Rendant compte au Ministre de l'intérieur de mon arrivée dans cette ville, j'écrivais en date du 19 : « Les préparatifs nécessaires « pour mettre une frégate en état de nous recevoir et « de nous transporter au lieu de notre destination, re- « tardent un départ ardemment désiré de tous. Le prin- « temps de la nature, qu'il ne faut pas confondre avec « celui de notre calendrier, commence pour le climat « que nous allons explorer; je n'en voudrais pas perdre « un jour. » Cette saison ne commençait pas seulement pour la Grèce, elle faisait déjà ressentir sa première influence sur le canton de la France où nous venions nous embarquer. La température y était douce à toute heure, elle s'y élevait même beaucoup vers midi, où le soleil, dégagé de nuages, était assez ardent pour pousser à leur complète maturité les Oranges qui se cultivent dans quelques enclos d'alentour. Nous y admirâmes, dans l'école de botanique que dirige M. Robert, habile horticulteur,

et qui est entretenue aux frais de l'administration de la marine, deux superbes Palmiers-Dattiers; ils y atteignent à toute la hauteur que comporte leur espèce, mais leurs fruits n'y mûrissent jamais.

Au moment même où je renouvelais pour ainsi dire connaissance avec des plantes que j'avais autrefois observées sous les tropiques, et que je retrouvais végétant en pleine terre sur un point de notre Europe, le reste du pays subissait les rigueurs d'un hiver cruel, capable de faire périr jusqu'à des arbres indigènes, et tandis que des lettres de Paris nous représentaient la Seine profondément solidifiée avec d'immenses amas de neige encombrant des rues que le froid avait métamorphosées en une sorte de Spitzberg, plusieurs de nous parcouraient la campagne déjà verdoyante en poussant leurs promenades jusqu'à Hyères.

Hyères s'est acquis une certaine célébrité par ses plantations d'Orangers, la beauté de son ciel, la salubrité de l'air qu'on y respire, et le printemps ou plutôt l'été perpétuel qui lui mérita le nom de *serre chaude de la France*. Il n'y gèle jamais, la neige même y serait inconnue, s'il n'en tombait de temps en temps au faîte des montagnes qui bornent la vue vers le nord, mais où elle fond presque aussitôt au-dessous de cent cinquante ou deux cents mètres. Je tenais à visiter soigneusement ce lieu où l'on parlait de former un jardin d'acclimatation. Le Sous-préfet de Toulon m'avait prié de lui donner mon avis sur son établissement, au sujet duquel il venait de recevoir une lettre du Ministre de l'intérieur.

Les Orangers et autres arbres de la famille des Hespéridées réussissent parfaitement ici, où conséquem-

ment la température moyenne doit être déjà fort élevée, le thermomètre, qui monte, dit-on, à 30 degrès dans les grandes chaleurs de l'été, ne descendant pas au-dessous de 6 degrés pendant l'hiver. Le 8 Février, où l'on éprouvait à Paris un froid de 10° au-dessous de 0, j'observais au-dessus 15° de Réaumur à Hyères, en plein air à l'ombre, mais à la vérité du côté du midi, chez un particulier dont la maison était située au milieu d'une belle plantation d'Orangers. A ce riche verger était joint un jardin orné de très-beaux arbustes des pays chauds, et deux petites serres où l'on n'avait pas besoin d'allumer de feu, les rayons du soleil à travers les vitraux ayant jusqu'alors suffi pour y porter la chaleur au degré qui convient aux plantes des régions équinoxiales et sans que la longueur des nuits y eût causé de refroidissement préjudiciable à leur végétation.

Les Oranges sont un objet de revenu assez considérable pour le canton, mais quoi qu'on puisse dire de la beauté du climat, elles n'y mûrissent bien que sur une surface très-bornée; les arbres qui les produisent sont disposés en quinconces dans des vergers clos et ne croissent pas en forêts odorantes, comme on l'a imprimé un peu trop poétiquement. C'était ce verger où j'avais consulté le thermomètre et qui passe pour être le plus productif du canton, qu'on voulait faire acheter au Gouvernement, afin d'y établir le jardin d'acclimatation; la demeure du propriétaire serait devenue celle du directeur: on faisait valoir, pour déterminer l'acquisition, que des serres s'y trouvaient toutes construites. Je fis observer à M. le Sous-préfet qu'on ne pouvait choisir plus mal, puisque, le terrain étant

occupé par des arbres d'un très-grand revenu, il eût fallu d'abord arracher ces arbres pour planter à leur place les végétaux qu'il serait question d'habituer à notre climat. Lorsqu'on a voulu établir à l'Ile-de-France, ou bien au cap de Bonne-Espérance, les plus beaux jardins de ce genre qui aient jamais existé, on n'a pas choisi quelque riche giroflerie, ou le précieux terrain sur lequel se recueille le crû de Constance; on chercha un sol de moindre valeur. L'Espagne elle-même, si peu éclairée, n'avait pas commis la faute où des spéculateurs voulaient engager ici le Ministère; quand on y fonda l'établissement de Saint-Lucar de Baraméda, on eut garde de détruire un seul pied de ces Vignes qui donnent les excellents vins de Xérès ou de Rota. L'intendant Théran, chargé par son gouvernement de naturaliser en Andalousie les productions des colonies espagnoles, fit enclore un vacant bien exposé, dont l'herbe avait été abandonnée jusqu'alors à la dent des moutons, et c'est là que j'ai vu sous le roi Joseph-Napoléon, qui donna des ordres pour que la création de Godoy fût encouragée, c'est là que j'ai vu, dis-je, Don Simon de Rojas y Clemente, habile botaniste, chercher dans les pratiques d'une horticulture merveilleusement entendue, des sources de richesses agricoles, dont sa patrie n'a pu profiter par suite des événements qui ont ramené le roi légitime Ferdinand VII sur le trône de ses pères. D'après mon rapport, l'idée d'acquérir à grands frais le terrain proposé est demeurée sans effet; mais si l'on revient jamais au projet de former un jardin d'acclimatation sur quelque point méridional du royaume, on ne devra point oublier que le Ministère dont nous tenions notre mission,

eut aussi la première pensée d'une chose essentielle qui manque toujours à la France.

On ne voit guère réussir les productions des pays intertropicaux dans les environs d'Hyères, hors d'un rayon assez restreint, que met à l'abri du mistral et des vents du nord la hauteur où s'adosse la ville, et que couronnent des ruines du temps de la féodalité, sur les éparses fondations de quelque ruine antique qu'elles nous cachent. L'emplacement d'Hyères avec son vieux château est trop bien choisi pour que les hommes ne s'y soient pas établis et fortifiés dès que les côtes de Provence se peuplèrent. On n'aurait pas plus chaud pour gravir sur la montagne du Calvaire aux environs de Paris dans un beau jour du mois de Juillet, que je n'eus en Janvier pour m'élever jusqu'au point culminant d'une hauteur où je me trouvai comme en été vers le cœur de l'hiver. La position du fort qu'on y voit, les matériaux employés pour sa construction, son état de délabrement, l'aridité des monts où s'arrête l'œil lorsqu'on est parvenu au faîte des tours en ruines, la nature des roches et la constitution géologique du lieu, la campagne un peu sèche, la mer au loin semée d'îles noirâtres, les pentes assez doucement inclinées ou les brusques escarpements par lesquels on s'est élevé, de grands murs d'enceinte, le fossé à demi comblé, régnant où la défense naturelle n'a pas été jugée suffisante, la teinte de la végétation, les espèces de coquillages terrestres collés par leur bouche contre la pierre, et les insectes qui commençaient à bruisser dans l'air, tout avait autour de moi un aspect où n'existait presque plus rien de celui que présentent les autres parties, même tempérées, de la France. C'était celui qu'on peut

appeler méditerranéen, mais renforcé, s'il est permis d'employer cette expression; c'était déjà celui du pays que j'allais visiter; il y avait plus de Péloponnèse encore que de Provence dans la physionomie de tout ce qui m'environnait, et quand je reviens sans dessein sur les souvenirs de mon voyage en Grèce, j'y trouve toujours l'idée de la montagne d'Hyères et de ses ruines tellement confondue avec celle de diverses acropoles où par la suite je dois conduire mes lecteurs, qu'une certaine opération de mémoire me devient nécessaire pour la rapporter en France, son image se mêlant d'abord avec celle des traces de nos seigneurs croisés ou des Vénitiens, que j'ai si souvent depuis rencontrées parmi les restes de la Grèce héroïque, de la Grèce soumise aux Romains, et de la Grèce expirant sous le Bas-Empire. On peut donc se faire sur un point très-visité de nos départements méridionaux, une idée fort exacte de l'aspect qu'à la Morée; le desséchement des sources y ajoute en été un trait fâcheux de ressemblance; mais le ciel y est pur, l'air vif et salubre, l'arome d'une végétation particulière s'y répand à peu près en tout temps, et le solstice d'hiver n'y ramène jamais de frimas; aussi voit-on beaucoup d'étrangers valétudinaires se réfugier à Hyères au commencement de Décembre, et s'y établir jusqu'en Mars; les logements deviennent alors fort chers, et les habitants comptent sur le temps où le froid règne ailleurs, comme à Spa, Aix-la-Chapelle, Plombières, Baden et autres lieux qui possèdent des eaux salutaires, on compte sur la belle saison pour gagner de quoi vivre durant la mauvaise.

Hyères n'est pas le seul endroit où la Provence présente des traits frappants de ressemblance avec cette

Morée que nous allons visiter; il existe aux limites des Bouches-du-Rhône et du Var un site très-remarquable dont je ne sache pas qu'on ait jamais signalé la singularité et qui m'était inconnu quand j'ai traité dans l'Encyclopédie, par ordre de matière, l'article *Ponts naturels* [1]. J'engage les curieux à s'y arrêter, pour y étudier un phénomène de géologie que nous aurons de fréquentes occasions d'observer en Grèce, où il est extrêmement commun. Je veux parler de Cujes et de son bassin fermé, d'où les eaux pluviales ne peuvent s'échapper qu'au moyen d'un dégorgeoir percé à travers les parois environnantes pour leur procurer un cours souterrain. Les Grecs nomment *katavotron* (*καταβοτρον*) tout conduit mystérieux de ce genre. La France physique présente quelques autres exemples de katavotrons pareils, principalement le *Trou du Han* dans le pays de Namur, la disparition de la *Rivière noire* dans l'ancien département de Sambre-et-Meuse; celle de l'*Arize* dans l'Arriège, le *Gouffre de la Goutte* au Vivarais, enfin, le *Trou de Soucy*, entre Bayeux et Port-en-Bessin. Les environs de Cujes nous offrirent, entre Marseille et Toulon, la conformation de ce dernier, dans des proportions beaucoup plus vastes, et tous les caractères d'un katavotron encore mieux prononcés. Les voitures publiques, allant de Toulon à Marseille, s'y arrêtent pour donner le temps aux voyageurs de prendre leur repas tandis qu'on relaie; c'est d'ailleurs une station de poste.

En venant d'Aubagne, et quand on est parvenu au lieu nommé Albenas, on s'élève par un défilé dont la

1. Voyez explication des planches de la Géograph. phys., p. 57.

montée ne laisse pas d'être rude, et que flanquent des blocs de rochers calcaires quelquefois énormes, blancs, confusément et majestueusement entassés, liés par un peu de terre rougeâtre, d'entre lesquels s'élèvent les Pins dont se compose la forêt aride qui ombrage à peine le grand chemin. Après avoir dépassé le point le plus élevé du col, et le bois s'éclaircissant, on aperçoit devant soi, à mesure qu'on commence à descendre, non pas un vallon, mais comme un bassin fermé de toutes parts; cirque immense, entouré de montagnes, au fond duquel s'étend une plaine plantée de Vignes et de Capriers partout où elle n'est point abandonnée à cette herbe dure et caractéristique des sites marécageux. La route, un peu relevée en chaussée, bordée de haies ou de murs bas en pierres sèches, en traverse le bord septentrional. Une flaque d'eau assez étendue existait au côté opposé quand nous y passâmes; elle s'étendait à main droite jusqu'à la base des hauteurs méridionales et paraissait être le résultat des pluies de l'automne, accumulées au-dessous du niveau d'un katavotron latéral par lequel s'était dégorgé souterrainement le surplus, et qu'on appelle le *Gouffre de la Roque*. On veille à ce que ce gouffre ne se bouche point et qu'il fournisse au besoin une issue aux eaux du ciel; s'il s'encombrait, la mare dont les chaleurs de la belle saison procurent l'évaporation, ne se desséchant plus, deviendrait en peu d'années un lac, sous lequel disparaîtraient toutes les cultures et qui pourrait à la longue acquérir une profondeur considérable. On verrait alors se renouveler, précisément sur la limite de deux de nos départements, ce qui est arrivé en Morée dans les bassins analogues à celui de

Cujes, que noient aujourd'hui les lacs de Phonia et de Stinphale. Nous n'avons pu, en passant par Cujes, obtenir de renseignements sur le point où reparaissent les eaux du Gouffre de la Roque, mais je présume qu'elles doivent aboutir au petit golfe des Lesques, situé entre la Ciotat et la plage de Beauveller, où se voient les ruines d'une petite bourgade jadis nommée Tarente. Le bassin de Cujes, qui dut être originairement un lac quand aucun dégorgeoir n'y existait, retournerait donc à son état primitif. Les montagnes qui le cernent peuvent avoir quatre cents mètres du côté du sud, et environ sept cents du côté du nord, où elles se lient à la montagne de Garlaban. La maison de poste est à deux cent neuf mètres au-dessus du niveau de la mer; le gouffre et le niveau de la plaine sont beaucoup plus bas.

Les bords fangeux de ces eaux stagnantes attirent dans le canton beaucoup de Bécasses; nulle part peut-être on n'en trouve davantage, et nous en vîmes pendant en quantité aux fenêtres des moindres cabarets. Les voyageurs peuvent s'en régaler dans toutes les auberges du lieu, où l'on en couvre quelquefois les tables avec profusion. On prétend qu'elles y sont plus grasses et meilleures que partout ailleurs.

Je ne veux point toucher cette particularité, qui tient à l'histoire naturelle par le chapitre des Bécasses, sans convenir avec mes lecteurs d'un point essentiel sur lequel il est nécessaire de s'entendre avant de passer outre.

Lorsque (il y a plus de trente ans) je livrai à l'impression le fruit de mes premières pérégrinations lointaines, il m'arriva de parler quelquefois des repas que

j'avais pris en route, non sans m'étendre par-ci par-là sur la nature des mets qui avaient singularisé ces repas, et sur la manière dont ils avaient été apprêtés ou servis. L'Institut, ne trouvant probablement pas que de tels détails fussent hors de lieu et qu'ils fissent tache dans mes ouvrages, m'accorda un siége dans son sein pour prix d'un gros in-quarto [1] et de trois volumes [2] moins ambitieux par le format qu'accompagnait un atlas. Dans ces ouvrages, où je n'avais point de collaborateurs et qui n'attendirent pas pour paraître que les contrées d'où je revenais eussent cessé d'être ce que je les avais laissées, il m'arriva, dis-je, d'inviter en quelque sorte mes lecteurs à dîner, ce qui n'ayant pas été du goût de quelques aristarques de l'époque, j'en fus durement repris dans plusieurs journaux. La relation d'un voyage scientifique ne doit pas être un cours de gastronomie; l'auteur, j'en conviens, ne doit pas trop souvent s'y mettre à table; mais je tiens, quoi qu'on en ait pu dire, qu'il est indispensable, pour compléter la peinture des lieux et de leurs habitants, de partager quelquefois la table de ceux chez lesquels on voyage, et de dire au moins quelques mots sur les choses dont ils se nourrissent. Une description de Sparte antique serait-elle complète, s'il n'y était question de ce brouet noir dont elle fit ses délices? Les détails des festins offerts par les Spartiates modernes à la section de la Commission scientifique que j'avais l'honneur de présider, ne seront conséquemment pas déplacés quand je ferai l'histoire du

1. Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide.
2. Voyage en quatre des principales îles des mers d'Afrique.

Magne, et dût-on m'attaquer encore: je tiens pour démontré que le chapitre des repas n'est pas moins important dans la relation d'un voyage, que celui des costumes, des armes, des meubles, des appareils de pêche ou de chasse, et de tant d'autres particularités, que la plupart de nos prédécesseurs ont pris un soin tout particulier non-seulement de décrire minutieusement, mais encore de faire graver à grands frais sur de grandes planches, qui augmentent considérablement le prix de leurs livraisons. Décidé que je suis à parler sans scrupule, lorsque l'occasion s'en présentera, de la bonne ou de la mauvaise chère que j'aurai faite chez les Grecs et chez les Turcs, je quitte Cujes pour revenir à Toulon, où la Commission scientifique demeura jusqu'au 10 Février, qui fut le jour de départ. Tout le monde était rendu dans la matinée à bord de la Cybèle. M. de Robillard, commandant de cette frégate, fit appareiller vers midi: le temps était superbe, le vent très-bon, et avant la nuit nous traversions la rade d'Hyères, où le bâtiment était entré par ce qu'on appelle le Grand-passage. La brise fraîchit alors, la mer devint très-dure et le plus insupportable roulis faisant bientôt sentir son influence cruelle à presque tous les estomacs du bord, finit par fatiguer jusqu'à la mâture.

Le gréement de la Cybèle ayant été mis à neuf, les manœuvres n'en étaient point encore éprouvées, et l'ébranlement général les avait distendues au point que les perroquets et les huniers, jouant de plus en plus les uns au bout des autres, menacèrent dès le commencement de la nuit de tomber sur le pont. Afin de prévenir un tel accident, le commandant ordonna, par le travers de Fréjus, où l'on se trouvait déjà, de

virer de bord et de rentrer dans la rade d'Hyères, où nous mouillâmes dans la matinée du 11, par quinze brasses de fond vaseux, ayant les îles du Titan et de Portcros au sud-est, Gien au couchant, et par le nord-ouest cette ville des Orangers dont j'ai comparé plus haut le vieux château ruiné aux acropoles de la Grèce. Tout le jour et partie du lendemain furent employés à roidir les haubans et les galhaubans, qu'on renforça par des bâtards et des pataras, pour plus de sûreté.

Nous pouvions voir de notre mouillage, presque aussi bien que si nous y fussions descendus, ces tristes amas de rochers, connus sous le nom d'îles d'Hyères. Il en est de ces prétendus champs élysées, comme de tant d'autres lieux célébrés dans les traités de géographie, où l'imagination et des récits mensongers attachèrent un charme qu'ils n'ont jamais eu. Les voyages ont ceci de bon, qu'ils servent à rectifier une multitude d'idées fausses reproduites depuis des siècles de livres en livres et d'éditions en éditions; ils instruisent bientôt à se mettre en défiance contre toute relation où le conteur s'enfle et s'élève au style pompeux pour décrire les choses les plus communes. C'est une mauvaise méthode qu'ont voulu mettre en vogue certains écrivains prétendus coloristes, qui ne sauraient montrer les objets qu'à travers le prisme des illusions et qui pensent embellir un tableau en l'exposant comme sous des vitraux de couleur. N'est-ce pas une sorte de folie que de vouloir embellir la nature en se servant, pour parler de ses merveilles, de termes boursouflés, dont le moindre bon sens suffit pour faire apprécier le vide? Ayant autrefois désenchanté, en le représentant tel qu'il est, ce Tage, duquel beaucoup de livres estimés

avaient, d'après l'antiquité et les romans espagnols, fait un riant pactole [1], m'étant appliqué à briser cette chaîne de Pyrénées imaginaire que les compositeurs de cartes ramifiaient à la surface de la péninsule ibérique [2], devant bientôt conduire mes lecteurs à travers des solitudes déplorables que tant d'écrivains ont essayé de peindre en cherchant leurs couleurs sur la verdoyante palette de l'Albane ou du Poussin, je dois commencer par dire ce que sont en réalité ces îles d'Hyères, que dans le reste de la France on croit être « un paradis terrestre, « où le Myrthe de Vénus se marie sous des festons de « pampres à l'Olivier de Minerve, et dont les forêts « d'Orangers sont mollement agitées par l'odorant zé- « phire. » J'ai lu ces lignes parfumées quelque part, et celui qui les traça recommande aux poitrinaires le séjour « de l'archipel enchanté, où se réunit, depuis « le mois de Décembre jusqu'à la fin de Février, l'élite « des valétudinaires du monde, pour chercher la santé « sous l'ombrage de riants et de mystérieux vallons, « empire salutaire et frais d'Esculape et des Amours. »

Le séjour de la ville d'Hyères, agréable en hiver, mais trop ardent durant huit mois de l'année, où les sources tarissent et dont les douceurs ont été si fort exagérées, est évidemment confondu par les auteurs dont on vient de donner un échantillon avec celui des îles voisines, auxquelles on a étendu un nom qui n'est pas même le leur; car elles ne sont connues sur les côtes de Provence, par rapport à Marseille et à

1. Résumé de la géographie de la péninsule ibérique, p. 98, et Guide du voyageur en Espagne, p. 82.

2. Mêmes ouvrages, p. 4 et suiv.

Toulon, que par celui d'*îles d'or,* abréviation du mot *orientales*. Ces îles d'or ou orientales sont au nombre de quatre, disposées à peu près en ligne courbe vis-à-vis la terre ferme, qui en est à une ou deux lieues environ de distance. Le Titan est la plus grande et la plus au levant; sa forme est oblongue; elle peut avoir deux lieues dans un sens et une demi-lieue dans l'autre: très-escarpées du côté du nord, ses rives sont toutes déchirées par de petites baies ou calanques, où les bateaux pêcheurs trouvent des abris. On a imprimé qu'elle était d'origine volcanique; son aspect sinistre et des fragments de trachites roulés, trouvés sur les bords voisins, ont sans doute donné lieu à cette erreur. Le Titan, ainsi que les autres îles d'or, sont calcaires.

Porteros, qui vient ensuite, est séparée du Titan par un canal très-étroit; sa forme est à peu près ronde, et son diamètre n'a guère plus de trois quarts de lieue. Nous y distinguâmes des forts. L'île de Bagneau, la plus petite de toutes, n'est qu'un grand bloc de rochers, encore plus rapprochée de Porteros que n'est celle-ci du Titan. Le Grand-passage, qui peut avoir à peu près deux lieues de large et par où nous étions la veille entrés dans la rade, sépare le groupe des îles dont il vient d'être question de celle de Porquerolles, la moins sauvage et la plus reculée vers l'ouest; divers postes nous parurent la protéger. Porquerolles n'est séparée de la terre ferme que par un bras de mer assez étroit, peu profond, semé d'îlots, et qui doit se combler tôt ou tard. La presqu'île de Gien est le point continental le plus rapproché de Porquerolles, elle fut une cinquième île d'or; mais deux isthmes de sable, à peu près parallèles, si bas qu'on ne les aperçoit au-dessus

des eaux que d'une très-petite distance, l'attachent à la Provence, en interceptant le long étang de Pesquier, dont l'eau est saumâtre. Cet étang et la conformation des lieux voisins prouvent que Gien s'est réuni fort récemment à la grande terre. On connaît à peu près l'époque où, sur nos bords méridionaux, Aigues-Mortes cessa d'être un port de mer, où Antibes refusa les bâtiments d'un certain tirant d'eau, où d'autres lieux, précédemment fréquentés par les marins, n'ont pu les admettre. Il doit être facile de trouver dans quelques documents historiques de la Provence la date de la réunion de Gien, d'où résulta vers le nord-ouest la rade du même nom et qu'on rencontre à la place d'un ancien détroit. On rapporte dans le pays que des navigateurs étrangers ignoraient encore cette réunion vers le milieu du siècle dernier, et qu'un navire venu de loin, se fiant à des cartes qui n'indiquaient point les changements survenus, se jeta de nuit contre l'isthme occidental, en voulant passer entre Gien et la plaine d'Hyères. Outre les cinq ou six petits forts que nous avions aperçus, quelques maisonnettes de pêcheurs avec des huttes de pâtres sont les seules habitations qu'on trouve dans les îles d'Hyères, où ne se voient point les villages riants propres à donner asile à de riches convalescents, et les délicieuses demeures qu'on pourrait croire y exister d'après la renommée. On n'y trouve aucune source, il n'y a d'eau potable que celle qui, dans la saison des pluies, remplit quelques citernes. Des Myrtes y croissent, à la vérité, mais en buissons, qui ne donnent point de frais ombrages; des Lentisques et autres arbres peu élevés de la région méditerranéenne y sont dispersés au hasard entre des

rochers; quelques Orangers fatigués par les vents, des Oliviers et des Figuiers, y furent plantés autour de chaque demeure, mais il est aisé de reconnaître qu'ils y croissent comme à regret. Le naturaliste seul peut avec succès visiter ces tristes Stæchades de l'antiquité, où végètent diverses plantes rares pour le reste de la France; mais il doit choisir, pour s'y rendre, le peu d'instants de l'année où le soleil n'a pas dévoré toute verdure. On dit que le Papillon Jasius s'y rencontre; la chose est possible: cependant rien n'est moins certain; tout ce que j'ai pu apprendre dans le pays sur ce rare insecte, dont l'air est tout à fait exotique, c'est que des amateurs d'entomologie en ont découvert la chenille dans quelques fourrés d'arbousiers, entre Toulon et Fréjus, qu'ils l'ont soigneusement élevée, comme l'on fait des vers à soie, et que des Papillons qui en sont provenus ont été obtenus presque tous les individus parfaits répandus dans les collections.

La nuit du 11 au 12 fut assez froide; le thermomètre centigrade s'était cependant tenu sur la frégate à 10 degrés vers la pointe du jour; lorsque je montai sur le pont, les hauteurs du continent étaient diaprées à partir de cent mètres d'élévation, d'une neige qui se fondit à peu près toute avant midi. Mais l'acropole d'Hyères et les Stæchades n'avaient point été blanchies, probablement le mercure s'y était tenu à 5 ou 6 degrés au-dessus du point de congélation, et le milieu de la journée fut chaud.

CHAPITRE II.

DES COTES DE PROVENCE AUX ATTERRAGES DE MESSÉNIE.

Sur les sept heures du soir, la lune étant resplendissante, le commandant, profitant d'un bon vent d'ouest, fit mettre à la voile pour gagner la pleine mer, en repassant entre l'île du Titan et la terre ferme. On trouva ensuite des vents contraires, qui nous retinrent en vue des côtes durant la journée du 13; nous distinguions le golfe Juan, et derrière les îles de Lérin se cachait pour nous cette plage de Cannes dont le nom me rappelle involontairement l'ordonnance du 24 Juillet 1815.... Les Alpes maritimes présentaient leurs sommets éblouissant de glace par-dessus la direction de Nice. Cependant, le 14, de grand matin, nous commençâmes à faire bonne route, et les rivages de France ayant peu à peu disparu, nous distinguâmes la Corse, qui, s'élevant majestueusement sur la droite, paraissait composée de deux grandes masses principales de montagnes; la méridionale, plus élevée, avait ses moindres sommets couverts de neige. Nous avions le cap sur la Gorgone, rocher de l'archipel tosean, élevé de trois cent soixante-trois mètres, situé vis-à-vis Livourne, couvert de buissons et non de bois, comme on l'imprime encore dans Maltebrun, couronné par une tour de signaux et rendez-vous des pêcheurs de sardines. Capraïa, île du même groupe, se montra bientôt; celle-ci paraissait trois ou quatre fois plus grande et aussi haute que la Gorgone, qui s'effaçait vers le nord-est. Nous approchâmes alors beaucoup du cap Corte, et l'on signala l'île d'Elbe. Notre route coupait probablement celle que suivit une fois l'empereur Napoléon. Le calme

nous surprit ici, et jusqu'au 26 il n'alterna qu'avec des vents contraires qui, nous poussant d'îles en îles, rendirent notre traversée souvent fort désagréable. Des marsouins que nous rencontrâmes, voyageant vers le nord-est, furent pour l'équipage le pronostic de ces contre-temps.

En passant près de Capraïa, je remarquai que cette île est à peu près quatre fois plus longue que large et qu'elle n'a pas moins d'une lieue et trois quarts du nord au sud; elle est montueuse, toute brisée, de constitution calcaire, et l'on y distinguait seulement quelques touffes d'une verdure sombre, probablement formée par des Lentisques et autres arbres à feuilles persistantes. Il y existe un petit port et un village vers le nord-est, c'est-à-dire sur la côte opposée à celle que nous longions, en gouvernant autant que possible sur l'île d'Elbe. Dans la matinée du dimanche, nous étions fort près du cap Pomonte, qui est la pointe terminale de celle-ci vers le sud-ouest. La Corse demeurait au loin sur notre droite, et ses cimes étaient entièrement couvertes de nuages noirs qu'on eût crus enserrer des tempêtes; mais qui, au lieu de produire des tonnerres et des éclairs, se réduisirent en neiges abondantes pendant la nuit. Je pus à loisir contempler l'île d'Elbe.... La cime du mont Capanne, élevé de huit cents mètres, en paraissait être le point culminant, et la Cybèle en était proche, quand sa marche se trouva totalement suspendue par l'une de ces intermittences de calme dont nous étions déjà fatigués.

Des vallons peu étendus, encaissés entre des contreforts rocailleux et sillonnant une pente brusque, se présentaient à nos regards; le pays semble être aride,

et sa teinte est généralement blanchâtre, quand sa surface brisée ne se diapre point de nuances sombres produites par une végétation rase, éparse en bouquets et sortant des interstices des rochers. Au-dessus d'une dépression, dans la direction de l'est-nord-est, le pilote nous indiquait la position de Porto-Longone, entre les sommets qui forment la charpente de l'île et la montagne de Calamita, qui lui est unie par la plaine de Capolivéri. Cette plaine de Capolivéri est, comme les isthmes qui rattachent Gien à la Provence et desquelles il vient d'être question (p. 51), formée par les débris marins réduits en parcelles arénacées et précipités sur la ligne d'opposition, toujours existante où deux courants viennent à s'entre-choquer, entre les caps correspondants de deux îles voisines. Beaucoup de côtes présentent des réunions semblables; la montagne de Gibraltar et les hauteurs sur lesquelles s'élève Alger doivent en être citées comme des exemples importants. On pourrait signaler beaucoup de faits pareils en Morée, où l'isthme de Corinthe doit probablement son existence à des causes de ce genre.

On apercevait à l'horizon quelques points incertains de la côte de Toscane, lorsque vers midi la frégate mit le cap sur Pianosa, qu'on distingua bientôt comme une ligne noirâtre au ras de l'eau. Quand on en fut à une petite distance, Montécristo, autre solitude du même archipel, à cinq lieues environ dans le sud-est de Pianosa, se montra par-dessus celle-ci comme une haute montagne qui dominerait une rive horizontalement unie.

Pianosa, la *Planaria* des anciens, est toute plate et formée de blocs calcaires; sa surface ne s'élève guère nulle part à vingt-cinq pieds au-dessus de la mer;

on y distingue tout au plus quelques buttes éparses. Deux d'entre celles-ci paraissaient, du point où nous les voyions, ne pas tenir à l'île; tronquées à leur sommet, elles saillaient à droite et à gauche comme deux grosses tours. On vira de bord pour gouverner de nouveau sur l'île d'Elbe, dont on s'approcha rapidement pour changer encore de direction à portée de canon d'un cap fort étroit et assez élevé qui sépare deux golfes appelés d'Acona et de la Stella. De ce point je pus distinguer parfaitement, avec ma lunette, un très-grand village, situé sur le double sommet qui nous restait à l'est et qui doit être Capolivéri, d'où la plaine citée précédemment a pris son nom. Les maisons, blanches, y sont groupées sur un mamelon derrière lequel on voyait une autre cime, couronnée d'une forte tour carrée. Une muraille d'enceinte régnait à la circonférence. Au pourtour de la Méditerranée, dans les îles surtout, les lieux habités furent de tous temps ainsi perchés et environnés de défenses, parce que les rivages n'ont jamais cessé d'être infestés par des pirates, et ce ne sera que lorsque les puissances barbaresques auront été anéanties ou contraintes à se plier à l'état de civilisation complète, qu'on pourra vivre en sécurité dans les positions riveraines que leurs escarpements ou la difficulté de leur abord n'empêcheront point d'être embellies par la culture et l'établissement de propriétés commodes. La glorieuse conquête d'Alger fut l'aurore de cet avenir; nos arrière-neveux, n'étant plus aigris par les dissensions politiques, pourront apprécier tout ce qu'eut de philanthropique et de généreux l'expédition dont la destruction du principal repaire des brigands fut le résultat.

Les pentes un peu sèches sur lesquelles s'étendaient nos regards, paraissaient passablement cultivées; on y distinguait des populations avec des enclos fermés par des murs ou par des haies grisâtres et plantés d'Oliviers. La côte d'Italie se montrait plus distinctement; mais elle disparut de nouveau, lorsque, voulant nous diriger sur Montécristo, nous fûmes repoussés sur Pianosa. On s'approcha beaucoup plus de cette dernière qu'on ne l'avait fait l'autre fois; aussi j'y distinguai mieux les rochers en forme de tours qui m'avaient paru flanquer ses extrémités. L'un d'eux semblait s'y réunir par une série de grosses pierres qu'on eût dit être plantées comme des bornes, et dont la disposition me rappelait ces cônes en terre, appelés témoins, qu'on laisse dans les terrassements pour justifier de la profondeur à laquelle on a creusé. Pianosa s'étendait évidemment en longueur du nord au sud environ une bonne lieue, toujours très-basse, rocailleuse, surtout au bord de la mer, où l'on apercevait, en divers endroits, quelques traces de plage. L'intérieur était assez verdoyant, et je suis tenté de croire qu'il y existe de véritables prairies aux mois où le soleil n'y a point dévoré l'herbe. On y voyait aussi des buissons élevés, que par leur teinte je jugeai être formés d'Oléastres, d'Alaternes, de Myrtes, de Lentisques, peut-être d'Arbousiers et de ces petites espèces de Chênes qui ne perdent pas leur feuillage: on eût dit la végétation des côtes de Provence.

Quand l'empire français s'étendait sur les côtes voisines, quelques paysans vinrent s'établir à Pianosa, y creusèrent des citernes qu'on y reconnaît encore, et plantèrent des jardins où des légumes, d'excellente qua-

lité, réussissaient à merveille; plus tard l'empereur Napoléon, lorsque Porto-Ferraïo était sa capitale, y faisait mettre au vert plusieurs chevaux. L'on aperçoit près de la mer une jolie maisonnette blanche, qui avait été bâtie par ses ordres à l'usage des palefreniers chargés de garder ces animaux. Il s'y élève aujourd'hui un petit fort, près duquel nous passâmes, et sur ses mauvais remparts j'aperçus deux pièces à barbettes, une cloche montée sur de longs ais de bois, le pavillon toscan, et trois ou quatre soldats composant la garnison. Une grève au fond d'une petite anse paraissait devoir servir de débarcadaire; on distinguait aux alentours quelques cultures, et un peu à gauche comme des ruines d'une tour qui me sembla avoir été taillée dans le roc, j'y crus apercevoir une fenêtre, qui n'était peut-être qu'un trou naturel, comme on en voit à travers les montagnes affreuses qu'on range pour entrer dans la rade de Marseille, en y venant le long de la côte, dans la direction de l'est.

On eût dit que la Cybèle ne pouvait sortir d'entre les îles d'Elbe et Pianosa, contre lesquelles nous semblions être attachés, quand on parvint pendant l'après-midi à doubler la dernière, contre le cap sud de laquelle nous passâmes presque à portée de fusil; nous y reconnûmes une seconde écurie impériale, et c'est au moment de nous en éloigner définitivement que je vis le prolongement de la côte, toujours basse, fuir au loin vers le nord-ouest, ce qui me fit juger que l'île est presque carrée dans sa partie méridionale. La nuit fut d'une parfaite tranquillité et quasi chaude; dans la matinée du 16 nous approchâmes à deux mille mètres tout au plus de cette île de Montécristo, qui fatiguait nos regards depuis vingt-quatre heures.

Montécristo (l'*Oglosa* des anciens) est un sommet de six cent quatre-vingts mètres de hauteur, dont les pentes sont brusques, fracassées, dépouillées de verdure et qui se distingue de fort loin: on assure qu'il s'y trouve beaucoup de Lapins et de Chèvres sauvages; il y existe une fontaine située au fond d'une grotte de la partie du sud-ouest, et près de laquelle on voit des traces d'habitations qu'on dit avoir été celles de pauvres trappistes; du côté opposé gisent les ruines d'un couvent et plusieurs citernes, non loin desquelles se trouve, au nord-ouest, la cale par où l'on peut débarquer avec le moins de risque. L'un des officiers de la Cybèle y était autrefois descendu, et il nous raconta que des habitants des côtes les plus voisines de l'Italie viennent de temps à autre y faire des parties de chasse; ces divertissements ne sont pas toujours exempts de dangers, parce que des écumeurs de mer fréquentent le même rocher, dont la circonférence est de trois quarts de lieue tout au plus et l'accès ordinairement si difficile, qu'on n'est pas tenté de les y venir attaquer. Montécristo est calcaire; sa couleur est blanchâtre, avec des teintes ferrugineuses aux endroits que n'ombrage point un peu de végétation noirâtre.

Le faible vent qui s'était élevé vers midi étant absolument contraire, il fallut mettre le cap à l'est, en se résignant à faire la moins mauvaise route possible, et nous fûmes portés sur Giglio (l'antique *Ægilium*); île que nous avions distinguée au loin dès la veille, et du genre Montécristo par sa conformation, sa nature, sa teinte et sa hauteur, mais qui a près de deux lieues de longueur dans la direction du nord-ouest au sud-est. Giglio d'ailleurs n'est point déserte; on assure

qu'elle a compté jusqu'à neuf cents habitants et qu'on y trouve quelques vallons assez bien cultivés; on y a exploité de beaux marbres. En nous en approchant, nous distinguâmes un gros îlot à sa base, puis des places verdoyantes éparses sur des pentes plus adoucies qu'on ne les supposerait d'abord, diverses maisonnettes, des Vignes et des terrains à blé que soutenaient des amas de pierres en manière de murs échelonnés; nous verrons désormais en grande quantité de tels murs sur les côtes de Calabre, de Sicile, de Morée et des Cyclades, mais nulle part ils ne sont aussi nombreux et aussi bien entendus que dans cette belle partie du Magne qu'on appelle le canton de Zarnate.

Sur l'un des sommets j'observai avec ma longue vue un village protégé par un mur d'enceinte, au centre duquel s'élevait le clocher; on rangeait la pointe du sud, d'où la frégate ne passa pas à plus de cinq cents mètres, et nous reconnûmes que les rochers en étaient de même nature que ceux que nous ne cessions de voir depuis Toulon. Quand l'île se montra par l'autre côté, nous y revîmes le village dont il vient d'être question; il présentait un tout autre aspect: une grosse tour qui en cachait la plus grande partie dut plus d'une fois servir d'asile aux gens du pays, que tourmentaient habituellement les barbaresques.

Nous portions sur l'Italie, et nous en fûmes tout près dans la soirée; Montécristo avait enfin disparu dans l'ouest; Giglio nous restait à l'arrière; le mont Argentaro, qui forme une presqu'île sur la côte d'Obitello, s'élevait devant nous, lorsqu'on jouit tout à coup d'un spectacle atmosphérique imposant, qui se prolongea jusqu'à la fin du jour. Des nuages sombres,

qui dès le matin semblaient nous poursuivre et nous menacer d'une abondante pluie, sans que les rayons d'un soleil ardent, qui en perçaient l'épaisseur de temps à autre, eussent pu les dissiper, attirés par l'attraction que doivent exercer au loin les hauteurs de Giglio, s'accumulèrent autour de l'île avec une surprenante rapidité, pour nous en dérober subitement la vue : la montagne parut alors comme fut au temps des miracles le Sinaï sous la gloire du Seigneur, et de sa masse orageuse semblaient prêts à jaillir des tonnerres et des éclairs. Les sombres vapeurs de la mer s'étant ainsi accumulées à l'ouest, l'horizon devant nous s'en trouva dégagé et la cime d'Argentaro fut dorée par les rayons du couchant. Nous naviguions, parlant sans métaphore, entre un abîme de ténèbres et des flots de lumière. Lorsqu'on eut viré de bord, on passa contre l'île de Giannuti (l'*Artemisia* des Romains), qui nous resta dans le sud; elle y était peu visible, parce qu'elle n'est pas aussi élevée que Giglio ou Montécristo, quoiqu'elle le soit six ou sept fois davantage au moins que Pianosa. Comme la nuit était close, et que j'étais descendu dans la chambre du commandant pour me rendre raison dans son Neptune des routes tenues pendant la journée, l'on distingua dans la direction que tenait la frégate deux bateaux pêcheurs jetant ou levant des filets. L'officier qui vint rendre compte de cette rencontre, demanda avec la plus impassible tranquillité s'il fallait se déranger un peu ou passer dessus : Arrivez, dit M. de Robillard, et qu'on ne dérange pas ces bonnes gens.

Les vents furent tellement contraires durant la nuit du 17 au 18, qu'à la pointe du jour nous avions rétrogradé de plus de huit lieues : nous nous trouvions de

nouveau sous le vent de l'éternel Montécristo, errant toujours en vue des îles d'Elbe et de Giglio. Ce n'est que dans la matinée du 19 qu'on parvint à s'éloigner enfin de ces parages, et que la frégate se trouva assez près de l'embouchure du Tibre. Ceux des membres de la Commission de Morée qui avaient autrefois visité Rome, prétendirent alors en reconnaître les environs avec les lunettes du bord... Le temps était magnifique, le soleil brillant; une risée favorable du nord permit durant quelques heures de faire bonne route, et vers midi, pour la première fois depuis que nous avions quitté la France, on perdit la terre de vue; nous étions en pleine mer, autant qu'il est possible de s'y trouver, lorsqu'on navigue sur la Méditerranée. C'était une nouveauté pour la plupart des passagers. Ce majestueux isolement exaltait l'imagination de l'un d'eux, que la camaraderie prétend être un métaphysicien profond, et qui se rendait en Grèce « uniquement, répé« tait-il aussi, pour recueillir des images et chercher « des couleurs pour orner des tableaux. » J'aperçus cet émule de l'auteur des Martyrs, seul et pensif sur la dunette, rédigeant son journal, où il essayait de peindre en prose poétique l'émotion que lui causait la grandeur du spectacle; il me permit plus tard de jeter les yeux sur sa feuille du 19; elle commençait de la sorte: « Ici donc règne la teinte d'azur! comme « exilés entre les cieux et l'onde, elle nous environne « tantôt riante, tantôt sombre, sans que la pointe bru« nâtre du rocher lointain, la blancheur de la plage « sablonneuse, ou la verdure d'une rive fleurie y ajou« tent d'autres nuances en un seul point du vaste ho« rizon. Nulle terre, même vaporeuse, n'apparaît à

« nos yeux ; nous sommes prisonniers dans les vagues
« limites d'un cercle immense : c'est le désert liquide.
« L'infini est sous nos pas, ainsi que sur nos têtes ;
« mais le néant n'y saurait disputer l'empire à la teinte
« d'azur, car j'entends la voix des grandes eaux qui
« s'élève pour m'appeler à de religieuses pensées. »

La cloche du dîner vint se joindre à la voix des grandes eaux, pour avertir notre penseur qu'il était temps de descendre dans l'entrepont. Ce lieu devenait après chaque repas une véritable académie. Les soirées étant longues, chacun cherchait à les remplir utilement par des lectures préparatoires : Strabon, Pausanias, Thucydide, Barthélemy, l'Itinéraire à Jérusalem, ou M. de Pouqueville, passaient de main en main. Mais l'idée merveilleuse qu'on eût été tenté de se former du pays que nous allions explorer, d'après les magnifiques descriptions où s'obstinèrent tant d'auteurs, n'était guère en harmonie avec ce que nous en rapportaient les marins chargés de nous y conduire ; ceux-ci avaient récemment visité la Morée et s'accordaient à la représenter comme la plus triste, la plus ingrate et la plus barbare des contrées du globe. Sans prédilection ni mépris pour elle, je tenais pour fort exagérés, en sens contraire, les divers rapports qu'on nous en faisait, et tout ce que j'en avais lu ; sur le chapitre de la Grèce, comme sur tout autre sans exception, j'attendais que j'eusse vu, pour asseoir mon jugement. La majesté de ce désert liquide, au centre duquel voguait notre frégate, pour employer les termes de notre compagnon de voyage, ne me ravissait point en extase ; cependant, lorsqu'arrivés au point où, le 10.e méridien oriental de Paris coupant le 41.e parallèle, aucune terre

ne demeura plus visible pour la Cybèle, je ne restai point insensible aux grandeurs d'une telle situation; je m'abandonnai à mon tour aux méditations qu'elle commandait, avec la réserve néanmoins qu'y pouvait mettre un voyageur pour qui pareille chose n'était pas nouvelle; je me demandai, en promenant mes regards sur l'espace, comment il se faisait que je n'éprouvasse point ces fortes sensations qui m'agitèrent à vingt ans, lorsque, partant pour un autre hémisphère, je me trouvai sur l'Océan, hors de portée de tout rivage, à la distance d'une largeur de continent du continent le plus voisin. La Méditerranée ne m'inspirait point, encore que toute terre eût disparu autour de nous, cette sorte de stupéfaction, mêlée d'un respect qu'on ne sait à quoi rapporter, par lequel tout être humain bien organisé se sent saisi, lorsqu'il est parvenu dans les hauts parages d'une mer qui enserre le globe. La Méditerranée n'a jamais produit sur moi d'autre émotion que celle qui naît à la vue d'un grand lac, dont le rivage s'est effacé dans le lointain. Elle ne me donna jamais l'idée de l'infini; l'habitude de voir des cartes d'Europe, où elle n'occupe guère qu'un espace égal à celui de certains empires, la rapetisse toujours dans ma mémoire. J'ai trouvé ses vagues courtes, roulantes plutôt que balancées, désordonnées, clapoteuses et sans majesté, quoique parfois mugissantes et furieuses. Je n'y ai jamais admiré, même par les gros temps où j'ai couru de grands dangers à sa surface, de ces lames énormes telles qu'on en voit sur l'Océan arriver de si loin, s'élever comme de longues Alpes avec leurs profondes vallées, s'enfler avec pompe et pousser tout à coup sur leur crête de lapis diapré d'écume éblouissante, le vaisseau qui

semblait prêt à se briser contre le fond de l'abîme ou devoir s'engloutir entre les flancs verdâtres d'un précipice mouvant. L'idée d'isolement n'a rien de grand à la mer, quand elle ne s'y confond pas avec celle de cette prodigieuse distance de toute terre qui proscrit l'espoir du sauvetage, et tant qu'on sait qu'il existe des côtes assez rapprochées de soi pour qu'on les puisse apercevoir de quelques points de l'horizon; c'est ce qui arrive dans le bassin étroitement circonscrit que nous traversions et sur lequel on ne saurait cheminer pendant deux jours, qu'on n'y découvre une île ou quelque cime des montagnes de terre ferme, tandis qu'on peut errer des mois entiers sur la face de l'Océan sans en découvrir une borne; chute et mort sont, dans son immensité, une même chose pour tout malheureux qu'on n'y verrait pas tomber de l'arrière d'un bâtiment poursuivant sa route; l'infortuné, parvînt-il à s'accrocher sur le plus solide corps flottant, n'y prolongerait ses heures d'angoisses que pour expirer à la fin en désespéré par la soif même, au milieu des eaux. Aussi me semble-t-il que si je me trouvais préservé, après un naufrage en plein Océan, sur quelque bouée qu'un premier mouvement d'instinct m'eût fait saisir, le second serait de me laisser couler à fond, afin d'en finir plus tôt, sans attendre ce que les souffrances humaines doivent avoir de plus effroyable; tandis qu'en pareille extrémité, au milieu de notre Méditerranée, je lutterais obstinément contre la destruction, soutenu par la conviction qu'il n'y a pas un quart de lieue carrée de sa superficie qui demeure assez longtemps hors de la vue des hommes pour qu'on y doive jamais perdre l'espoir. Quoi qu'il en soit, notre majestueux isolement

cessa bientôt, lorsqu'ayant viré de bord pour gouverner au plus près le cap à l'est, on distingua dans la matinée du 21 les îles Ponces, dont je reconnus aussitôt la nature volcanique. Leur aspect n'avait rien de celui des îles calcaires entre lesquelles nous avions si tristement erré depuis quelques jours; leur couleur grisâtre se prononçait à mesure que nous en approchions; fracassée et haute, Palmerolle fut la première dont nous pûmes bien distinguer les formes et près de laquelle nous demeurâmes jusques au lendemain, qu'ayant fait trois lieues tout au plus, nous approchâmes à portée de canon de Ponce proprement dite. Le pilote nous fit remarquer vers le nord, Sennose ou Zannosa, avec une roche voisine, appelée la Botta, qu'on croirait d'abord, à sa forme, être un petit navire sous voiles. D'ici Palmerolle semblait être coupée à pic et nous présentait comme une grande muraille sur laquelle ma longue vue me faisait parfaitement reconnaître des couches de lave, parallèles ou brisées, disposées en assises entre des masses de scories grisâtres; quelques bandes noires devaient être composées d'obsidiennes. Ponce, plus étendue, non moins rocailleuse, semblait cependant composée, sur quelques pentes adoucies de sa surface, d'une terre d'apparence légère, formée du détritus des pumites qui donnèrent leur nom à cette île, dont la masse passe pour être trachitique. De grands quartiers de roche, tombés à la base des escarpements qui tiennent lieu de rivage, forment çà et là des caps en contre-forts, qui doivent ne pas longtemps résister au choc des vagues. Aucune verdure n'égayait ce séjour, où cependant je distinguai en plusieurs endroits de ces gradins en pierres sèches qui

protégent contre l'éboulement un peu de terrain propre à la culture. En voyant le pays par le côté du Levant, il me parut moins austère; j'y crus apercevoir des teintes d'herbes et des buissons ; il y existe, dit-on, un fort bon mouillage, où quatre frégates pourraient relâcher au besoin. On y trouve aussi un village et, nous assura-t-on, des ruines antiques. Je reconnus, en effet, que de gros fragments de rochers, dont j'avais pris d'abord l'entassement pour un effet naturel, présentaient, à mi-hauteur dans l'enfoncement d'une falaise volcanique, les débris d'un monument assez considérable, non loin duquel s'élevait une de ces tours de signaux que les Espagnols appellent *Attalaya*. Notre pilote, grand praticien de la Méditerranée, et que j'interrogeai sur chaque lieu que nous longions, ne put me donner aucun renseignement sur ces objets; il me dit seulement que la Botta se liait à la grande île par une ligne de récifs, où se trouvaient bien quelques brèches par où pouvaient passer d'assez fortes embarcations, mais où n'existaient guère que deux ou trois brasses d'eau. Le calme dont nous étions si contrariés était sans doute cause de ce qu'on ne voyait pas de brisants marquer la place de cette barre. On reconnut aussi Vendoténa, autre écueil, probablement d'origine plutonienne, et qui lie les îles Ponces à celle d'Ischia, rattachée elle-même par Procida au système volcanique qu'on doit appeler vésuvien [1]. M. de Robillard fit jeter la sonde à mon invitation entre Ponce et Vendoténa, après avoir ordonné de mettre en panne pour

1. On peut consulter sur les îles Ponces le voyage publié vers la fin du dernier siècle par le savant Dolomieu.

obtenir un résultat positif; on ne trouva nulle part fond à cent cinquante brasses.

La journée du 23 se passa tout près d'Ischia et de Procida, en vue desquelles on profita de quelques souffles de brise pour essayer de gagner un peu dans le sud. Nous approchâmes surtout de la première de ces îles, dont on distinguait parfaitement les nombreuses *villa* éblouissantes de blancheur, comme des bastides des environs de Marseille, mais qui ont sur les brûlantes retraites des Provençaux l'avantage d'être embellies par une agréable végétation. La ville principale s'offrit aussi à nos regards. Le plus haut sommet de l'île atteint à sept cent soixante-six mètres d'élévation, il est nommé Eupoméus; on trouve sur son faîte un cratère appelé *Cremata*, qui pourrait bien n'être qu'assoupi, encore qu'il n'ait point donné d'éruption depuis 1301. Comme j'en examinais la forme, le temps se brouilla, et des nuages nous dérobèrent entièrement la vue de l'île, ainsi que celle du Vésuve. Cette montagne avait commencé à se distinguer parfaitement vers le nord-ouest. A partir de ce Vésuve si souvent visité, et dont on a donné tant de descriptions, il existe donc jusqu'à Palmerolles une région volcanique longitudinale dans la direction du sud-est au nord-ouest, absolument analogue à celle que nous visiterons dans l'Archipel, et qui de Nanphio aboutit à Égine, en passant par Santorin, les îles de Christiania, Mélos, les Kaïméni voisins, Poros et la presqu'île de Métana.

Le temps s'obscurcit de plus en plus, il tomba de la pluie durant toute la soirée. La nuit fut humide, c'était jouer de malheur que de ne pas jouir du beau

ciel de l'Italie, en vue de Naples, dont on assurait que nous eussions dû apercevoir les feux, lorsque près du silencieux Montécristo nous n'avions cessé de voir briller le soleil. A la pointe du jour, le 24, on se trouvait assez près de Caprée, mais il fallut céder aux vents qui nous reportèrent sur Naples. Quand nous en fûmes à peu de distance, le Vésuve se montra distinctement au milieu d'un éclairci; je reconnus très-bien son profil avec la crête de la Somma. Il en sortait beaucoup de fumée épaisse, qu'un courant d'air, passant probablement sur son cratère, poussait parallèlement au sol des campagnes dans la direction la plus contraire à celle qu'eussent dû prendre les vents pour nous être favorables.

Le Vésuve ayant disparu une dernière fois dans un lointain brumeux, et la frégate portant au sud-ouest, nous fûmes bientôt sur Caprée, île qui n'était guère connue depuis près de vingt siècles que par ses Cailles grasses et par les débauches d'un tyran; elle sera désormais célèbre par l'un des plus glorieux faits d'armes dont s'illustrent les fastes militaires de la France. Cette île n'offre dans tout son pourtour qu'une masse de rochers à pic, élevés de trois à quatre cents pieds; son sommet atteint à cinq cent soixante et treize mètres. Je ne m'informai point à son effrayant aspect si l'on pouvait y découvrir encore quelques traces du palais de Tibère; mais je cherchai à m'expliquer, sans trop pouvoir y parvenir, moi, voyageur aux pieds agiles, comment quinze cents soldats français, commandés par le général Lamarque, avaient pu, en plein jour, et en attachant échelles sur échelles, escalader un inaccessible escarpement que défendaient cinquante bou-

ches à feu et deux mille Anglais d'élite, sous les ordres de ce misérable geôlier, qui plus tard, sur un autre rocher, devint comme l'impitoyable vautour d'un autre Prométhée[1]. Le souvenir du scélérat couronné, qui, fatigué de puissance et de voluptés, termina sa honteuse carrière où sir Hudson Lowe a commencé la sienne, ne me revint dans l'esprit que lorsque Caprée et ses remparts naturels eurent disparu à nos yeux, et que nous fûmes parvenus à l'extrémité du golfe de Salerne, dont les montagnes littorales, élevées de six à sept cents mètres au moins, présentaient des sommets couverts de neige. Quelques Dauphins, venant se jouer pendant l'après-midi sous le taille-mer de la Cybèle, et dont on ne put harponner un seul, furent pour les matelots d'un heureux présage; notre pilote assurait que des vents favorables ne tarderaient point à suivre ces animaux, mais on n'éprouva que des bourrasques inconstantes, qui firent grossir les vagues et causèrent un insupportable roulis; le retour du mal de mer en fut la conséquence pour la plupart des passagers.

Par 39° 49′ de latitude, et 11° 55′ de longitude est de Paris, le calme nous reprit, et la température s'éleva au point qu'après dix heures du soir le thermomètre de Réaumur se tenait encore à 17 degrés. Ayant gagné après minuit quelques lieues au sud, on se trouva le 25 vers midi à distance égale du cap Palinure et de Stromboli. Les montagnes d'Italie paraissaient encore fort élevées, quoique nous en fussions assez éloignés; nous les voyions blanchies de neige qui descendait beaucoup plus bas que dans les hivers

---

1. Voir la planche n.° 1, ci-contre.

T. 1. P. 70. N° 1.



Bory de St Vincent del. — Lith. de Adrien — A. St Aulaire lith.

L'ILE DE CAPRÉE

attaquée par le Gal Lamarque

ordinaires. Pendant quelques heures de calme et de soleil, la mer fut couverte de créatures flottantes, appartenant, pour la plupart, au genre Biphore (*Salpa*). Ainsi qu'ils le font dans l'Océan, ces animaux viennent nager à la surface de l'eau lorsqu'elle est unie comme un miroir, et paraissent, en y trouvant un certain bien-être, absorber une partie de cette lumière qu'ils reflètent pendant l'obscurité. Les espèces dont je pus me procurer quelques individus étaient décrites, j'y reconnus les *Salpa polycratica, maxima, fasciata* et *democratica*.[1]

Comme j'étais occupé à étudier plusieurs de ces êtres singuliers au microscope, un matelot, perché sur je ne sais quelle vergue, assura qu'il voyait au loin flotter une grande Tortue endormie, qu'il serait facile de saisir, à moins, ajouta-t-il, que ce ne soit un matelot tombé à l'eau, et qu'il serait possible de sauver. « Un « canot à la mer » fut le cri général qui ne parut point séditieux à M. de Robillard, à qui pourtant les moindres riens étaient antipathiques, pour peu qu'ils parussent sortir des bornes de l'obéissance passive, M. de Robillard commanda donc qu'une embarcation fût aussitôt armée; le palan gémit, et la petite chaloupe fut promptement à flot. La route de la frégate étant nulle, il ne fut point nécessaire de mettre en panne; Baccuet, nageant comme un poisson, voulut accompagner les rameurs en cas qu'il fallût s'exposer pour sauver un homme; il demanda vivement mon agrément, je demandai celui du commandant qui l'accorda, et notre leste compagnon s'étant précipité plutôt qu'il n'était descendu dans le bateau rapide,

1. Lamk. An. sans vertèbres, t. III, p. 116 et 117.

tous les membres de la Commission escaladèrent la dunette et les haubans; les longues vues étant braquées et les cœurs palpitant, on se rappelait avec anxiété ce qui s'était dit la veille sur l'espoir qui doit soutenir jusqu'au dernier instant un naufragé dans la Méditerranée; on faisait des vœux ardents pour que le secours n'arrivât pas trop tard; l'idée de capturer une Tortue avait fait place à la plus douloureuse inquiétude! Cependant nos rameurs volaient pour ainsi dire, et laissaient à peine dans l'eau des marques de leurs avirons; l'embarcation arrivait comme une flèche droit sur l'objet qu'il était question d'atteindre. On distingua alors notre compagnon de voyage saisissant une gaffe et harponnant le corps flottant. A la vue du crochet de fer, « il était déjà « noyé, » se disait-on tristement, et l'on aperçut avec effroi nos gens revenir lentement, traînant à la remorque un cadavre défiguré, lequel se trouva être celui d'un Cochon, mort sans doute depuis peu, car nul oiseau ou poisson vorace ne l'avait encore entamé: on abandonna la capture le long du bord, non sans de grands éclats de rire, et la chaloupe fut gaîment remise à sa place. Cette expédition avait duré plus de trente minutes; dès qu'elle fut terminée, il s'éleva tout à point un peu de vent, et nous nous rapprochâmes enfin assez de Stromboli pour qu'il fût possible d'en bien distinguer le profil, et d'observer le phénomène étrange qui caractérise ce volcan unique jusqu'ici dans son genre. Sa forme, du point de vue où nous l'avions à stribord sous le vent, en courant la bordée du sud-est, et louvoyant pour gagner la côte de Calabre, était, qu'on me passe la comparaison, celle d'un petit pâté; mais elle changea bientôt, et sa cime ne nous paraissant

plus arrondie, elle devint tronquée et légèrement inclinée à l'ouest; au-dessous dans cette direction, en un point qui sur la pente de la montagne répondait aux deux tiers de la hauteur de l'île, était une dépression, que je ne pus d'abord discerner que très-obscurément, mais que je reconnus bientôt pour être celle où s'ouvrent divers cratères contigus, de l'un desquels nous vîmes tout à coup jaillir une gerbe de matières fondues; qui, après avoir répandu un éclat rougeâtre, disparut comme le fait une girande d'artifice, où se voient toujours quelques fusées retardataires.

Stromboli a de tout temps occupé les naturalistes. Ce que Pline en rapporte lui convient encore, et depuis que le compilateur romain parla de ses éruptions, elles n'ont pas cessé de reparaître de cinq minutes en cinq minutes, avec une régularité surprenante. La hauteur totale de Stromboli au-dessus du niveau de la mer, est de six cent cinquante mètres, disent les uns, de huit cent dix-neuf, disent les autres. On évalue sa circonférence à quatre lieues. Dans la partie du nord-est, la base de la montagne se prolonge en une plaine fertile qui supporte une bourgade avec des habitations environnées de vignobles d'où proviennent des vins estimés. Le coton y réussit également. Spallanzani en a donné la description, accompagnée d'une figure médiocre, représentant l'île prise d'assez près et par la côte où les éruptions continuelles se voient de face et le mieux; nous ne pûmes les admirer que de loin et de côté, mais leur effet n'en paraissait pas moins magique.

Dans la journée on avait distingué Volcano, autre Éolienne en travail, dont les éruptions connues ont eu lieu dans les années 1444, 1550, 1639, 1775, 1780

et 1786. La hauteur de son principal sommet, où existe le cratère actuel, n'atteint pas huit cents mètres; elle est conséquemment inférieure d'une centaine de mètres à celle de Stromboli. Les volcans de l'archipel de Lipari, Stromboli surtout, avaient tellement absorbé mon attention pendant tout le temps qu'il fut possible d'en distinguer les clartés ou les profils, que j'avais à peine tourné les yeux du côté des belles rives de Sicile et de Calabre, dont on approchait enfin dans la soirée du 26. La nuit fut fatigante, parce que la mer était toujours houleuse et le roulis très-dur; mais on gagna quelques lieues au sud-est. Le soleil se leva radieux le 27, et répandit sur l'un des plus beaux tableaux qui se puissent admirer dans l'univers un éclat qui nous en fit mieux distinguer les magnificences. La frégate se trouvait en face du détroit de Messine; près de nous y engager, le commandant fit un signal, auquel accourut à force de rames, pour n'être pas devancé, un pilote sicilien; sa barque était montée par six ou sept matelots couverts de laine et vêtus presque aussi lourdement que le sont les pêcheurs de Baleine dans les parages d'Islande et du Groënland. Il faisait cependant chaud; mais l'almanach marquait qu'on était en hiver, me dit l'homme du gouvernail, auquel je demandais par l'une des fenêtres de l'arrière sous laquelle flottait le bateau, s'il ne trouvait pas son caban trop lourd par le temps qu'il faisait.

Le pilote sicilien, quoique la Cybèle vînt évidemment de France et qu'elle n'eût pu toucher en aucun port dont l'état sanitaire donnât la moindre inquiétude, nous déclara que ni lui ni les siens ne monteraient à bord et qu'il lui était enjoint de n'avoir aucun

contact avec nous; il s'amarra après avoir obtenu du commandant qu'on diminuât de voile pour attendre la marée. A ces mots de marée et à la manœuvre qui s'ensuivit, je demandai comment, la Méditerranée n'y étant pas sujette, on prenait des mesures pour l'attendre[1]. Par ce mot de marée, le pilote voulait dire

1. On m'expliqua de la sorte ce que voulaient dire les Messinois: « Le rapprochement de la Calabre et de la Sicile a lieu « vers le fond de deux espèces de golfes opposés au sommet, « dans lesquels, lorsque les vents sont opposés eux-mêmes, les « flots sont poussés de loin en sens contraire, et s'entrechoquent « assez rudement dans le détroit, où leur masse s'élève d'un côté « ou de l'autre, en raison des vents dominants. Il arrive ainsi que « la mer monte au nord ou au sud, non par l'effet d'un flux, mais « par suite de l'impulsion donnée de loin à sa masse: c'est la pré- « tendue marée. Vers le moment où le soleil atteint au méridien, « il y a ordinairement une bonace, qui donne aux vagues le « temps de s'équilibrer: c'est le prétendu descendant. » Une telle explication ne me satisfit pas; il est possible qu'en beaucoup de circonstances les deux parties de la Méditerranée qui s'unissent au détroit de Messine, soient grossies par deux vents contraires, car les mêmes vents ne règnent pas toujours au nord et au sud du prolongement des côtes de Calabre et de Sicile; mais il doit être beaucoup plus ordinaire que l'impulsion des vents y soit la même: il ne peut donc y avoir alors des flots obéissant à des impulsions opposées; néanmoins les eaux, poussées de loin soit par des vents de nord-ouest, soit par des vents de sud-est constants, trouvant des deux côtés un resserrement de rivages à peine interrompu par le détroit, s'y accumulent en trop grande masse pour pouvoir toutes à la fois se déverser d'un côté à l'autre: il arrive dans ce cas que ces eaux s'élèvent sensiblement du côté d'où vient l'impulsion, ce qui cause comme une ligne de laisses beaucoup plus élevée que la limite moyenne, et marquée par des débris marins accumulés, ainsi qu'on voit des tas de Goémons sur les rivages de l'Océan, se dessécher pendant la basse marée, en attendant que le flot revienne les humecter quelques heures plus tard: mais ici le phénomène n'a aucune espèce de régularité.

simplement que, les vents de sud régnant depuis quelques jours, et causant dans l'entonnoir formé par les côtes de la Sicile et de la Calabre une accumulation d'eau capable de renforcer des courants contraires, il était prudent d'attendre, pour ne pas être obligé de lutter contre trop d'obstacles entre Messine et Reggio, que le passage du soleil au méridien amenât des risées qui nous pussent être favorables. On flotta donc plus qu'on ne navigua durant toute la matinée, laissant au loin vers le nord-nord-ouest ce volcan de Stromboli, sur lequel j'avais attaché mes regards pendant deux jours et deux nuits, en regrettant vivement de n'y avoir pu descendre. Dans une ligne qui s'étendait au couchant se distinguaient les autres îles de l'archipel de Lipari, semées comme des roches grisâtres sur une étendue d'azur, et diminuant graduellement de hauteur en fuyant vers l'horizon ; les côtes de Calabre s'élevaient fièrement du côté de l'est: le phare était au midi à petite distance; nous pûmes en contempler les alentours tout à notre aise. C'est alors que nous vîmes se jouer autour de nous, et plus particulièrement sous le gouvernail, un joli poisson du genre Centronote [1], célèbre chez les navigateurs, qui le disent être un inséparable compagnon du Requin et qui l'appellent Pilote.

A l'instant de quitter la mer Tyrrhénienne, la Sicile se présentait à nous majestueuse et riante, mais non encore autant que nous la devions trouver dans la soirée; une plage sablonneuse s'étendait sous nos yeux,

---

1. Voyez Dictionnaire classique d'histoire naturelle, à l'article *Gastérostée*, t. VII, p. 155.

se prolongeant vers la gauche, c'est-à-dire dans la direction du Levant, en forme de bec et tellement basse, que l'on distinguait par-dessus et du pont de la frégate, sans avoir besoin de monter dans les hunes, des navires qui voguaient de l'autre côté, ainsi qu'on voit souvent en Hollande, par-dessus les digues et comme à travers la campagne, des embarcations sur un canal qui demeure invisible. Une tour, que sa position à l'extrémité du bec rend beaucoup plus remarquable que sa hauteur, est ce phare si célèbre par la beauté du panorama dont il est le centre : carré d'un côté, arrondi de l'autre, on voit à sa base un bâtiment surmonté d'une plate-forme. Ce phare n'a rien d'imposant, et la bâtisse même m'en parut être assez grossière; cependant nul site au monde ne mériterait peut-être mieux qu'on y élevât un digne monument. Il est surprenant que chez les anciens, où l'on choisissait avec un discernement exquis l'emplacement des temples, on n'ait point songé à placer sur le cap où se trouve maintenant une mesquine bâtisse, quelque grande construction consacrée à Neptune, entouré de son humide cour; ce chef-d'œuvre, qu'on eût aperçu de très-loin, eût dominé deux mers, et les soubassements au moins en seraient venus jusqu'à nous.

A droite de la tour, du côté de l'ouest, le terrain s'élevait en collines heureusement accidentées, couvertes d'une admirable culture et parsemées de maisons blanches, la plupart très-jolies. On voyait aux environs de plusieurs de ces habitations des plantations qu'entouraient des haies d'Agavé, avec des bois d'Oliviers, ombrageant un sol rougeâtre. Les champs se teignaient de la plus tendre verdure et reflétaient, s'il

est permis de s'exprimer ainsi, des idées printanières, auxquelles des neiges répandues sur les hautes régions des monts Pélores, mêlaient des pensées d'hiver. Ces monts Pélores, couronnant le paysage, sont, à ce qu'on prétend, de constitution granitique: cela peut être; mais leurs pentes inférieures sont évidemment calcaires; leurs cimes que nous avions en face, s'élevaient à près de mille mètres et présentaient quelque chose de la forme qu'a la Rhune, montagne des Pyrénées occidentales, quand on l'aperçoit des hauteurs de Saint-Jean-de-Luz.

Cependant la Cybèle se trouvait doucement portée vers le golfe de Sainte-Euphémie, sur la côte italienne; nous y fûmes bientôt tout vis-à-vis d'un grand village construit comme à trois étages, sur une pente brusque, au pied de laquelle était une gorge qui sert de havre et qu'à rendu célèbre une sanglante parodie du débarquement de Cannes. Le pilote de la frégate me le fit remarquer, ainsi qu'une église voisine; « C'est Pitzo, » me dit-il, comme si Pitzo devait être plus connu que tout autre point du royaume de Naples et n'avait besoin que d'être nommé pour réveiller quelque redoutable souvenir. Je trouve ce lieu mentionné dans le traité de géographie de ce Maltebrun qui fut d'abord l'un des plus acerbes défenseurs des violences de nos deux restaurations, mais qui écrivait en 1828, quand son ardeur fut calmée : « Pitzo, petit port où Joachim
« Murat débarqua le 8 Octobre 1815, lorsqu'il tenta
« de reconquérir un trône occupé par un prince qui
« ne l'avait pas usurpé. Pris et maltraité par ceux qui
« l'avaient longtemps salué du titre de roi, condamné
« comme un vil criminel, enterré dans une église qu'il

« avait fait lui-même restaurer, sa mort peut être consi-
« dérée non-seulement comme une de ces catastrophes
« fatales qui naissent des révolutions politiques, mais
« comme un trait caractéristique chez une nation qui
« prouva plus tard qu'elle n'était point digne des ins-
« titutions qu'on lui voulait donner. » C'est M. de Pradt qui a dit si judicieusement à ce sujet: « Ceux-là
« n'entendaient point la royauté qui ont fait tomber
« sous le plomb meurtrier de ses anciens soldats et
« par sentence d'une commission militaire celui que
« des traités solennels avaient admis au rang des rois
« de l'Europe. » Quoi qu'il en soit, l'histoire remarquera, au sujet de Pitzo, que le premier et le dernier régicide (pour me servir de l'expression qu'il est convenu de donner aujourd'hui aux sentences qui frappent des têtes couronnés); l'histoire, dis-je, remarquera que le premier et le dernier régicide commis en Europe depuis que les trônes ont commencé à s'y affermir sur le principe de la légitimité, l'ont été dans le royaume de Naples, sous le règne de deux princes issus de la maison de France: l'un, frère, de S. Louis, Charles d'Anjou, qui fit en 1269 trancher la tête au roi Conradin, et l'autre de nos jours.

Partout à nos yeux la côte de Calabre s'élevait fièrement et présentait des pans de rochers escarpés, et comme entassés confusément de la manière la plus pittoresque; leur bouleversement épouvantable est cependant égayé par d'agréables maisonnettes entourées de verdoyantes cultures, et qui reposent la vue à travers les témoignages d'un fracassement général. Ce désordre ne date certainement pas de l'époque où l'on prétend que l'île de Trinacrie fut violemment séparée des Calabres

pour former ce que depuis on appela, je ne sais trop pourquoi, les deux Siciles, puisqu'il n'existe véritablement qu'une Sicile; rien n'est moins probable que la réalité d'une telle révolution physique. Il a été longtemps d'usage en géographie de détacher ainsi les îles des continents voisins: c'était alors qu'on faisait aussi voyager les Alpes sous la mer, pour lier les points les plus éloignés du globe par un système d'enchaînement impossible. Il est plus rationnel de croire à la réunion successive des îles avec les grandes terres voisines, qu'à leur séparation instantanée, surtout quand ces îles et ces terres se rapprochent par deux caps entre lesquels doit exister nécessairement une ligne d'entrechoquement de deux mers. Nous avons déjà cité sur nos côtes la réunion de Gien à la plaine d'Hyères (pag. 51 et 55), et rappelé d'autres faits du même genre; la Sicile un jour se réunira de même à la pointe Calabroise voisine par un isthme bas et sablonneux, composé de débris précipités, ainsi que se comblera quelque jour le Pas-de-Calais. Le cap ou bec qui supporte le phare s'alonge insensiblement chaque jour, en protégeant les dépôts que les flots roulant le long des deux plages contigues y viennent abandonner. Le même phénomène aura lieu vers l'embouchure de la Gironde, qui doit se fermer dans la suite, par la prolongation de la pointe sablonneuse du Verdon, si ressemblante à celle du phare de Messine; et qu'on n'argue pas de la puissance des courants qui circulent par les détroits de Messine, de Calais ou du Verdon, pour soutenir que ces passes ne se boucheront pas un jour. Sans doute elles ne se fermeront pas subitement comme nous fermons une porte: la nature ne va pas si vite; elle commence, suspend,

détruit, recommence, pour les suspendre et les continuer encore, ses œuvres immenses, sans compter avec les siècles, dont le nombre n'est rien pour elle: des tempêtes peuvent renverser ses travaux de mille ans; mais ces mêmes tempêtes comptent aussi parmi les agents qu'elle emploie; elle s'en servit pour fermer l'embouchure de l'Adour au cap Breton; il a fallu en ouvrir une nouvelle à ce fleuve sous Bayonne, et celle-ci se fermera par les mêmes causes en dépit de tous les efforts humains. La nature et le temps rattachèrent, comme on l'a dit plus haut, les hauteurs d'Alger à l'Afrique, la Morée à la Grèce, une île d'Hyères à la Provence, Gibraltar à la péninsule Ibérique. L'Angleterre et la France, la Sicile et la Calabre, seront à leur tour des prolongements les unes des autres: ainsi le commandent les lois qui régissent les courants et les dépôts de la mer dans l'ordre immuable des enchaînements naturels.

Le fracassement de cette côte de Calabre, qui semblait comme suspendue sur la Cybèle, en un point où la frégate s'en rapprocha presque à portée de pistolet, avait un air trop récent pour qu'on n'y reconnût pas un effet de l'épouvantable tremblement de terre qui, en 1783, causa tant de désastres dans le midi de l'Italie. Ce tremblement de terre ravagea aussi la partie orientale de la Sicile; les villes de Messine et de Reggio, sur les deux rives opposées du détroit, furent alors renversées de fond en comble. Les premières secousses s'en firent sentir le 5 Février, un peu après midi, et se renouvelèrent, à de très-petits intervalles de temps, durant plusieurs mois. Des sommets de montagnes s'abîmèrent sur leur axe de manière à devenir des plateaux ou des enfoncements; des vallons se comblèrent

par la chute de leurs propres parois, et de grandes masses de terre se détachant de la côte, en glissant sur les escarpements qui résultaient de leurs cassures, entraînèrent dans la mer des bourgs riverains, en obstruant plusieurs des ports d'alentour. Au seul lieu appelé Sciglio, dont on nous montra l'emplacement, deux mille sept cents personnes avaient été englouties avec leurs demeures ; la contrée changea de face, et cependant aujourd'hui de nouvelles habitations se sont élevées sur ce qu'on pourrait appeler le cimetière des anciennes, sur ce même sol tout miné, qui, d'un moment à l'autre, peut s'entr'ouvrir encore ainsi qu'un insatiable tombeau. Le Calabrais et le Sicilien se sont habitués à cette idée; ils bâtissent et ils dorment paisiblement sur les flancs mêmes des volcans où se préparent les éruptions qui leur creusent des sépulcres: mais aussi la terre n'y refuse rien aux besoins de l'homme; le ciel y est serein, et comme ils n'y aperçoivent pas l'épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes, ils ne songent point aux feux d'un véritable enfer qui, sous leurs pieds, gronde au fond des abîmes où tôt ou tard ils seront engloutis. On évalue à près de soixante mille les victimes du tremblement de terre de 1783; il y en eut seulement trente mille à Lisbonne, durant celui de 1755.

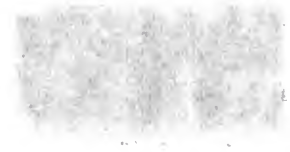
Peu après Pitzo, en face de la pointe du phare, s'élève un promontoire à la base duquel existe, du côté du nord, un enfoncement circulaire entouré d'escarpements affreux: nous en approchâmes assez pour y distinguer l'agitation extraordinaire des flots provenant d'un fort remous; il en sortait un mugissement continu, qui parut à plusieurs aussi fort que le bruit

des vagues poussées par une tempête contre des récifs, et pourtant la mer était aussi calme que le ciel était serein. Cet enfoncement écumant et mugissant était le gouffre où des chiens dévorent de temps immémorial l'infortunée Scylla. Depuis bien des siècles les poëtes répètent ce vieux conte, dont l'origine doit remonter à l'époque des premières navigations, qu'on faisait avec de frêles embarcations et le long des rivages. Les esquifs de ces premiers temps devaient se trouver souvent entraînés par le remous, qui a pu diminuer de violence à mesure que la baie où il se forme encore a diminué elle-même d'étendue. Des éboulements de terre, si fréquents entre le Vésuve et l'Etna, ont comblé une partie du trou, qui maintenant n'aurait pas même un nom sur les cartes les plus détaillées, si la mythologie ne s'était chargée de sa célébrité. Ce sont les débris des montagnes environnantes qui, roulant au fond de Scylla, y formèrent sous l'eau ces amas de rocailles entre lesquels jaillissent de continuelles gerbes d'écume; mais, lorsque le nom de Scylla s'est transmis jusqu'à ce jour au lieu même où l'antiquité l'attachait, je ne crois pas qu'on trouvât un marin qui ait entendu parler de Charybde et qui indiquât, du côté opposé, la place où se trouvait cet écueil. Vers le bord septentrional du gouffre est un très-gros village, qu'on pourrait même, à la quantité des maisons blanches qui s'y font remarquer sur un sol noirâtre, qualifier de ville. La partie inférieure présentait au bord de la mer plusieurs rues au-dessous les unes des autres, jusqu'à ce que, l'escarpement de la côte devenant trop roide pour qu'on ait pu y adosser d'autres habitations, un chemin diagonal s'en élevât pour arriver à un second étage de maisons

nombreuses, entassées sur un plateau dominé par une haute montagne coupée à pic.

On courut lentement plusieurs petits bords durant la matinée; nous allions paisiblement de Charybde en Scylla, lorsque, le pilote ayant prononcé qu'il n'y avait plus nul inconvénient à tenter le canal, nous nous y engageâmes : il est fort étroit; lorsqu'on s'y trouve dans la partie la plus resserrée, on pourrait entendre des cris humains poussés de l'un et de l'autre rivage. On aperçoit de suite l'éblouissante Messine, et l'on jouit d'une vue magnifique, où les monts Pélores, vus sous un nouvel aspect, s'élèvent tantôt arides et rougeâtres, tantôt délicieusement verdoyants, en pentes radoucies ou brusquement escarpées, dont la base, enrichie de la plus belle culture, s'abaisse mollement en une plage demi-circulaire, au bord de laquelle sont bâties parallèlement à la mer des maisons à qui leurs portiques donnent un aspect monumental. Ces maisons nombreuses, où les toits sont remplacés par des terrasses, dont le rez-de-chaussée se compose d'arcades, et que percent d'innombrables croisées à contrevents verts, produisent, sur un fond de campagne qui s'adosse à des rochers en murs, un tableau des plus ravissant, que circonscrit un cadre bleu, formé par le ciel et par les flots. A tout instant on voit aller et venir des navires de toute espèce et de toute grandeur : il ne s'écoule guère un quart d'heure sans que des voiles s'y croisent. Le détroit de Messine représente, qu'on me passe la comparaison, pour deux moitiés de la Méditerranée qu'il unit, le Pont-Neuf à Paris, où l'on rencontre le plus de passants à toute heure, allant et venant d'une rive de la Seine à l'autre.

N° 2.





T. 1^r P. 84. N° 2.



P. Bacuet del. — Lith. de C. Adrien. — A. St Aulaire lithog.

ROCHES DE L'ENTRÉE DE NAVARIN

au Sud de Sphactérie.

Obligés de courir des bordées au plus près entre la Calabre et la Sicile, pour sortir du défilé et gagner enfin la mer Ionienne, nous étions indécis sur le choix du côté vers lequel nous devions tourner nos regards pour jouir du tableau le plus riche; les deux vues sont également pittoresques: doit-on négliger Messine pour Reggio, Reggio pour Messine? Le regret de ne plus voir l'un, se mêle nécessairement au plaisir d'admirer l'autre: à chaque instant la scène change, les sites les plus variés se succèdent; on navigue de surprises en surprises, d'émotions en émotions; mais cependant, au milieu de la grande diversité des paysages qui se suivent, on reconnaît à tous une physionomie commune, formée de grands contrastes que produisent d'affreuses fractures et des pentes charmantes; une verdure aussi fraîche que variée et la plus rebelle aridité; des maisons bien carrées, symétriquement bâties, éblouissantes de blancheur, et des blocs irréguliers, noirâtres, entassés confusément, souvent d'une manière menaçante. Des gorges, s'ouvrant vers la mer en vallées riantes, paraissent, en se rétrécissant et quand l'œil les remonte dans le lointain, des précipices horribles; leurs parois sont couvertes d'arbres sombres, dont la feuille ne tombe jamais; leur lit est encombré de galets énormes, roulés les uns sur les autres avec fracas quand le cours impétueux des eaux s'y grossit par les pluies, brûlants de sécheresse et éblouissants de lumière quand y règne l'été. Les côtes de Morée et de l'Archipel, vues de loin, m'ont offert en plusieurs endroits un aspect pareil; mais nulle part autant que sur les côtes de Calabre les torrents n'ont cette apparence étrange qui résulte de la largeur et de la

teinte de leur lit, que les crues ne remplissent jamais d'un côté à l'autre, où nulle végétation ne peut s'établir quand l'eau n'y coule plus, et dans lesquels le plus impétueux courant n'est suspendu que par une période de desséchement complet. Dans les mois où l'on ne court pas le risque de se noyer en traversant un torrent aussi glacial que furieux, on peut y être suffoqué par la chaleur exhalée de cailloux qu'échauffe un soleil ardent, ou aveuglé par la lumière réfléchie qui jaillit des pierres brûlantes.

La nature se montre ici dans ce qu'elle a d'extrême: le ciel est serein, le sol fertile, la végétation riche, l'eau pure et salubre; mais les tempêtes sont fréquentes et la terre est prête à s'entr'ouvrir pour vomir des laves ou pour engloutir ses productions les plus précieuses, avec des habitants, sans cesse menacés par le voisinage des incendies souterrains; enfin, la chaleur y vient, à son tour, tarir jusqu'à la moindre goutte des sources les plus riches, et des vents brûlants y dessèchent en peu d'instants jusqu'au dernier brin d'herbe.

J'ai vu peu de contrées aussi bien cultivées que les deux rives du détroit: celle de Calabre est généralement plus brisée que celle de Sicile, mais les hameaux et les villages n'y sont pas moins riants et répandus; une multitude de terrasses y soutiennent le sol ensemencé sur les pentes où les pluies le pourraient entraîner; on y voit beaucoup de beaux Oliviers; des Vignes règnent en longs festons de perches en perches dans toute la contrée autour des habitations; quelques Cyprès et de ces Pins-piniers qui caractérisent le paysage en Italie, s'élèvent à propos, mais sans profusion, pour orner les champs. Nous y reconnûmes aussi beaucoup

de Mûriers, mais ils étaient entièrement dépouillés de leurs feuilles, tandis que des Orangers étaient parés des leurs dans les moindres jardins; beaucoup d'Amandiers teignaient la campagne de leurs fleurs roses. La multitude des clos remplis de légumes indiquait un canton d'abondance.

En doublant la pointe du phare, nous nous étions d'abord dirigés droit sur Messine, longeant la plage méridionale du cap avancé en bec, par-dessus lequel nous distinguâmes plusieurs vaisseaux voguant sur la mer que nous abandonnions, et toujours Stromboli, produisant dans ce panorama à peu près l'effet de Montécristo par-dessus Pianosa. Au bord de l'eau était une sorte de rue, formée par des cabanes de pêcheurs et par leurs embarcations, tirées au rivage; il y en avait un très-grand nombre. Une route, qui suivait parallèlement la côte, conduisait à la ville dont nous approchions: des habitations de plus en plus nombreuses la bordaient.

Il n'existe point de port à proprement parler à Messine, mais une rade qui est sûre, quoique ouverte, et que protége un môle recourbé. Une ligne de très-belles maisons à un seul étage y règne le long de la mer, avec des arcades; une multitude d'églises et d'autres édifices publics s'élèvent de toutes parts; quand nous en fûmes très-près, nous remarquâmes qu'un grand nombre de façades étaient également peintes de diverses couleurs, où le rose dominait. On porte le nombre des habitants à soixante-dix mille. Reggio, en face, n'en a guère que vingt mille. On sait que Messine, cité dont la fondation doit remonter à la plus haute antiquité, était peu considérable et ha-

bitée par des pirates, lorsque les citoyens de Messène, chassés du Péloponnèse vers la deuxième année de la troisième olympiade[1], vinrent s'établir dans cette partie de la Sicile. Les descendants de ces nobles exilés, étant retournés en Grèce quand Épaminondas y eut ébranlé la puissance de leurs ennemis, laissèrent leur nom à leur pays adoptif; il l'a toujours gardé depuis. Messine, auparavant, s'appelait Zanclé, et ce nom de Zanclé était tiré d'un mot qui, dans la langue du pays, signifiait une faux; les habitants du canton faisant ainsi allusion à la figure légèrement recourbée que formait le cap protecteur de leur port. Ce cap était celui à l'abri duquel nous venons de voir tant de bateaux pêcheurs tirés au rivage, et occupant sans doute l'endroit même où s'échouaient les flottes Zancléennes. Alors le cap, en forme de faux, était barré du côté de la terre ferme par un mur d'enceinte et protégé par un fort; ces défenses ayant été forcées, et les vaincus s'étant réfugiés dans leurs temples, Anaxias, chef des Reggiens, voulut les y massacrer; mais les Messéniens, ses alliés, qui avaient eu le plus de part au succès, déclarèrent qu'ils n'y consentiraient jamais, disant: « que des malheureux d'origine grecque ne devaient point être, « au mépris des liens du sang, traités comme eux-« mêmes l'avaient été si indignement par les Spartiates, « quand ceux-ci les contraignirent d'abandonner leur « cher Péloponnèse. » L'asile fut donc respecté, et les Zancléens reconnaissants partagèrent leurs terres avec

1. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 23. Il y a la vingt-neuvième olympiade dans le texte, mais c'est une erreur des copistes qu'a fort bien relevée Gédoyn, t. I.er, p. 376, note 2.

les vainqueurs; les deux peuples se jurèrent en outre fidélité réciproque et vécurent par la suite dans la meilleure intelligence. Nous allions bientôt visiter le lieu d'où étaient venus ces généreux émigrants. Il fallait qu'alors la voix de la patrie fût bien impérieuse pour ramener sur l'Ithome, qu'ils ne pouvaient connaître que par tradition, leurs descendants après qu'ils eurent pu apprécier les douceurs du séjour de Messine, incomparablement plus agréable que ne dût l'être jamais celui d'une montagne escarpée.

Nous passâmes si près de Reggio que je distinguai, sans employer de longue vue, des passants dans plusieurs de ses rues. Les maisons de cette ville me parurent très-jolies, elles sont bâties comme celles de Messine, et peintes des mêmes couleurs, surtout aux terrasses, qui sont généralement roses; un grand bâtiment carré, entouré d'arcades au rez-de-chaussée, s'élève au milieu du port. La campagne, admirablement cultivée aux alentours, est bornée par d'assez hautes montagnes dépouillées de végétation et dont le faîte présentait alors quelques neiges.

Parvenus, après avoir beaucoup louvoyé, à l'extrémité de la Calabre ultérieure, qu'on appelle *la pointe* dans les traités de géographie où l'Italie se compare à une botte, le profil des montagnes me présenta des rochers d'une forme bizarre. Ces rochers étaient comme d'immenses piliers épars, debout autour d'une masse cylindrique encore plus grande et, de même que les autres, tronquée au sommet. On distinguait parfaitement les couches en assises horizontales dont ils étaient composés, et qui correspondaient à celles des montagnes voisines, toutes calcaires: ils en avaient

été détachés évidemment, mais sans avoir été renversés. Je les suppose ainsi disposés depuis une époque moderne, peut-être ne datent-ils que du tremblement de terre dont il a été parlé plus haut. S'ils eussent existé avant cette catastrophe, quelque voyageur les eût signalés, et l'antiquité n'eût pas manqué d'y reconnaître le théâtre des malheurs de Niobé, changée en pierre au milieu de sa famille qu'assassina le dieu du jour. Ce tragique événement ne saurait s'être passé sur le mont Panthélique, où, quoiqu'on le répète par habitude, on ne reconnaît aucun bloc de marbre qui ressemble le moins du monde à cette mère en larmes, entourée de nombreux enfants percés de flèches.

En nous éloignant du dernier cap de la Calabre, pour courir un dernier bord dans le détroit vers le sud-ouest, nous nous rapprochions des bases de l'Etna, et nous espérions voir ce volcan comme nous avions vu Stromboli; mais le ciel, qui avait été pur durant toute la journée, se couvrit d'épaisses nuées bien avant la chute du jour, et la Sicile disparut au milieu de brumes humides et noirâtres; la température s'abaissa par un vent aigre, elle devint même très-froide; le roulis étant fatigant, force nous fut de descendre dans l'entrepont, sans avoir pu admirer le plus élevé des volcans d'Europe, et le mal de mer vint tourmenter de nouveau ceux des passagers qui ne pouvaient s'habituer au désagréable mouvement du navire. Vers la pointe du jour, le 28, on se trouvait par le quatorzième degré et demi à l'orient de Paris; un vent terrible du nord-ouest s'éleva et nous mit dans la nécessité de diminuer la voilure: la pluie tombait par torrents, les vagues se heurtaient avec fracas; chacun demeura tristement

étendu sur son cadre; cependant la frégate gagnait du chemin. La nuit fut affreuse dans toute l'étendue du mot; je ne me souviens point d'avoir été si violemment et si désagréablement secoué depuis une tempête que j'éprouvai par le travers du canal de Mozambique en 1801, lorsque je naviguais sur l'hémisphère austral.

Dans ce parage d'une autre moitié du globe les vents du nord sont redoutables, parce qu'ils acquièrent plus de violence en passant entre les parois rétrécies du canal formé par l'Afrique et par Madagascar. La situation où nous étions sur la Méditerranée, entre le seizième et le dix-septième degré de longitude, était analogue : nous éprouvions l'influence du vent qui, venant de l'Adriatique et passant à travers le canal d'Otrante, comme celui d'un soufflet sort de son tube rétréci, exerçait sa violence accrue dans la ligne que nous coupions en portant le cap au sud-est. Le temps demeura tout aussi mauvais pendant la journée du 1.er Mars, où tombait le dimanche gras; nous courûmes risque de passer la nuit de celui-ci bien chaudement; le mousse chargé d'entretenir une lanterne fixée au bas de l'escalier contre la cloison qui séparait ma niche de la chambre du capitaine, y ayant mis maladroitement le feu pendant son quart, je m'en aperçus aussitôt, j'avertis un pilotin de service, qui me pria de ne pas réveiller les voisins, assurant qu'à l'aide de quelques seaux d'eau que le coupable se hâterait d'apporter, l'accident n'aurait pas de suite. « Quand nous « n'en viendrions pas à bout à l'instant, ajouta-t-il, « la frégate ne pourrait jamais brûler par la pluie qui « tombe. » Cette raison ne m'eût point déterminé à garder le silence, si les efforts de deux ou trois matelots

qui s'étaient empressés de seconder les efforts des coupables, ne fussent assez promptement venus à bout d'arrêter l'incendie. Tout se fit sans bruit, car les travailleurs paraissaient redouter plus que la flamme le réveil du commandant, et surtout celui de son lieutenant, homme sévère et prompt à jouer de la garcette; ni l'un ni l'autre, je crois, n'en ont rien su.

Tout en souffrant beaucoup, nos voyageurs se réjouissaient à l'idée que, filant neuf à dix nœuds, on ne tarderait point à découvrir les côtes de Grèce: en effet, la pluie ayant cessé et le ciel s'étant éclairci vers midi dans la journée du 2, Zante frappa nos regards; nous étions tout près des rochers appelés îles Strivali, ces antiques Strophades, qui furent le séjour des Harpies.

La terre de Morée s'élevait devant nous et semblait composée de deux immenses groupes: l'un par bâbord, dans la direction du nord-est, l'autre par stribord, à l'est sud-est; le premier était bien plus considérable, et quoique trois fois au moins plus éloigné que le second, il se montrait environ trois fois plus haut. Les monts Olénos formaient ce groupe revêtu de neiges éblouissantes et qui devaient être bien épaisses, car on ne voyait dans leur étendue aucune de ces taches noirâtres provenant d'une fonte, commençant sur des points exposés à l'influence locale d'une température adoucie. Les pentes de cet Olénos que nous admirions, regardaient pourtant le sud, et nous les verrons tout aussi blanches à la fin de Mai.

On eût pu facilement mouiller à Navarin vers la brune, tant le vent nous était devenu favorable; mais sur les quatre heures de l'après-midi le commandant

jugea prudent de mettre en panne; il ne voulait point exposer sa frégate contre les écueils méridionaux de Sphactérie. Nous passâmes donc les heures d'obscurité à la hauteur de Prodano, très-désagréablement ballottés, les flots étant encore émus par suite de la tempête des jours précédents.

Dès le point du jour chacun était sur le pont et venait contempler la terre de Grèce. « Salut! terre fé-
« conde en héros, m'écriai-je, comme à mon insu,
« avec le grand Camoëns; salut, patrie de l'éloquence,
« des beaux-arts et de la liberté! La gloire des armes
« et la gloire des lettres ont porté ton nom jusqu'aux
« cieux, et ce nom ne saurait périr.[1] »

Le temps s'étant encore amélioré, quelques nuages, restes de cette tourmente qui nous avait assaillis en arrivant sur la mer de Sapience, erraient çà et là dans l'ouest; l'orient brillait au contraire d'un singulier éclat; une série de montagnes s'y dirigeait du nord au sud vis-à-vis de nous, et quoique plusieurs sommets se détachassent avec une certaine majesté dans le profil du pays, on n'y apercevait de neiges en aucun endroit, le faîte éblouissant de l'Olénos ayant disparu et le Taygète ne se montrant pas encore; parmi ces montagnes, disposées en rideau, les unes bornaient la vue à l'horizon, d'autres, plus rapprochées, semblaient surgir des flots. Nous avions le cap sur l'une de ces dernières, appelée Saint-Nicolo, sa hauteur a été fixée par M. Peytier à quatre cent quatre-vingt-un mètres.

---

1. Les Lusiades, chant III, oct. 13.

CHAPITRE III.

DÉBARQUEMENT A NAVARIN. MODON, L'ANTIQUE MÉTHONE ET LA PÉDASE D'HOMÈRE.

Le mont Saint-Nicolo est d'un aspect trop remarquable pour que les anciens ne lui eussent pas donné un nom. Serait-ce leur Ægialée? S'élevant en pain de sucre, dépouillé de végétation presque partout, composé de poudingue et de blocs calcaires d'un gris blanchâtre, confusément amoncelés, ayant à sa droite un autre sommet plus bas et plus arrondi; on peut se faire une juste idée de sa forme par celle que présente le dos du Dromadaire avec ses deux bosses, où celle de devant est plus haute que la postérieure.

Sphagia (la Sphactérie de l'antiquité), qu'il nous fallait doubler, présentait aussi des côtes arides, coupées perpendiculairement et colorées de nuances de rouille. Des rochers détachés de sa pointe méridionale se prolongent en masses taillées à pic de toute part, contre lesquelles se brisent les flots avec violence, pour peu que la mer soit agitée. Entre ces roches est une passe que peuvent tenter les petites embarcations par un temps calme. La plus grosse est percée de part en part à sa pointe septentrionale: on dirait un majestueux arc de triomphe de construction cyclopéenne. En passant auprès, nous aperçûmes par cette ouverture une barque entrant dans le port[1]. Ces écueils sont appelés îles de Pylos sur la carte de Barbié du Bocage, du-

---

1. Voir la planche n.° 2 ci-contre.

quel l'erreur a été reproduite dans la plupart des plans de Navarin, qui se répandirent lorsque l'amiral de Rigny releva dans l'Orient la gloire de notre marine par une victoire signalée, remportée sur les Turcs d'Europe et d'Afrique.

J'ai par la suite visité l'énorme bloc calcaire que de loin j'étais tenté de croire façonné par la main de l'homme; mais la mer n'étant pas assez tranquille alors, je ne me hasardai point à passer sous la voûte. Du côté qui regarde Navarin, il existe, à mi-hauteur de son escarpement, contre le portique naturel, une corniche, ou plutôt une sorte de petit plateau en retrait, sur lequel je trouvai un tombeau que sa blancheur m'avait fait remarquer de loin; le batelier grec qui me conduisait, me dit, qu'un papas, mort anciennement en odeur de sainteté, y reposait. On m'a assuré depuis qu'il était celui d'un Aga fort vénéré même des chrétiens par son humanité, vertu rare chez les Musulmans, et qui mourut à Navarin lorsqu'il faisait la tournée de son sandjiac. Dans cette dernière hypothèse le monument serait fort moderne, puisque la Morée n'eut de gouverneurs turcs que depuis l'an 1715: ce dernier asile d'un chrétien ou d'un croyant avait été récemment violé; je reconnus que les grosses pierres en avaient été précipitées dans la mer, où je me reproche presque comme un sacrilége d'avoir fait rouler moi-même une partie de ce qui en restait pour jouir du bruit et de la vue des belles gerbes d'écume que produisait leur chute. J'ai cité la place de ce tombeau, que personne ne réparera probablement jamais, pour que les voyageurs qui pourraient avoir la curiosité d'en reconnaître les traces, ne le confondissent pas avec une autre cons-

truction funéraire, élevée en l'honneur du comte de Santa-Rosa; celle-ci gît vers la pointe méridionale de Sphactérie, où le philhellène piémontais reçut avec une mort glorieuse une modeste sépulture.

Vers deux heures nous entrions dans la passe, rangeant la côte et passant au pied de Navarin, que nous avions déjà aperçu entre les écueils de la pointe méridionale de Sphactérie; à deux heures nous étions mouillés par vingt-cinq brasses en dedans du port, et fort proche du débarcadère, autour duquel s'élève un faubourg, dont l'étendue s'accroissait chaque jour, et que j'ai retrouvé trois ou quatre fois plus grand que je ne l'avais laissé, quand j'y suis revenu à la fin de l'année: un grand nombre d'embarcations de tout genre s'y trouvaient réunies. Le Trident, monté par M. l'amiral de Rosamel, et le Scipion, vaisseaux de haut-bord, dominaient dans la rade. A côté de quatre frégates françaises, on remarquait l'Hellas, appartenant au gouvernement grec, et qui portait l'amiral Miaulis, dont le nom n'était prononcé qu'avec respect par nos marins; construit en Amérique avec un luxe extraordinaire, ce magnifique bâtiment avait été précédemment à Lord Cochrane; il a été plus tard réduit en cendres par ce même Miaulis, alors si fier de traiter à son bord le général Maison et les officiers de son état-major à l'instant même où nous jetâmes l'ancre. La bonne tenue de l'Hellas se faisait admirer, l'équipage en était excellent et nombreux. Une foule de transports numérotés formaient avec des corvettes et des brigs de guerre une forêt de mâtures autour de nous; des canots voguant d'un navire à l'autre, revenant de terre ou s'y rendant, animaient

un tableau dont je ne pouvais détacher mes regards, quand les cris de joie de nos matelots attirèrent mon attention. M. de Robillard avait permis à son équipage de fêter le mardi gras, et bientôt sortit de l'entrepont une procession bouffonne, en tête de laquelle deux gabiers, grotesquement accoutrés et barbouillés de noir, portaient un grand mannequin qui fut jugé sur le pont, et condamné à être pendu; l'exécution eut lieu au bout de la vergue de misaine, et carnaval fut ensuite jeté à l'eau: deux ou trois jours après, ses restes furent retrouvés au rivage, où l'on crut d'abord qu'ils étaient ceux d'un pauvre marin noyé. Pendant la cérémonie, qui me rappelait ces baptêmes des tropiques et de la ligne que j'avais autrefois vu célébrer sur l'Atlantique, on apercevait au loin en mer, par l'ouverture de la passe, une masse énorme s'avançant avec une pompeuse rapidité, c'était le vaisseau le Conquérant, qui ramenait l'amiral de Rigny sur le théâtre de sa victoire.

Je lis dans Bellin[1], ingénieur de la marine, dont les renseignements sur divers points de l'Adriatique et de la Morée sont assez exacts. « De Prode (Prodano) à
« Navarin, on compte quatre lieues au sud. Navarin
« est le plus beau port qu'il y ait à ces côtes; il est
« très-grand et très-sûr, sa figure à peu près ovale,
« ayant à peu près une lieue et demie de longueur,
« et une lieue un quart de largeur, fermé du côté de
« la mer par une île (Sphactérie) qui a une lieue et
« un quart de long, très-peu de largeur, et assez

1. Description géographique du golfe de Venise et de la Morée, in-4.° Paris, 1771.

« élevée; l'entrée est du côté du sud, entre un cap sur « lequel est bâtie la ville et la forteresse qu'on nomme « le nouveau Navarin, et plusieurs petits écueils qui « sont proches de la pointe du sud de l'île[1]. Cette « passe peut avoir une demi-lieue de largeur; pour « y entrer il faut ranger la côte de la ville à petite « portée de canon, on y trouve cinquante brasses « d'eau; lorsqu'on est en dedans on peut mouiller « partout où l'on veut, y ayant trente, trente-cinq ou « quarante brasses du côté de l'île; mais le meilleur « mouillage est à une encablure ou deux de distance « du petit écueil ou îlot qui est à peu près au milieu « du port. Ce mouillage est à dix-huit ou vingt brasses; « on mouille aussi entre cet écueil et la terre, on y « trouve neuf, six, cinq et quatre brasses d'eau. L'en- « trée est défendue par le canon du fort et de la ville. « Au fond du port, et du côté du nord, est le vieux « Navarin, ville fort ancienne, connue sous le nom « de Pilus et de Coryphasium, bâtie sur une hauteur « escarpée qui n'est que roche, dont la pente va se « perdre à la mer. Cette ville est en assez mauvais état « aujourd'hui, il y a derrière elle un étang assez con- « sidérable qui communique avec le fond du port par « un canal fort étroit; ce qui rend les environs fort « malsains; il y a aussi un passage fort mauvais entre « le cap sur lequel le vieux Navarin est bâti, et la « pointe du nord de l'île (Sphactérie); aussi n'est-il « d'aucun usage, si ce n'est pour quelques bateaux du « pays. Le nouveau Navarin est mieux fortifié et plus

1. Ceux qui sont figurés dans la planche n.° 2, p. 94 du présent chapitre.

« peuplé que le vieux. Le fort qui est au-dessus de « cette ville fut bâti par les Turcs en 1752, etc. »

Deux cartes, une vue et un plan sont joints à cette notice. Dans le plan le pourtour des murs est très-exactement figuré; ces murs sont demeurés les mêmes, la citadelle seule a changé de forme par l'explosion d'un magasin à poudre, dont je parlerai vers la fin de cette relation, et par les travaux fort bien entendus de M. le lieutenant-colonel du génie français, Audoy; dans la vue, le profil des mêmes lieux pris du sud-ouest a quelques rapports avec la réalité; dans les cartes enfin (pl. 36 et 37) tout est à sa place, et c'est là seulement qu'on trouvait indiqué avant la publication de la carte de Gell, qui le marque aussi, le petit port du vieux Navarin, peut-être celui où se retirait la flotte du roi Nestor, que M. Pouqueville a signalé comme une vallée (sous le nom de vallée des Bœufs), et quelques cartes comme un village, enfin ce Βοιδοκοιλια, si remarquable par sa forme régulière, et dont on trouvera la vue dans la planche X de notre atlas.

Il paraît qu'au temps où Bellin publia son livre, le vieux Navarin n'était pas encore tout à fait désert; on verra par la suite qu'il y existe quelques traces d'enclos de jardins assez récemment abandonnés. Les ouvrages des Turcs au nouveau Navarin sont plus anciens qu'il ne le dit, ainsi que d'autres auteurs, puisqu'on lit dans le voyage du baron de Beauveau en 1604: « Navarin, un des plus beaux ports du monde, est dé« fendu par deux châteaux, l'un, le vieux Navarin sur « une haute montagne, fut assiégé de la sainte Ligue, « en 1572; il tient une des entrées qui depuis ce temps « lui a été bouchée, en telle sorte, qu'à présent il n'y

« saurait passer que de petites barques, mais sur la
« grande entrée plusieurs grands vaisseaux peuvent
« passer de front. Les Turcs y ont fait un lieu fort
« avec un château, et une ville de guerre. »

Quand je visitai ces lieux, le vieux Navarin était entièrement abandonné, et le nouveau entièrement détruit; la ruine de cette dernière ville était la conséquence des siéges qu'elle avait supportés pendant la guerre de l'émancipation; les Musulmans qui l'habitaient avaient été chassés ou tués. Les débris de la population grecque, que ces Turcs y toléraient avant la sainte insurrection, vivaient réfugiés dans les grottes des environs, ou commençaient à se construire des baraques en planches, confondues avec les maisons de bois élevées par des étrangers de tous pays au bord de la mer, où les Turcs eurent leur douane, contre le débarcadère. On dit qu'anciennement il y avait un village grec sur la hauteur; je le trouve indiqué sous le nom de Navarino dans plusieurs cartes modernes; il n'en restait plus une trace d'habitations dans ces lieux, où l'on voit seulement des carrières à ciel ouvert, d'où furent extraites les pierres des remparts de la ville. Le nouveau Navarin, du commencement de ce siècle, pouvant donc être déjà nommé vieux, nul indigène n'y habitant plus en 1828; ce n'était qu'une citadelle réparée par nos troupes, et dans l'enceinte de laquelle vivaient seulement, lorsque j'en partis, le commandant de la place, les intendants militaires, le payeur, la garnison, en un mot, ce qui tenait à l'armée; la population commerçante, ou les habitants du pays, étaient descendus au rivage, et s'y construisaient une ville nouvelle.

Les géographes ont jeté la plus grande confusion sur tout ce qui concerne les deux Navarins, et beaucoup de cartes en ont si mal représenté les alentours, qu'il est difficile d'y reconnaître ce qui convient au vieux ou bien au nouveau, appelés indifféremment Pylos par les uns, tandis que d'autres leur contestent également ce nom. Certains plans font de Sphactérie une simple presqu'île, tandis qu'ailleurs on la métamorphose en archipel. Les vues qu'on a de ces lieux semblent avoir été faites de mémoire; des tableaux qu'on croirait devoir être plus exacts, parce qu'ils ont été commandés par le gouvernement même, ont tellement sacrifié le paysage aux effets de bataille, qu'on n'y est plus en Morée, attendu qu'on y a trop prodigué la verdure et les Agavés. Les environs de Navarin n'offrent pas plus d'Agavés que de verdure. Le sol y est rougeâtre, et les rochers d'un blanc sali; les plantes curieuses, qu'y rencontre le botaniste en assez grand nombre, croissent clair-semées dans les fentes des pierres, sans produire d'ombrages, et sans communiquer au canton aucune aimable teinte. Le panorama, au centre duquel on a récemment introduit tout Paris, sur le vaisseau que montait pendant la bataille mon illustre et ancien ami Milius, donne des idées plus justes, au moins pour la partie du tableau où le nouveau Navarin se trouve représenté à la base du Saint-Nicolo, et pour le midi de Sphactérie. J'y ai reconnu, au premier coup d'œil, la touche de M. Baccuet, qui a visité les lieux avec moi et qui les a parfaitement rendus; mais le reste du pourtour est loin de présenter la même exactitude. Le vieux Navarin, qui est le vrai Pylos, et la chaîne Gérénienne, ainsi que les monts

qui sont du côté de Koubeh, sont beaucoup trop rapprochés du spectateur, et conséquemment trop élevés; on n'y aperçoit pas au fond de la rade ce vaste espace marécageux, et ces monticules richement cultivés, qui forment un premier plan de pentes étendues entre la mer et les grandes hauteurs.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que M. de Robillard se rendit à bord de l'amiral Rosamel pour prendre ses ordres; lorsqu'il revint nous annoncer que dès le soir même chacun était libre d'aller à terre, et que le lendemain il présenterait au commandant des forces navales les directeurs des trois sections de la Commission scientifique, le Conquérant passa tout près de nous, pour aller mouiller un peu plus loin; l'Hellas salua ce magnifique vaisseau de vingt coups de canon, qui lui furent rendus. Le lendemain je fus avec mes collègues à bord de l'amiral de Rigny, qui nous promit les secours empressés de la marine, toutes les fois que nous jugerions nécessaire de les réclamer. M. de Rosamel, que nous visitâmes ensuite, nous montra la même bonne volonté. Je l'avais connu à Boulogne, lorsqu'il était aide-de-camp de l'amiral Bruix, et que j'y fus envoyé par le général en chef du camp de Bruges, pour porter la nouvelle d'un combat rendu devant Blanckenberg, par l'amiral Verhuel, combat dont le résultat fut la jonction d'une flottille hollandaise, partie de Flessingue, avec la flottille française stationnée à Ostende. L'amiral de Rosamel ne fut pas la seule ancienne et honorable connaissance que je trouvai dans le port de Navarin; Bougainville, qui faisait avec moi, en 1800, partie de l'expédition de découvertes connue sous le nom du capitaine Baudin,

y commandait le Scipion, à bord duquel je ne manquai point de le venir embrasser.

Après avoir fait nos visites de mer, nous songeâmes à celles de terre, et nous partîmes pour le quartier général sans nous arrêter au port; nous étions si joyeux de fouler le sol de la Grèce, que nous refusâmes les chevaux qui nous étaient offerts. Nous voulions aller à Modon en nous promenant, Navarin n'en étant qu'à deux lieues. Pour y arriver, on s'élève sur les pentes pierreuses que déchire le ravin caverneux dans les grottes duquel habitaient de malheureuses familles grecques, et qui s'ouvre sur la place du faubourg nouveau. Au milieu de cette place informe se voit un vieux puits d'eau saumâtre; les alentours en étaient alors tellement remplis de boue, qu'on y avait jeté des pierres çà et là, afin d'y pouvoir arriver en sautant d'une de ces pierres à l'autre. En atteignant le haut de la colline, nous traversâmes un grand aqueduc, dont nous visiterons bientôt l'origine. Il était alors détruit aux abords de la place; mais il abreuvait encore l'hôpital de la marine, que nous reconnaîtrons en allant à Pylos. Le mont Saint-Nicolo s'élevait en face, conique, blanchâtre, dépouillé, séparé de la ville de Navarin par un ravin profond, qui ajoute du côté méridional aux obstacles de ses approches. La route laisse la montagne à droite, et, après un pont mesquin, s'élève par un col dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est d'environ cent cinquante mètres. A gauche sont des pentes abruptement coupées, dans les flancs rouillés desquelles se creusent des grottes naturelles où se retirent quelquefois des bergers. Le sol est rougeâtre et rocailleux: il a été cul-

tivé naguère et doit être assez bon, quoique léger; on distingue beaucoup d'enclos en pierre sèche et des terrassements en degrés sur les pentes praticables; ils furent des limites de propriétés maintenant abandonnées; si l'on s'en rapporte à Gell, ainsi qu'aux voyageurs qui écrivirent avant nous, ces lieux avaient été plantés de Mûriers, de Cyprès et autres arbres utiles; je n'y vis plus que deux pauvres Figuiers. Un poste français occupait les ruines de quelques maisons de campagne, à gauche du chemin, près d'une fontaine desséchée dont les canaux avaient été rompus; ici commençait une voie pavée, large de deux mètres environ, composée de petites pierres arrondies, mal jointes, défoncée de distance en distance, mais passablement tracée. Cette route datait du temps des Vénitiens; nous en trouverons par la suite de semblables en beaucoup d'endroits; partout elles sont horriblement délabrées et dangereuses. Dans le peu de circonstances où je prenais des montures, je préférais me hasarder à travers les précipices voisins que de suivre de pareilles voies, que j'abandonnais ordinairement pour chercher un passage à droite ou à gauche, quelle que fût la difficulté des lieux.

Du col où nous sommes parvenus, on jouit d'un magnifique point de vue en se retournant vers Navarin. La citadelle disparaît presque entièrement aux pieds du voyageur dans les pentes qu'il a gravies. L'aqueduc circule dans le second plan. Le port, rempli de vaisseaux, la teinte bleue du fond de la rade, Sphactérie et le vieux Navarin ou l'antique Pylos, bordent le tableau à gauche; les plaines et les coteaux du fond de la baie, surmontés par la chaîne des monts Géréniens,

complètent l'encadrement de cette riche marine représentée dans notre planche VI.

Des buissons d'obscurs Lentisques, parmi lesquels s'élevaient des Phlomides frutescents à feuilles blanchâtres, protégeaient, contre les vents assez forts qui règnent habituellement sur le col, une végétation fleurie, qui me fit reconnaître au premier coup d'œil la nature et la richesse de la flore péloponnésiaque. Je me crus un instant dans les parties méridionales de cette Andalousie que j'ai autrefois tant parcourue à la tête de colonnes mobiles. Entre plusieurs espèces d'Anémones il s'en trouvait une qui brillait d'un rouge de feu partout où de l'herbe pouvait croître; l'éclat de ses fleurs effaçait celui des autres. Dans les richesses végétales dont j'étais environné, je remarquai une Fritillaire, avec quelques autres jolies liliacées printanières; de gracieux Cyclamens, dont les feuilles sont si agréablement peintes de violet, de vert tendre et de blanc lavé; diverses orchidées bizarres par la ressemblance de leur corolle avec des mouches; une Pervenche d'un bleu tendre; la Mandragore [1], et surtout une légumi-

1. *Atropa mandragora*, L. Cette plante, également commune dans le midi de l'Espagne, fleurit pendant presque tout l'hiver, et ses fruits, qui ont la grosseur d'un œuf de pigeon au plus et la couleur de l'Abricot, sont en pleine maturité dans la belle saison. Sa racine est fort grosse, et l'ancienne droguerie, qui lui attribuait des vertus aphrodisiaques, leur trouvant je ne sais quelles formes analogues aux deux sexes humains, les appelait mâles et femelles. On lit dans nos livres sacrés « que Ruben, étant sorti à la campagne quand on sciait le froment, trouva des Mandragores qu'il apporta à Lia, sa mère, à laquelle sa sœur Rachel dit: Donnez-moi ces Mandragores de votre fils; à quoi celle-ci répondit: n'est-ce pas assez que vous m'ayez enlevé mon mari que

neuse (*Phaca betica* L.), qui se trouve si abondamment dans les lieux analogues du midi de l'Espagne, que les botanistes lui imposèrent le nom de cette Bétique où pour la première fois elle fut observée.

Quand nous eûmes perdu Navarin de vue avec sa rade et les monts qui l'entourent, comme nous marchions directement au sud, une plaine s'ouvrit devant nous; la mer la bornait à quelque distance et l'île noirâtre de Sapience s'élevait à l'horizon comme pour la clore; nous aperçûmes alors les alentours de Modon vers la droite où se terminaient les hauteurs qui forment le prolongement du Saint-Nicolo. En descendant toujours le long de la route vénitienne, culbutée et souvent interrompue par de larges rigoles, qu'agrandissent les eaux pluviales de la mauvaise saison, nous arrivions par une pente douce au point où le vallon commence à s'élargir tant soit peu, non loin de l'emplacement d'un village récemment détruit par les Africains d'Ibrahim. Les itinéraires signalent en ce lieu un vieil Olivier qu'ils appellent *agyra* (peut-être pour *agrya*), planté précisément à moitié chemin de Navarin à Modon. Je

---

vous veuillez encore avoir mes Mandragores; mais Rachel ajouta: Je consens qu'il couche cette nuit avec vous, pourvu que vous me donniez les Mandragores de votre fils. Lors donc que Jacob, sur le soir, revenait des champs, Lia alla au-devant de lui et lui dit: Vous viendrez cette nuit avec moi, parce que j'ai acheté cette grâce en donnant à ma sœur les Mandragores de mon fils. Ainsi Jacob dormit avec elle cette nuit.» (Genèse, chap. XXX, v. 14 - 16.) Comme les Mandragores ont une saveur désagréable et nauséabônde, le docte Calmet, qui a disserté sur le marché des deux saintes femmes, aïeules de Dieu fait homme, prétend que le texte a été mal compris, et qu'il faut lire: des Citrons, ce qui ne ferait point que l'anecdote ne soit tout à fait extraordinaire.

ne découvris pas le vieil Olivier, mais il existait effectivement un assez gros arbre au bord de la route, précisément à moitié de la distance des deux villes, et cet arbre était d'autant plus remarquable qu'il ne s'en trouvait pas d'autre dans les environs : je ne sais pas si on l'appelle agyra ou agrya dans le pays; j'y ai seulement reconnu un Caroubier (*Ceratonia siliqua* L.). A quelque distance était une fontaine avec un bassin contigu, mais il ne s'y trouvait plus d'eau. Un Provençal avait planté sa tente tout contre: il connaissait la source par laquelle cette misérable construction avait jadis été alimentée, et dont quelques buissons, composés d'Alaternes, de Lentisques et d'Arbousiers, dérobaient la vue. Il en vendait le cristal aux passants, avec du vin, de l'eau-de-vie, de mauvaises liqueurs et quelques grossiers comestibles. Le général Schneider, en réparant plus tard la route, a fait rétablir le canal et le bassin, où le voyageur peut maintenant se désaltérer sans payer tribut au cantinier, que M. Blouet n'a pas dédaigné de représenter dormant à l'entrée de sa tente, avec la petite bâtisse à sec, ombragée du drapeau blanc, dans la figure 1 de sa planche 8.

Des collines, plus basses, fuyaient à gauche, et sur leurs pentes, creusées par de petites gorges, on distinguait les ruines de hameaux saccagés où quelques employés de l'armée s'étaient établis. Vis-à-vis était un four à chaux, au sud du mont Saint-Nicolo, dans un vallon aride, à l'entrée duquel se voyaient les traces d'une grande ferme non loin d'un puits dont les bords étaient éboulés; on avait fait environner ce puits d'une balustrade grossière, pour empêcher qu'on s'y précipitât dans l'obscurité. Comme je m'enfonçais dans le silen-

cieux vallon, en déplorant les horribles événements qui en ont fait une solitude, et que, m'abandonnant à de tristes pensées, j'étais demeuré en arrière, je m'entendis appeler par mon nom; ne reconnaissant pas la voix de mes compagnons de voyage, déjà fort éloignés, je croyais m'être trompé, quand mon nom retentit de nouveau, et fut pour la première fois répété par les échos du Péloponnèse : m'étant retourné, j'aperçus le marquis de Dalmatie, monté sur un cheval du pays, et suivi d'un chasseur d'ordonnance; il arrivait de Smyrne, et nous nous rencontrions, comme à point nommé, en Morée, où j'avais précisément à lui remettre des lettres dont sa famille m'avait chargé. M. Soult se rendait à bord du Conquérant, où M. de Rigny devait le recevoir pour le reconduire en France: le lieu et la singularité de la rencontre ajoutèrent au plaisir que j'éprouvai en revoyant le fils d'un guerrier qui dans le temps de gloire daigna m'admettre dans l'intimité de sa famille militaire. Après nous être fait une multitude de questions mutuelles, et nous être entretenus de Paris et de l'Asie sur des ruines grecques, il fallut nous séparer: je voulais arriver au quartier général avant la nuit, et quoique je n'en fusse guère à plus d'une lieue, je jugeai à la manière dont je me détournais à chaque instant du chemin, que trois heures au moins m'étaient indispensables pour y parvenir. Étant rentré dans la route qui longe la base des hauteurs de droite, je trouvai celles-ci formées de ce calcaire dur, criblé de trous, âpre à sa surface, que nous allons désormais rencontrer si fréquemment, et qui nous fatiguera par sa blanchâtre monotonie. Dans le profil de leurs coupures, un peu au-dessous de leur faîte, j'aperçus un

quartier de roc qui de loin se dessinait sur le bleu du ciel comme l'eût fait la tête d'une statue colossale. A mesure qu'on avance, l'intervalle apparent qui existe entre ce bloc et la montagne diminue, et quand on est arrivé vis-à-vis, on ne le distingue plus des roches environnantes. J'ai plusieurs fois marché avec précaution, les yeux attachés contre sa masse bizarre, m'appliquant à le reconnaître; mais arrivé au point où l'on ne voit plus le jour par derrière, il ne m'était plus possible de le distinguer: j'ai gravi sur les pentes de l'escarpement pour le retrouver, et y étant parvenu, j'ai vu qu'il ne tardera point à s'écrouler et à rouler dans la plaine, où l'on rencontre beaucoup de roches du même volume et qui furent évidemment détachées des hauteurs, d'où se doit détacher à son tour la pierre suspendue qui a si souvent frappé mes regards quand j'allais, par ce côté du vallon, de Modon à Navarin, ou de Navarin à Modon.

A peu près au point où la roche dont je viens de parler commence à se confondre avec les roches voisines, la route s'élève sur un plateau de peu de hauteur, où dut exister autrefois quelque population importante. J'y ai trouvé sur la gauche, parmi les touffes de Pimprenelle épineuse (*Poterium spinosum* L.), si commune dans tous les lieux découverts, et sous les feuillages piquants de nombreuses carduacées, le bassin d'une fontaine creusée dans le vif de la pierre; on y voit aussi des vestiges de citernes, les indices d'enclos en moellons, recouverts d'humus vegétal; en un mot, des marques très-nombreuses du long séjour de l'homme. Dans les flancs de la montagne, où quelque ville dut être adossée, on découvre aussi des tombeaux creusés

dans le roc; j'en ai visité plusieurs par la suite: Boblaye m'en a fait connaître un dont l'entrée était cachée par des Lentisques, et qui consiste en une pièce carrée de sept à huit pieds; les parois en avaient été soigneusement polies, et des restes de peinture s'y distinguaient encore très-bien. Ces tombeaux ressemblent tellement à ceux qu'on retrouve à Égine, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître les mains d'un même peuple. Ils remonteraient donc à la plus haute antiquité. Les débris d'habitations que je venais de trouver à la base des monts, sont moins anciens, si l'on en juge par ceux d'une petite chapelle qui les domine et qu'on aperçoit de tous les points de la plaine de Modon, parce qu'ils s'élèvent au bord du plateau sur lequel la route nous a conduits. Nous nous arrêtâmes complaisamment à examiner ce reste mesquin en briques et en cailloux, qui ne mériterait pas la moindre attention s'il n'était isolé. On ne conserve aucune tradition dans le pays sur ce misérable reste, qui n'offre rien d'intéressant dans sa construction, mais qui fut une nouveauté pour nous, parce qu'il était la première vieille construction qui frappa nos regards sur une terre où nous venions interroger des ruines. Cette chapelle a été bâtie sur le plan de tous les autres édifices dont le mauvais goût atteste les siècles du christianisme à son aurore; les murs y sont bariolés intérieurement de peintures où l'on reconnaît de ces caricatures de Saints priant, et appliqués, au mépris des règles de toute perspective, sur des fonds unis bleus, jaunes ou rouges. MM. Poirot et Ravoisié ont pris une vue très-exacte de la masure, en copiant ses fresques grossières; on en trouve les détails aux planches 10 et 11 du tra-

vail de MM. les architectes de la Commission scientifique.

Peu après ces vestiges d'une époque reculée, nous passâmes près des ruines modernes d'un camp d'Ibrahim: celles-ci bordaient la route à droite ; les soldats de ce sanguinaire Égyptien y furent logés dans de véritables maisons : on ne peut donner le nom de baraques aux habitations qu'ils s'y étaient construites en pierres sèches. J'ai vu depuis des restes de villes grecques qui ne présentaient guère plus d'importance par leur étendue; des tas de haillons, des chiffons, des lambeaux d'étoffes grossières en laine rouge, de vieux morceaux de souliers, babouches ou autres chaussures, en encombraient les rues infectes: il est impossible de se faire une idée de la malpropreté qui régnait de ce lieu jusqu'à l'entrée de Modon, où nous arrivâmes à travers un faubourg démoli, mais que commençaient à réparer quelques pauvres familles indigènes.

Le général en chef nous attendait et nous reçut avec une extrême bonté; il se déclara l'appui de la Commission ; voulant la seconder efficacement dans ses travaux, il nous engagea à voir son chef d'état-major, le général Durrieu, et l'intendant général M. Volland, par les soins desquels il devait être largement pourvu aux besoins des trois sections.

La ville de Modon était alors dans un état de destruction complète; il n'y existait aucune auberge, on n'avait pas eu le temps de nous y arranger des logements; il était trop tard pour en partir, lorsque nous eûmes rempli tous nos devoirs. Le général Durrieu avait d'ailleurs voulu nous retenir à dîner; en le quittant, chacun se casa comme il put. Le général

Cubière, alors colonel du 27.e de ligne, et l'un de mes anciens compagnons de guerre, me donna l'hospitalité. Il logeait dans la maison qu'avaient occupée les femmes d'Ali Pacha, et dans laquelle, dit-on, deux de ces malheureuses étaient mortes de la peste.

Je revins à Navarin dans la matinée du 5, mais comme j'avais hâte de m'y rendre pour faire débarquer nos effets et pour m'entendre avec l'administration militaire sur les moyens qu'elle pourrait nous fournir de voyager dans l'intérieur du pays le plus commodément possible, je pris un cheval à la porte de Modon, où l'on en trouvait de prêts à toute heure du jour; pour quatre ou cinq piastres du pays (la piastre valait un peu plus de sept sous) on faisait alors le voyage d'une ville à l'autre. En arrivant au point le plus élevé du col que j'avais traversé la veille et qui sépare le versant de la conque[1] de Modon de celui de Navarin, je m'arrêtai pour admirer de nouveau le magnifique tableau dont j'avais chargé M. Baccuet de saisir l'ensemble pendant que j'allais régler nos affaires au quartier général: en comparant la vue qu'il en a faite avec celle qui se trouve en regard de la page 59 du tome VI d'un voyage en Grèce fort estimable sous beaucoup de rapports, on trouvera que l'une et l'autre n'offrent aucune ressemblance, et qu'elles ne se conviennent absolument en rien; mais je puis affirmer

1. Je donnerai désormais ce nom à ces petis bassins d'une forme à peu près hémisphérique, qui s'ouvrent sur la mer en plaines abaissées du côté de la plage. Les conques terminent ordinairement les baies peu considérables que les sables et autres débris rejetés par les flots, avec les marais alimentés par les eaux pluviales de l'intérieur du pays, concourent à combler.

que la nôtre ressemble beaucoup au site dont j'ai voulu donner une idée.

Pendant mon absence, la plupart de mes collaborateurs avaient parcouru les environs du port: ils y avaient déjà fait des observations diverses; les matelots eux-mêmes avaient rapporté plusieurs curiosités qu'ils croyaient pouvoir intéresser la Commission. Des Tortues de terre et d'eau douce se promenaient sur le pont de la frégate, où l'on avait pêché plusieurs poissons, entre autres des Céphalo[1] et des Smarides.[2] J'employai le reste du jour à nous procurer des effets de couchage et de campement. L'amiral de Rigny ordonna que les premiers nous fussent fournis par la Cybèle, où nous prîmes les cadres, matelas et couvertures dont nous nous étions servis durant la traversée. Un tel secours nous devait être d'autant plus utile, qu'il eût été impossible de trouver un lit en Morée,

---

1. Le Céphalo (*Mugil Cephalus*, L.) est l'un des poissons les plus communs du Levant; il y hante à peu près indifféremment la mer et l'eau douce; l'embouchure du Pamisus et de l'Eurotas, ainsi que l'étang d'Osman-Aga, au nord de la baie de Navarin. On prétend en avoir vu encore plus dans l'intérieur. J'en ai observé des individus vivant depuis plusieurs années, comme des Dorades de la Chine, dans des viviers de divers jardins, qu'alimentaient des sources vives, à Naxie et à Tine; ces captifs n'y grandissaient pas, mais paraissaient néanmoins n'y pas souffrir.

2. Le Smaride (*Sparus Smaris* L.), vulgairement appelé Picarel sur les côtes de Provence, est abondamment répandu dans toute la Méditerranée, où on le voit nager, par troupes, à de grandes profondeurs comme à la surface des flots autour des embarcations qui sont à l'ancre. On en pêche d'innombrables quantités en certains endroits, et on les sale à la manière des Sardines; dans cet état le Picarel est la nourriture habituelle à bord du frugal matelot grec, qui nomme ces poissons *Μαριδα* ou *Μαιριδα*.

les Grecs n'en connaissant pas l'usage et dormant tout habillés sur des coussins en manière de divans. Mon projet était de camper, et cependant je ne voulais pas que mes compagnons dormissent sur la terre. M. Volland nous fit délivrer des tentes, des piquets, des outils, des bidons, des marmites et des sacs, en un mot, tout ce qui put se trouver à notre usage dans les magasins de l'armée.

La rade de Navarin est trop vaste pour que les gros temps n'y fassent point ressentir leur influence. Elle n'est pas un port, à proprement parler, et pour peu que le vent du midi souffle avec violence, la mer y devient très-dure; son grand avantage est l'excellence du fond et la sécurité qu'elle peut inspirer aux plus nombreuses flottes. Comme le temps était mauvais, la Cybèle fut cruellement secouée, et le roulis nous y fatigua durant toute la nuit. Nous l'eussions abandonnée dès le lendemain, mais il n'y avait point encore de logement à terre; il était prudent de ne point quitter le vivre et le couvert que nous trouvions à bord, avant qu'on n'eût assuré au quartier général quelque gîte où la Commission pût s'installer. Pendant qu'on le préparait, M. de Robillard voulut nous faire les honneurs d'un pays qu'il connaissait parfaitement, ayant été de station, quelques mois auparavant, au fond de la baie pour observer la passe du nord, lorsqu'après la bataille, si fatale à la marine turque, on pêchait son artillerie et les carcasses de ses navires engloutis sous les flots. La Cybèle, ayant reçu l'ordre de retourner vis-à-vis de cette petite passe, nous y transporta.

M. de Robillard est un marin qui ne navigue pas seulement pour obéir, en changeant de place, aux

ordres que lui donne son amiral, il observe encore les lieux où il touche, tient un journal fort intéressant de ce qu'il y voit, et ne néglige aucune occasion d'augmenter ses connaissances. Durant les longues soirées où nous avions erré sur la mer Tyrrhénienne, il nous avait lu d'excellents chapitres de son recueil consacrés à Pylos et à Messène. J'ai plus tard reconnu l'exactitude de tout ce qu'il y écrivit sur les villes de Nestor et d'Épaminondas : pour nous prouver l'exactitude de ses récits touchant la première, il nous conduisit à la grotte qui porte encore le nom du sage fils de Nélée, et nous enseigna ensuite le sentier qui conduit à l'acropole du vieux Navarin : il nous avait promis des ruines au moins helléniques, nous ne trouvions d'abord que des constructions du moyen âge; mais nous ayant fait tourner les remparts du nord par une brèche composée de moellons roulants, pratiquée du côté de la mer au point de l'enceinte où le mur transversal, qui séparait la ville du château, vient aboutir, nous cheminâmes, non sans peine, après être descendus par un casse-cou, contre des assises de grandes pierres qui forment le soubassement des remparts septentrionaux, lesquels sont très-modernes en comparaison de la substruction découverte par le commandant. M. Blouet était de la promenade : nous eussions sans aucun doute trouvé plus tard l'un ou l'autre, et probablement tous les deux, ces substructions primitives; mais M. de Robillard n'en a pas moins le mérite de les avoir signalées à la Commission scientifique. Je suis revenu avec lui les jours suivants aux mêmes lieux, afin d'y vérifier d'autres rencontres qu'il avait faites, entre lesquelles je dois citer un véritable mur cyclo-

péen, les débris d'une ville inférieure moins ancienne, quelques cryptes, enfin une mosaïque parmi les ruines romaines et du moyen âge au bord de la mer.

Le 9 seulement il fut possible de mettre à notre disposition la grande chaloupe de la frégate; on y plaça les bagages de la Commission, qu'elle transporta à Modon, sous la surveillance de notre botaniste, qui déjà, se trouvant indisposé, était hors d'état de cheminer par terre. Mes autres compagnons de voyage partirent en chassant, en herborisant, en cassant des roches, se préparant ainsi aux travaux plus grands dont je dois rendre compte. Une maison avait été enfin désignée au quartier général pour chaque section; celle qui avait été affectée à la mienne, se trouvant de suite habitable, MM. les architectes et les antiquaires s'y réunirent d'abord à nous pour ne s'en séparer que lorsqu'on eût mis des portes et des contrevents à leur demeure. Tout en faisant nos arrangements, nous ne laissions pas de parcourir les environs de la ville et d'en étudier les diverses curiosités.

Modon est certainement la Méthone des anciens, mais non celle d'Homère, qui fut une ville de Thessalie, puisque ses guerriers marchaient à la guerre de Troie sous les ordres de Philoctète[1]. La position de cette ville est bien choisie, et les hommes durent s'y fortifier de bonne heure. Pausanias, qui la nomme Mothone[2], et Strabon[3] ne doutent pas qu'elle ne soit celle que désigne le prince des poètes[4] sous le nom

1. Iliade, liv. II, trad. de Dacier, t. I.er, p. 101. — 2. *Lib.* IV, *cap.* 35. — 3. *Lib.* VIII, *cap.* 4, §. 3. — 4. Iliade, liv. IX, vers 150-152.

de *Pédasos*[1], et qu'il caractérise par l'épithète de *riche en vignobles*. Il n'existe plus, à la vérité, un seul vignoble dans les environs de Modon, et l'Olivier paraît avoir été depuis bien des siècles la culture dominante sur l'extrémité méridionale de la Messénie; mais il ne s'ensuit pas qu'Homère se fût trompé; il est toujours fort exact dans ses désignations, et l'on sait que le commerce de ses vins, enrichissant Méthone dans les temps reculés, fut même une fois la cause de sa ruine. « Les Illyriens, dit Pausanias, ayant goûté la douceur « de commander aux autres, ne songèrent plus qu'à « étendre leur domination; ils firent provision de « bâtiments propres à courir les mers, et après avoir « écumé tout ce qui se trouvait à leur portée, ils al- « lèrent mouiller au port de Mothone. D'abord, sous « l'ombre d'amitié, ils envoyèrent dire aux habitants « qu'ils venaient pour acheter les récoltes de leurs « vignes; quelques gens de la ville se pressèrent de les « leur apporter et reçurent le prix qu'ils en atten- « daient; ils prirent même en retour quelques-unes « des marchandises des Illyriens. Le lendemain les « habitants des campagnes vinrent en plus grand « nombre avec leurs vins pour faire le même trafic; « mais bientôt les traîtres étrangers, voyant leur proie « dans leurs filets, enlevèrent toute cette multitude, « particulièrement les femmes, et faisant voile pour « leur pays, ils laissèrent la ville et son territoire « changés en un désert. »

On ne sait pas exactement à quelle époque le nom

---

1. Écrit *Pédasus* et *Pédalos* par plusieurs, entre autres par Gédoyn, t. I.er, p. 402.

de Pédase fit place à celui dont le Modon moderne est évidemment dérivé. Le témoignage de Pausanias n'est pas une grande autorité sur ce point, quand il raconte que les Mothonéens attribuent ce changement à une fille d'Œneus, fils de Porthaon qui, ayant passé au Péloponnèse avec Diomède, eut de sa concubine une fille nommée Mothone « pour moi, ajoute notre « auteur, je crois que cette ville a tiré son nom « d'une grosse roche que les gens du pays appellent « *Mothon* et qui forme au devant une espèce de rade « fort étroite, en rompant la furie des vagues de la « mer dans laquelle on la voit s'avancer. » Méthone favorisa les Messéniens lorsque ceux-ci occupaient le mont Ira [1] pendant la guerre cruelle que leur firent les Spartiates, lesquels se vengèrent en chassant ce qu'il y restait d'habitants pour donner la ville aux Naupliens que Domicratidas, roi d'Argos, chassait, au contraire, de ses États, parce qu'ils s'étaient montrés dévoués au parti de Lacédémone. Les descendants des Naupliens y furent trouvés par les Messéniens lorsque ceux-ci revinrent de Sicile pour occuper de nouveau leur première patrie; ces Messéniens qui n'avaient pas voulu, comme on l'a vu plus haut (pag. 88), qu'on égorgeât les Zancléens vaincus, eurent encore la générosité de ne pas déposséder de Méthone les petits-fils de leurs ennemis. Les Athéniens avaient, 431 ans avant J. C., attaqué le port sans pouvoir réussir à s'en rendre les maîtres. Au commencement de l'empire romain, Méthone, toujours habitée par les descendants des Naupliens, joue encore un certain rôle, et ses dés-

1. Pausan., *lib.* IV, *cap.* 18.—Strab., ed. de Gosselin, t. III, p. 237.

astres recommencent avec le siége qu'Agrippa en fit par terre et par mer; l'ayant prise, il y condamna à mort Bagouas ou Bogouas[1], roi des Maurusiens, qui avait suivi le parti d'Antoine, et qui s'était jeté dans cette place. Il fallait qu'après cet événement elle eût conservé quelque importance, puisqu'elle mérita que Trajan, maître du monde, se souvînt d'elle et voulût réparer sa détresse; il accorda des priviléges et des franchises à ses habitants, en leur laissant se choisir un gouvernement aristocratique, qui durait encore vers le commencement de l'empire d'Orient; mais en 1124, sous Manuel Comnène, successeur d'Alexis, le doge de Venise, Dominico Michaeli, revenant de son troisième voyage en Terre-Sainte, où ses conquêtes avaient été nombreuses, attaqua Modon et s'en empara[2]; il la détruisit, à ce qu'il paraît, de fond en comble, « parce « que, dit la chronique de Morée[3], les Grecs qui y « avaient leur marine entravaient, à l'aide de leurs bâ- « timents, les opérations maritimes de la république, « et sortaient de ce port pour porter dommage aux « places vénitiennes. » Dès l'année suivante la ville rentra sous la domination impériale, mais elle ne se repeupla qu'imparfaitement. On trouve qu'en 1166 seulement elle avait un évêque du rite d'Orient, appelé Nicolas. Environ trente-huit ans plus tard, les croisés s'étant rendus maîtres de Constantinople, il y eut à Modon, protégés par des seigneurs francs, d'autres évêques, relevant du pape de Rome: on conserve depuis cette époque le catalogue de dix-neuf de

1. Dion Cassius, *lib.* L., *cap.* 2, p. 611. — 2. Descr. géogr. de la Morée, p. 80. — 3. Traduction de Buchon, p. 127.

ces prélats, qui se sont succédé sans interruption jusqu'en 1506, que le siége épiscopal fut translaté à Corinthe pour n'y pas subsister longtemps.

La Morée ayant formé dans le moyen âge un État particulier, soumis à des conquérants champenois, qui partagèrent le pays en fiefs féodaux, l'évêque de Modon obtint dans cette distribution deux fiefs de chevalier et son chapitre en reçut autant. On trouve dans les documents de cette époque qu'un Geoffroy de Ville-Hardouin, revenant de la Terre-Sainte avec Renaud de Montmirail, Étienne du Perche et autres gentilshommes français, voulant prendre la route de Constantinople, fut jeté par la tempête dans le port de Modon, et qu'il se proposa d'y séjourner pendant tout l'hiver pour réparer son bâtiment. Ce Geoffroy de Ville-Hardouin était fils de Jean et de dame Clinie, lequel Jean, chef de la seconde branche d'une famille illustre, était frère puîné du célèbre Geoffroy de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne et grand chancelier, qui ajouta par la suite le titre de maréchal de Romanie à ses précédentes qualifications, lequel est plus connu sous le nom *du Chroniqueur*, parce qu'il est resté de lui une histoire curieuse et naïve de l'établissement de l'empire latin. Le neveu de Ville-Hardouin le maréchal ou le chroniqueur s'était croisé en 1199. « Durant le séjour qu'il fit à Modon, dit du Cange[1], « il se joignit à un seigneur du lieu qui, profitant « des troubles de l'empire en dissolution, voulait se « rendre indépendant ; s'étant donné réciproquement

---

1. Édition de Buchon, t. II, p. 57; et De l'établissement des Français en Morée, p. 36.

« leur foi et ayant juré alliance, ils conquirent ensemble plusieurs places et étendirent assez loin leur « domination. Toutefois Geoffroy de Ville-Hardouin « en jouit peu, car le seigneur grec étant venu à mou- « rir, son fils parvint à faire révolter le pays contre « lui pour en demeurer seul possesseur. Se voyant « ainsi dépouillé de ce qu'il avait enlevé aux Grecs, « Geoffroy vint à l'armée du marquis de Montférat « qui était pour lors au siége de Nauplie de Romanie; « c'est là qu'il trouva Guillaume de Champlitte, l'un « de ses meilleurs amis, auquel il dit que s'il voulait « passer avec lui dans la Morée avec quelques troupes, « il leur serait facile de faire de grandes conquêtes, « lui promettant de relever de lui pour la part qu'il « en ferait. Ils partirent ainsi de l'armée du consentement du marquis, emmenant avec eux deux cents « chevaliers d'élite et autres bonnes troupes, et arri- « vèrent en Morée, où d'abord ils se saisirent de Mo- « don, qu'ils fortifièrent. Ce fut là où ils défirent « Michel Comnène, duc de Duraz, qui était venu avec « une puissante armée, à dessein de les assiéger dans « Modon; ils poursuivirent ses débris jusqu'à Koron, « et l'ayant prise, Geoffroy demeura maître de cette « ville, dont il fit hommage à Champlitte. » Les deux aventuriers ayant ensuite conquis Kalamata et la presque-totalité de la Morée, Champlitte prit le titre de prince d'Achaïe, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers 1210. Ville-Hardouin, qui lui succéda et qui s'était jusque-là intitulé sénéchal de Romanie, fut alors désigné sous le nom de Geoffroy 1.er, ou le Grand.

On trouve quelque différence entre ce qui vient d'être rapporté d'après le savant investigateur des

écrits byzantins, et la manière dont la Chronique de Romanie conte les choses. Selon celle-ci, Guillaume de Champlitte avait déjà soumis le nord du Péloponnèse, où il avait pris terre près de Patras, le 1.er Mai 1205, quand il fut rencontré par Geoffroy de Ville-Hardouin au siége d'Argos, et non de Nauplie. L'historien de Morée, qui confond notre Guillaume de Ville-Hardouin avec son oncle le sénéchal de Champagne, ou le chroniqueur, ne fait point partir les deux aventuriers du golfe argolique, pour venir directement à Modon; mais il les y fait venir par terre en passant le long des rivages d'Achaïe et d'Élide, où d'abord ils s'emparent de la ville d'Arcadia, dont les habitants se sauvèrent dans le château: ce n'est qu'ensuite que, se dirigeant sur Modon, l'une des douze places fortes du Péloponnèse, ils trouvèrent cette ville encore toute bouleversée, et dans le triste état où nous avons vu tout à l'heure que les Vénitiens l'avaient laissée (p. 119). Il n'est du reste pas dit un mot, dans tout le cours de ce récit, qui porte le plus frappant caractère d'exactitude, de Michel Comnène, duc de Duraz, ni de la défaite de sa grande armée.

Pendant le règne de Geoffroy II, Modon avec Koron repassa sous la domination vénitienne, par suite d'un arrangement que fit ce prince avec la république. Geoffroy, « voulant reprendre Monembasie, Corinthe « et Anaplion, ou Nauplie, sur l'empire grec qui lui « avait enlevé ces places, ne trouva d'autres moyens « que la cession de deux ports de Messénie, pour obtenir les secours de ses alliés, avec lesquels il fut « stipulé qu'en échange desdites villes avec leurs villages et dépendances, la république fournirait au

« prince deux galères pour la garde du pays, et payerait « la solde de l'équipage, le prince n'étant tenu qu'aux « frais de l'entretien. » Venise envoya donc quatre galères au lieu de deux, et toute la partie méridionale du pays devint sa propriété jusqu'en 1498, que, sous Bajazet II, les Turcs la lui enlevèrent. Modon devait être alors plus forte qu'elle n'avait jamais été, car le siége fut rude, et les assaillants étaient, disent les historiens, au nombre de cent cinquante mille hommes, ce qui paraît être une exagération. Une imprudence de la garnison chrétienne causa sa perte, et le massacre fut affreux; Adrien Folconi ou Falconi, qui occupait alors le siége épiscopal, animait les citoyens au combat et fut tué sur la brèche dans ses habits pontificaux. Coronelli, qui rapporte ce fait[1], dit encore que sous la domination vénitienne cette ville était le chef-lieu de la province de Belvedère, et il la nomme son boulevard. « Ceux « qui veulent conquérir la Morée, ajouta-t-il, croient « ne pouvoir s'assurer de leur conquête s'ils ne s'emparent d'abord de cette place importante, qui pour « cette raison a si souvent changé de maîtres. » C'est pendant cette première période de la domination vénitienne que furent érigés plusieurs bâtiments publics, où l'on reconnaît ses traces; nous les avons retrouvées dans plusieurs écussons d'armoiries sculptées sur divers murs, dans les parois d'une grande citerne près de la mer, où se lit une inscription horriblement gravée et que M. Dubois m'a communiquée[2]; enfin, dans une

1. Descr. de la Morée, p. 83.

2. 1471 ADDI ZI MASO
MIHIEL ḃANDREA
FRANCESCHO VANVHOU

autre inscription sur une maison de la grande place, laquelle fut peut-être un hospice, et où se lit le millésime MCCCCLX. XX OC. Modon était donc devenu le centre du Sandjiac et la résidence du gouverneur musulman, depuis la conquête de Bajazet; mais les chevaliers de Malte ne laissaient pas que de l'y venir menacer fréquemment; ils faisaient des descentes dans les environs et y enlevaient force captifs. Je trouve dans un nobiliaire manuscrit, extrait de la chambre des comptes de Paris, qui renferme copie de tous les titres expédiés de 1350 à 1660, et que possède la bibliothèque de notre dépôt de la guerre: « que le cardinal de Lorraine étant présent, fut expédié, le 6 Juin 1556, l'acte de nobilisation et anoblissement (signé L'Hillier, fol. 8) de Baptiste de Modon, en la Morée, fils de l'aga de cette ville, pris par les chevaliers à sept ans, nourri et élevé dans la foi chrétienne par Barthélemy le Grand, commandeur de Ville-Dieu en la montagne, le 2 Juin 1555, à Saint-Germain en Laye. » Ce fait est curieux par le caractère de brigandage et de bonhomie qui en ressort.

Morosini, ayant pris les deux Navarins, vint attaquer de nouveau la malheureuse ville de Modon en Juin 1686. Achmet Aga y commandait et s'y défendit vaillamment. Il avait fait enfermer les femmes et les enfants dans les basses fosses, pour que leurs cris et leurs larmes n'ébranlassent pas le courage de ses soldats; il se rendit seulement le 10 Juillet, livrant au vainqueur, avec quatre-vingt-dix-neuf canons de tout calibre, un grand nombre d'esclaves chrétiens qu'il retenait, et des nègres dont on ne dit pas l'origine, mais qui furent reportés en

Afrique[1]; la ville demeura pour la troisième fois au pouvoir de Venise jusqu'en 1715, que les Turcs y rentrèrent en maîtres pour en être définitivement chassés à leur tour par les Français sous le commandement du général comte Maison. C'est à Modon que débarqua Ibrahim, lorsqu'au mois de Février il vint ravager la Morée; les neuf mille hommes de troupes qui l'accompagnaient furent campés dans la plaine où nous avons retrouvé les débris de l'un de leurs camps (p. 111); ils s'y préparèrent au siége de Navarin. Les Grecs n'opposèrent aucune résistance à leur descente.

Je vois en marge d'une vieille carte[2], détestablement gravée d'après Cantelli, un petit plan du pourtour fortifié de Modon, daté de 1686, l'année même où Morosini s'en rendit maître: ce plan, tout mal fait qu'il soit, peut servir pour retrouver, à travers les améliorations dues aux officiers du génie de l'expédition libératrice des Français, les travaux qui, depuis la domination des Vénitiens, avaient fait de Modon une sorte de citadelle excellente, relativement aux moyens de siége qu'on pouvait avoir avant l'invention de la poudre et même plus tard. La ville, située sur un cap escarpé, était, comme aujourd'hui, de forme longitudinale du nord au sud, trois ou quatre fois plus étroite que longue, terminée par une tour étagée qui servait de phare, et qui maintenant est la prison militaire. Cette tour s'élève sur un rocher, sorte de presqu'île, dont l'isthme est un pont en pierre, sous

---

1. Descr. de la Morée, p. 85-92. — 2. *Le Péloponèse aujourd'huy la Morée*, etc.; à Paris chez Defer, quai de l'Horloge, à la Sphère royale, 1705.

les arches basses duquel la mer roule à deux ou trois pieds de profondeur. On l'appelle le fanal. L'entrée de la ville du côté du nord, dite *de terre*, est protégée par une citadelle, où notre général en chef habitait les appartements qu'avait occupés Ibrahim. Un grand fossé très-large a été creusé dans le roc de ce côté, pour unir la mer extérieure à celle de l'intérieur du port; nous l'avons beaucoup élargi et approfondi, mais cependant l'eau n'y entre qu'à peine par les vents d'est continus et du côté intérieur, qui demeure marécageux et fétide durant presque toute l'année. Un pont de bois assez élevé conduit à la grande porte par-dessus ce fossé, et peut être au besoin facilement supprimé [1]. Le lion de S. Marc, grossièrement sculpté sur une grande pierre carrée, se voyait, depuis la conquête de Morosini, incrusté dans les remparts, d'où les Turcs avaient négligé de l'ôter. Le port est formé par un môle évidemment antique, tout ruiné, mais encore solide, parce qu'il fut construit avec d'énormes pierres, qui, pour avoir été culbutées par les tempêtes, ne s'en sont pas moins tassées de façon à résister très-longtemps encore. Je le regarde comme ayant pour base ce rocher Mothon dont il a été question plus haut (p. 118). On a cherché ce Mothon dans une autre roche beaucoup plus considérable et près de laquelle nous passerons en allant visiter Sapience (p. 137); mais certainement on a eu tort, puisque celle-ci est à une telle distance de la côte qu'elle ne la saurait protéger en aucune manière ni contre les vents ni contre les vagues.

---

1. On trouve le fossé, le pont et la porte de Modon gravés à la pl. 1, fig. 2, de la section d'architecture.

Le môle fut originairement continu, mais il y existe aujourd'hui une interruption au pied du phare, qui, dans le plan cité de 1686, occupe déjà la partie sud et courbée où ce môle se rattache en figure de faucille; par le côté septentrional, il s'étend jusque vers la hauteur du milieu de la ville, où s'ouvre la porte de mer par laquelle on communique avec la douane. Des tronçons de colonnes brisées sont plantés à l'extrémité septentrionale de l'antique jetée du Mothon, et y servent encore à l'amarrage des petites embarcations, qui seules peuvent mouiller en dedans, parce qu'il ne s'y trouve plus guère qu'une ou deux brasses d'eau; on appelle ce mouillage Mandraki: des navires de trois cents tonneaux n'y tiendraient pas, quoi qu'on en ait pu dire; mais le Mandraki a été certainement plus profond, et comme le sol y est composé de galets roulés, souvent réduits en très-petits fragments, il est présumable que son encombrement résulte de l'opposition de deux courants, occasionnée par la solution de continuité qui s'est faite au pied du fanal. Tandis que la vague du large s'introduit dans la crique par cette solution de continuité avec une certaine violence, en venant du sud au nord, la continuation des mêmes vagues, brisant à la côte et déferlant en ligne courbe le long des rochers qui supportent les remparts intérieurs, occasionne à son tour une espèce de remous du nord au sud, qui entraîne les corps roulés pour les déposer aux points de choc. La vue que j'ai fait graver à la planche VII, aidera à comprendre ceci: on y voit la base des murs, par où revient le flot, la tour du phare, sa presqu'île, le môle antique avec sa rupture et les vieux tronçons de colonnes qui témoignent de son antiquité.

Sous la direction de M. le colonel Audoy, le génie français a beaucoup ajouté aux défenses de Modon, en conservant les fondations du moyen âge tels qu'on les voit sur le petit plan de 1686, cité plus haut (p. 125), ainsi que la citadelle, qui pourrait servir de réduit si la place était enlevée par mer; cette citadelle fait la principale force de Modon par le côté du nord. Pour en garantir les approches, on y a pratiqué un bon chemin couvert avec de nouveaux remparts et de beaux glacis.

La ville actuelle de Modon n'a dû être originairement qu'une sorte d'acropole. La cité s'étendait beaucoup plus en dehors, et sa première enceinte comprenait probablement presque tout l'espace qui se trouve entre les hauteurs et l'embouchure du torrent, à partir du pont par lequel on le traverse. Les soubassements de ce pont sont évidemment antiques, et dans les travaux que faisait le génie pour construire le glacis, j'ai reconnu des traces de vieilles constructions qui répondaient à des murailles extérieures des âges reculés. Ces murailles furent peut-être celles de la première Pédase; maintenant ils sont pour jamais enfouis sous bien des brouettées de terre rouge. Quoi qu'il en soit, tout l'art de l'ingénieur ne pourra faire que Modon devienne autre chose qu'un de ces postes qu'on parvient à mettre à l'abri seulement d'un vigoureux coup de main, la ville étant dominée du côté de l'entrée, et ses murs anciens étant assez mauvais, dans l'intérieur du port surtout. Le siége n'en pourrait être long par terre et par mer, dans le système actuel d'attaque. Quand l'armée française en prit possession, on la trouva dans un état de délabrement complet et mi-

sérablement armée; la plupart des pièces qui garnissaient les remparts n'avaient pas d'affûts et gisaient par terre devant des embrasures éraillées, sur des plates-formes détestables; la plupart toutes en fer, elles dataient du temps des Vénitiens, et la rouille en avait tellement attaqué la masse, qu'elles se débitaient en grosses écailles presque jusque dans la moitié de leur épaisseur. M. Dubois a cependant remarqué parmi ces rebuts de jolies pièces en bronze; l'une d'elles était ciselée vers sa lumière d'arabesques les plus élégantes et qui attestent l'époque où le meilleur goût s'introduisait en Italie dans toute sorte d'ornements; sur une autre j'ai lu : OPVS CAMILLI. Il y en a où se voient deux lions de S. Marc, dont le corps se termine en queue de poisson, comme la sirène, ce qui indique la suprématie que la république s'attribuait alors sur les mers. M. Dubois m'a assuré n'en avoir rencontré de semblable nulle autre part.

« On sait, dit M. de Pouqueville[1], comment le prince « Dolgorouki, ayant attaqué Modon (lors de la tentative d'une révolution en 1770), fut abandonné par « six mille Maniotes, au moment où la ville allait capituler. Après cette défection, le prince dut, malgré « des prodiges de courage, sacrifier son artillerie pour « se retirer sur Navarin. » Cette version n'est pas celle du Magne, où l'on prétend que ce furent les Russes qui abandonnèrent, sans avoir fait aucun prodige de courage, les braves Spartiates, par lesquels, au contraire, ils furent héroïquement protégés dans leur fuite qualifiée de retraite : quoi qu'il en soit, « les

1. Voyage de la Grèce ; t. VI, p. 68.

« Turcs, ajoute M. de Pouqueville, montrent avec or-
« gueil les vingt-quatre pièces de gros calibre que le
« général russe fut obligé de leur abandonner. » Le général en chef, comte Maison, me les montra aussi, mais avec cette simplicité qu'y devait mettre un guerrier trop habitué à conquérir de semblables trophées pour en tirer vanité. On a placé en batterie du côté de la mer, celles de ces pièces que le temps n'avait pas mises hors de service.

CHAPITRE IV.

ILES ŒNUSES. EXCURSION A SAPIENCE. FESTIN HELLÉNIQUE.

Vis-à-vis Modon, à une lieue environ de distance, s'élève brusquement du sein des flots l'île de Sapience, qui n'est point, comme on l'a imprimé quelque part, la *Sphagia* de l'antiquité, mais qui fut la principale des *Œnuses* ou *Œnusses*[1]. Ces Œnuses forment un petit archipel disposé à peu près vis-à-vis la côte méridionale de Messénie. Leur nom ancien ne viendrait-il pas de celui que portait le fils de Porthaon, dont il a été parlé plus haut (p. 118), et que Pausanias appelle Œneus, en le disant père de Mothone? Elles sont au nombre de quatre; savoir :

1.° Vénético (*Théganusse*[2]), la plus orientale et qu'on n'aperçoit pas de Modon, est située au sud du

1. Pausanias (*lib.* IV, à la fin du chapitre 34), mettant le mot au singulier, semble ne désigner qu'une seule Œnusse; mais Pline (*lib.* IV, *cap.* 12) met le pluriel, et veut évidemment parler d'un petit archipel. — 2. Pausanias (*loc. cit.*) signale cette île comme déserte.

cap Gallo (*Agritas promontorium*), à un peu plus de douze cents mètres de distance. Quelques roches sous l'eau ne permettent pas aux fortes embarcations de s'approcher trop de sa pointe nord, dont les marins doivent se tenir à trois ou quatre cents mètres; mais on peut avec sécurité traverser par le milieu de la passe que suivit, en 1735, le vaisseau de ligne l'Aquilon. Au sud, à un peu plus d'un tiers de lieue, sont les Fourmigues, écueils au ras de l'eau, qui occasionnèrent quelques naufrages. Vénético n'est qu'un bloc de grès, prolongement du terrain de Koron, élevé et perpendiculairement taillé dans la plus grande partie de sa circonférence, qui doit être d'une lieue au moins; sa croupe est couverte de quelques buissons, dont la verdure disparaît durant les chaleurs de l'été. « Les recherches qu'on y a faites, dit M. de Pouqueville [1], « n'ont procuré que la découverte d'un caveau funéraire, entouré de sarcophages de deux pieds de « hauteur, sans couvertures ni inscriptions, ainsi « que des déblaiements, qui prouvent qu'on y a fait « des fouilles. » Boblaye, qui a mouillé tout près, y distingua une source et quelques ruines que le patron du caïque assurait être celles de bains antiques.

2.° Cabréra [2], appelée aussi par les Grecs modernes *Skhiza,* qui vient ensuite au sud-est de Sapience, est beaucoup plus grande que Vénético, non moins élevée, et escarpée dans presque tout son pourtour; elle de-

---

1. Voyage de la Grèce; t. VI, p. 63. — 2. Écrit Kabréra dans la carte de Barbié du Boccage, qui ne s'est pas donné la peine de réfléchir sur l'étymologie latine ou franque, mais non grecque, du nom de cette île.

meure également déserte à cause de sa sécheresse; je ne sache point que les hommes s'y soient jamais établis fixement, quoique j'y trouve le signe d'un village dans une vieille carte de Nuremberg, reproduite en Hollande sans millésime, signe qu'Arowsmith a conservé. Le nom de cette île indique assez que des gardiens de Chèvres, dont quelques-unes, s'étant échappées, sont devenues sauvages, s'y rendent parfois dans la saison où le soleil n'a point dévoré la maigre végétation qui de loin colore quelques points de sa superficie. Sa constitution géologique est la même que celle de la côte opposée où se terminent les hauteurs orientales du petit bassin Méthonique, c'est-à-dire qu'on y trouve, outre le calcaire, de nombreuses alternances d'argile marneuse avec des bancs minces de grès vert. Il y existe, dans la partie du sud, une anse dans laquelle on peut mouiller par quinze brasses d'eau et par tous les vents, pourvu que celui du sud ne souffle point avec trop de violence.[1] Si quelque navire se trouvait dans la nécessité de s'y réfugier, il faudrait qu'il rangeât la côte de bâbord pour éviter trois pointes de roches qui sont sous l'eau, à stribord en entrant. C'est au fond de cette baie qu'on trouve des restes de masures qui paraissent avoir été élevées par des pêcheurs, mais qui n'ont jamais constitué le village idéal que je trouve marqué sur plusieurs cartes.

3.° L'Ile Verte, *Amariani* ou *Santa-Maria*, qui gît précisément entre la précédente et la suivante, n'est qu'un rocher ovale d'un peu plus de mille mètres

1. La carte anglaise, dite de Gell, marque le mouillage au nord-est; peut-être en existe-t-il effectivement un en cet endroit de l'île.

du nord au sud, sur un peu moins de large: cette île est plus basse que Sapience et que Cabréra; son nom n'empêche point que dès le mois de Mai elle ne présente un aspect d'aridité complet; je l'ai vue à la fin du printemps déjà toute jaunâtre et entièrement brûlée par le soleil.

4.° Sapience, enfin, est la plus grande[1], au moins en longueur, car elle a presque deux lieues et demie du nord au sud; elle se rétrécit, dans cette direction, en une langue de terre montueuse, pour former en dedans, c'est-à-dire du côté oriental, une assez bonne rade, où l'on a de dix à vingt-cinq brasses d'un fond excellent à deux encâblures de la côte. C'est en ce point de l'île que se trouve *Porto Longona,* crique assez commode, couverte par le rocher appelé *Spalmador*, et au fond de laquelle on voit les traces d'un village avec quelques citernes; le tout fut protégé par un château probablement vénitien, maintenant tout à fait en ruines. C'est en ce lieu qu'aborda vers 1309, Ramond de Montaner, chroniqueur catalan, qui raconte « qu'étant parti « de Koron, il vint coucher dans l'île de Sapiencia, où, « lorsque le jour parut, il vit venir quatre galères et « un vaisseau qui se trouvèrent composer la flotte de

1. On voit dans les vieilles cartes, faites d'après les renseignements des Vénitiens, son nom écrit *Sapienza* ou *Sapianze*, et ce même nom y est donné au cap qui répond à la base du Saint-Nicolo, vers la moitié de la distance de Modon et de Navarin, cap qui maintenant n'a plus de désignation particulière. Dans la carte russe de 1797, cette île est indifféremment appelée Σαπιεντσιαι, Σφαγιαι et Πρώτη; ce qui est une faute grossière et en quelque sorte triple.

« Rimbaud Dessor, autre aventurier de ses amis.[1] » Dans la carte d'Arowsmith l'emplacement du village est mal à propos marqué dans le nord de l'île, en face de Modon [2], où nous n'avons rien trouvé qui pût faire supposer que des hommes aient jamais fait la moindre construction.

Le mouillage entre Sapience et le continent est excellent et fut autrefois très-fréquenté des navigateurs; une escadre s'y mettrait aisément à l'abri des tempêtes, et pourrait y arriver indifféremment par la passe du nord, entre la terre ferme et l'île; par celle du sud, à gauche ou à droite de l'Ile Verte; ou enfin par celle de l'est, entre Cabréra et la côte du port Lambro. Pour mouiller dans cette rade, les vaisseaux et les frégates, s'ils viennent d'Europe, suivent ordinairement la première, c'est-à-dire celle du nord, dite du Mandraki; il peut y avoir une lieue de distance de Modon à Sapience; on trouve entre les deux de six à sept brasses d'eau; la passe est fort saine, en observant seulement de s'approcher beaucoup plus du sud que du continent, à cause de quelques roches qui se prolongent suivant la direction du nord jusqu'à trois ou quatre cents mètres. Le côté où mouillent les grandes embarcations s'appelle le *fer à cheval*, parce qu'effectivement la rive de Sapience y présente à peu près cette forme: on y trouve de dix à douze brasses fort près de terre, où les montagnes de l'île amortissent les vents assez avant dans la baie de Modon; le fond de celle-ci

---

1. Traduction de Buchon, t. II, p. 244. — 2. L'auteur de la carte de 1807 n'a pas manqué de reproduire cette erreur.

n'est pas moins bon, quoiqu'il y ait quelque danger à y mouiller, parce que les chrétiens et les Turcs, dans les divers combats qu'ils s'y livrèrent, y ont laissé une multitude d'ancres capables de scier les câbles sous l'eau.

Comme je formais le dessein d'explorer Sapience avant de quitter le quartier général, j'eus la visite du préfet de Modon ; il parlait fort bien le français, et s'était fait précéder à l'orientale d'un présent, composé de deux Moutons nourris sur les pentes de Saint-Nicolo, et d'une caisse d'Oranges venues de Mistra. Depuis le temps où l'ordre et le calme s'étaient rétablis en Morée par la présence des troupes françaises, le gouvernement grec n'avait pas encore trouvé les moyens de former en Messénie d'écoles d'enseignement mutuel. M. le préfet venait présenter aux membres de la Commission scientifique une souscription pour l'ouverture d'un établissement de ce genre, dont il eût bien désiré pouvoir doter le chef-lieu de son département. L'état-major de l'armée, les officiers de la ligne et les moindres employés de l'administration avaient rivalisé de générosité dans leurs offrandes, voulant tous contribuer ainsi à rapporter chez les Grecs, tombés dans l'ignorance, ces lumières dont l'Europe doit au moins les premières lueurs à leurs aïeux. Notre don parut à M. le Préfet digne de la mission qui nous avait été confiée, et désirant témoigner sa reconnaissance à mes collègues, il me pria de les inviter au festin hellénique qu'il se proposait de leur offrir dès le lendemain sur l'île même que je me préparais à visiter.

Ce fonctionnaire vint donc nous chercher le jour

suivant, accompagné de quatre palikars, qui nous formèrent une suite d'honneur. Un bateau, à l'arrière duquel se trouvaient étendus les tapis où nous devions prendre place, attendait à l'embarcadère. Parmi les provisions était un baril rempli d'eau douce, dont on n'eût pas trouvé une goutte, bonne ou mauvaise, au terme de la promenade; un beau Mouton vivant et fort gras, attaché par le front au pied du mât, y semblait être comme une victime sur laquelle veillait, armé d'un coutelas, le sacrificateur chargé de l'égorger bientôt; en regardant cet animal quand nous doublâmes la pointe du môle où se dressaient des tronçons de colonnes antiques, je fus tenté de me croire remonté vers ces temps où, sur la même mer et sur des embarcations pareilles, les premiers habitants de Pédase allaient offrir sur la principale des Œnuses les prémices de leurs troupeaux, afin de conjurer la fureur des vents[1]. Accompagnés de nos palikars bizarrement vêtus, au milieu des marins parlant un langage où se reconnaissaient des mots que nous avait appris le Jardin des racines grecques, il me semblait voir dans chacun de mes collègues de la Commission, un nouvel Anacharsis venant de quelque contrée cymérienne pour chercher des leçons au pays qu'illustrèrent les sept sages.

Le temps était fort beau, et quoique nous fussions seulement dans les premiers jours de Mars, il faisait

1. Pausanias dit (*lib.* IV, *cap.* 35) que Mothone était désolée par des vents terribles, et que par cette raison Minerve, qui les fit cesser, y était adorée sous le nom d'Anémotis, d'ἄνεμος, qui signifie vent.

une chaleur dont nulle brise ne diminuait l'intensité; nous gouvernâmes sur l'île que nous avions en face, et dont nous atteignîmes le mouillage en moins d'une heure. Quoique la mer parût assez unie, il y avait cependant d'assez fortes houles au milieu du canal. Nous laissâmes à gauche un écueil, qui s'élève de cinq ou six mètres, et dont le plateau, de quelques pas d'étendue, est couvert par divers gramens et autres plantes des régions littorales; cet îlot était celui dont nous avons dit tout à l'heure (p. 126) qu'on aurait tort de le prendre pour le rocher Mothon. Je ne vois nulle part que les anciens lui accordassent un nom particulier. M. de Pouqueville, qui croit néanmoins y reconnaître la grosse roche de Pausanias, l'appelle Saint-Bernardin et pense qu'il est le produit d'une éruption volcanique!.... Boblaye y descendit, et l'a trouvé composé de grès vert, tout rempli de ces agates de couleurs variées qu'on voit sur le rivage opposé roulées en petits fragments et formant une multitude de brillants galets qui ne portent aucune trace de l'action des feux souterrains.

Nous débarquâmes au fond de la courbe en fer à cheval que forme la côte septentrionale de Sapience en se creusant vers son milieu. Il s'y trouve une petite baie sablonneuse [1], dans laquelle notre canot tirait trop d'eau pour que nous y pussions atterrir. Il nous fallut donc sauter lestement sur des rochers, dont on doit approcher avec beaucoup de précaution pour ne s'y

---

1. Cette petite baie correspond à peu près, dans notre planche VII, à la direction de la voile blanche d'une embarcation qu'on y voit entre un navire à l'ancre et l'île de Sapience.

pas briser, et contre lesquels il est impossible d'aborder pour peu que la mer soit agitée. Quand nous fûmes parvenus à débarquer, non sans courir le danger de tomber à l'eau, le canot alla mouiller à vingt pas au large à cause de l'arène, qui se prolonge assez loin en mer où il n'y a guère que trois pieds de profondeur, tandis qu'un peu à droite ou à gauche, et contre les parties rocheuses où nous avions pris pied, il y avait au moins trois ou quatre brasses. C'est probablement de cet endroit qu'a voulu parler M. de Pouqueville[1]; mais nous n'y avons pas plus trouvé « les traces d'un « cimetière de pestiférés turcs, que de chaussée recou-« verte d'une végétation parasite. » Je crois même pouvoir affirmer qu'il n'existe pas de végétation parasite dans toute l'île de Sapience, du moins en prenant le mot dans sa véritable acception. Il ne s'y trouve pas non plus de bruyères; les arbustes de la famille des éricinées sont d'ailleurs assez peu répandus dans l'Orient et n'y dominent jamais dans les plateaux arides, comme ils le font dans ces landes de l'Europe occidentale, auxquelles on a étendu le nom de *Bruyères;* désignation qui donne une assez juste idée de l'aspect de ces landes, mais qui en donnerait une très-fausse, si on l'appliquait aux solitudes couvertes par les buissons aromatiques qui forment le caractère botanique des surfaces non cultivées du bassin méditerranéen; ce genre de solitudes buissonneuses s'appelle Maki ou Maqui.

Le fond de la baie était le seul espace où l'on pût parcourir cinquante pas horizontalement et parallèlement

1. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 66.

à la mer, sur une très-petite largeur; le reste des côtes est composé de rochers escarpés et entassés avec une telle confusion, qu'on n'y saurait trouver un mètre carré en surface qui fût assez uni pour faire commodément deux enjambées. Des branchages secs avaient été accumulés vers l'un des bords de l'enfoncement, comme une provision préparée d'avance à l'usage des marins et des pêcheurs qui, descendus sur l'île, ont besoin d'y faire du feu. Les gens du préfet se mirent sur-le-champ à en allumer, afin d'obtenir un ardent et considérable tas de braises; pendant que le bois flambait en pétillant, on tuait le Mouton, qui fut écorché, ouvert et vidé avec une rapidité surprenante. Son corps fut ensuite frotté extérieurement et intérieurement de graisse et de sel; on l'empala, à proprement parler, au moyen d'un long pieu façonné avec un échalas choisi parmi les arbrisseaux du lieu; deux fourches taillées dans un fourré de lentisques servirent à supporter la broche improvisée. Les entrailles de la victime, nettoyées, bien épicées et coupées en rouelles, furent enfilées dans les plus longues baguettes qu'on pût obtenir des Myrthes d'alentour, et réservées pour être rôties à grand feu, quand il en serait temps, c'est-à-dire un quart d'heure avant que la grosse pièce du festin fût entièrement cuite. M. le préfet nous prévint que toutes ces viandes que nous venions de voir mourir seraient tendres et exquises dans deux heures tout au plus, mais qu'il fallait les manger à point si nous voulions avoir un idée exacte des délices que peut offrir un festin hellénique ou repas de klephte.

Ce nom de klephte désigne aujourd'hui, à proprement parler, un conquérant de grand chemin, un

voleur à main armée; il se prend en mauvaise part: dans l'origine, et naguères même, il fut au contraire honorable et répondait à celui de héros. Le peu de Grecs qui savent qu'il est question dans les temps de leur histoire primitive des Dioscures, de Persée, d'Hercule, de Thésée, d'Oreste et autres grands redresseurs de torts, disent que ces illustres anciens étaient de puissants klephtes, et plus d'un capitaine de nos jours se les proposa pour modèle. Lorsque je conduirai le lecteur chez le célèbre Kolokotroni, je donnerai quelques détails sur ces klephtes modernes, qui prétendent être les imitateurs des forts de la Grèce héroïque, comme je dirai ingénument ce que sont les palikars, lorsque sur les ruines d'Éleusis je visiterai dans son camp Vazo, l'un de leurs plus dignes chefs; je dois aujourd'hui me borner à décrire Sapience, à relever les erreurs singulières dans lesquelles on est tombé au sujet de cette rocailleuse solitude, à collecter ses productions naturelles, à mesurer la hauteur de son plus grand pic, à prendre enfin sur sa rive le dîner de héros ou de voleurs que nous y faisait préparer le préfet de Messénie.

On vient de voir que Sapience, qui semble être la plus grande des Œnuses de l'antiquité, est aussi la seule de ces îles qui porte des traces certaines d'un établissement des hommes avec les ruines d'un château; la privation d'eau en a chassé les habitants, et quand il y existerait des sources, comme il s'y trouve à peine en quelques endroits de la terre végétale capable de lier les rochers dont elle est un amas, on n'en pourra jamais obtenir assez de ressources agricoles pour nourrir seulement une population de vingt fa-

milles. C'est pourtant cette île de Sapience sur laquelle des personnes sachant lire et écrire, puisqu'elles ont fait des livres, et qui rêvaient la résurrection de l'ordre de Malte, jetèrent dernièrement leur dévolu, pour établir la capitale d'un nouveau grand maître; il est vrai que c'était en attendant mieux. Je lis dans un ouvrage où ce sujet est traité gravement[1], le passage suivant, qui prouve à quel point ceux qui s'entremirent dans une telle affaire, connaissaient peu ce dont ils parlaient; c'est l'ordre souverain lui-même qui, *sous l'autorité de notre Saint-Père le Pape,* s'adresse à ses agents ou commissaires près du gouvernement grec. « Ce qui importe le plus à l'ordre, est-il dit dans une « de ses notes officielles, c'est d'avoir d'abord un chef-« lieu en propre, quel qu'il soit; car, dès qu'il aura « planté son pavillon dans une île ou sur un rocher, « la France lui rendra vingt-neuf millions de biens « non vendus, la Belgique seize, la Sardaigne huit en-« viron, d'après l'assurance qui vient d'en être donnée « à notre commissaire M***. C'est pourquoi il faut « tenir essentiellement à se faire céder de suite les îles « Sapienza, composées de trois îlots, dans lesquels se « trouvent deux bons ports. Le rocher du milieu, « appelé l'Ile Verte, peut servir pour un lazareth. » Et plus loin on lit[2]: « Il faudra non-seulement se « procurer tous les détails qui concernent les îles sus-« dites de Sapienza, mais encore y aller en personne,

---

1. Mémoires historiques et militaires sur les événements de la Grèce, jusqu'au combat de Navarin; Paris, 1828, chez Brissot-Thivars. — 2. T. I.er, p. 213.

« et prendre note du climat, de la nature du terrain, « de sa fertilité, des grains et denrées qu'on y récolte, « de la qualité des eaux, des pluies et des vents qui y « règnent, de la position des villages, du nombre de « leurs habitants, de leur naturel, du commerce, et « des rapports qu'ils ont avec la Morée et les étran- « gers, etc. » Enfin, les régénérateurs de la chevalerie dans l'Orient comptent, quelques pages après, pour fournir aux premiers frais de leur établissement dans les îles de Sapienza, sur le revenu que donnent les douanes du petit archipel. Il fallait que l'appât d'un emprunt de plusieurs millions qu'on cherchait à négocier sur de pareilles bases, et dont on promettait une part au gouvernement grec d'alors, tentât beaucoup celui-ci, puisqu'on voit l'un de ses ministres entrer en pourparlers avec les auteurs d'un plan où les habitants, les villages et les douanes des îles Sapienza sont mis en ligne de compte.

Si le choix de Sapience pour chef-lieu d'un empire chevaleresque est une idée véritablement bouffonne, la possession de cette île par l'Angleterre serait une chose très-sérieuse, et à laquelle les cabinets d'Europe paraîtraient avoir tacitement consenti sans en connaître le danger. Quand des nécessiteux qui voulaient extorquer de l'argent à cette espèce de dupes avides qui se jettent si légèrement dans tous les emprunts publics, donnaient une importance illusoire à des rochers, les cabinets de l'Europe ignoraient sans doute que ces rochers existent et qu'ils ont leur importance réelle. Depuis qu'en se faisant adjuger l'archipel Ionien, la Grande-Bretagne a stipulé que toute île située sur les côtes du Péloponnèse, de Corfou jusqu'à Cérigo, serait

considérée comme ionienne, et lui serait conséquemment acquise, Sapience, l'Ile Verte, Cabréra et Vénético, font partie des possessions de cette Angleterre dont les prétentions s'étendent jusque sur Prodano et sur Sphactérie [1]. Il n'est pas jusqu'aux écueils de Trinisa, ainsi qu'au rocher de Marathonisi, où se voit le château du général mainote Dzanetaki, qui ne pussent être considérés comme des ioniennes au même titre, lorsqu'une compagnie de Londres songera à s'approprier les revenus du bassin de l'Eurotas. Si donc la Grèce constituée devenait jamais florissante par le commerce, que ses habitants parvinssent à tirer de leur propre pays de nombreux objets d'exportation, à construire des navires dans leurs ports pour transporter ces objets, ou que des vaisseaux étrangers trouvassent quelque profit à les y venir prendre, l'Angleterre, avec des forts sur Prodano, sur la pointe de Sphactérie, à Sapience ou Vénético, à Marathonisi, enfin à Cervonisi, entre Cérigo et l'extrémité sud-est de la Morée, avec des forts, dis-je, sur tous les rochers de son pourtour, intercepterait, quand lui en prendrait fantaisie, toute communication avec les côtes d'Élide, la baie de Navarin, le port de Modon, les golfes de Messénie ou Koron, et de Laconie ou Kolokhyta? Nul ne pourrait doubler les caps Thénare ou Malée sans la permission de l'amirauté de Londres; et qu'on n'allègue point que les îlots déserts sur lesquels je voudrais appeler la sollicitude des puissances

---

1. Voyez l'état nominatif des îles et écueils composant le gouvernement des îles Ioniennes, dans l'Atlas de l'histoire de ces îles; chez Dondey-Dupré. Paris, 1823.

qui ont intérêt à ce que la navigation de la Méditerranée ne tombe pas définitivement tout entière au pouvoir d'une seule; et qu'on n'objecte pas, dis-je, que ces îlots n'offrent aucune ressource pour que des populations s'y puissent établir : ce ne sont pas des populations qu'on y établirait, mais d'imprenables batteries, armées de gros calibre, avec tous les moyens nécessaires pour abriter ses propres flottes et brûler celles des autres. Ce n'est point pour son importance commerciale que la compagnie, sous la protection de la métropole, fit autrefois de Sainte-Hélène, dans l'Atlantique, une forteresse inexpugnable; ce n'est pas pour protéger la ponte des tortues qu'elle a récemment occupé l'Ascension : quand elle prend possession d'un rocher, la Grande-Bretagne entend que la mer qui le baigne lui demeure assujettie dans la vaste étendue de l'horizon dont il est le centre. S'il n'existe pas de possibilité d'en obtenir des récoltes, elle y accumule des magasins de vivres; si l'eau de source y manque, elle sait bien y creuser des citernes; et si par une influence particulière du climat, la pluie même n'y tombait jamais, elle saurait encore dérober de liquides tributs aux brumes humides des nuits [1], comme les habitants primitifs de l'île de Fer en obtenaient des feuilles d'un arbre révéré de leurs montagnes [2]. Il est

1. A l'Ascension, rocher privé de sources, non moins âpre que Sapience, c'est au moyen de toiles vernies, qui forment la couverture d'une étable à Bœufs, que l'on obtient, pour désaltérer les animaux, l'eau qui se condense à la surface de ces toiles, et qui coule en gouttes dans un réservoir où l'on finit par en accumuler des aprovisionnements de plusieurs tonnes.

2. Essais sur les îles Fortunées, chap. IV, p. 220.

donc certain qu'on verra des léopards sur les moindres îles voisines de la côte de Morée, dès qu'il sera jugé nécessaire à Londres d'y planter la bannière d'Albion; et ses droits tacitement consentis sur Sphactérie et sur Sapience particulièrement, lui assurent dans l'avenir la possession des ports de Modon et de Navarin, enlevés aux Musulmans par des baïonnettes françaises. Quoi qu'il en soit, sans songer que nous fouillions le sol anglais, et pendant que l'on préparait le festin, chacun de nous se mit à escalader gaîment les blocs de pierre qu'il trouvait devant soi. J'avais établi une station barométrique au bord de l'eau, sur la plage sablonneuse; un autre instrument fut porté sur le point culminant de l'île[1], et de la comparaison des observations il est résulté deux cent quatre-vingt-cinq mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer pour ce pic. M. Despréaux, quoique malade, récolta les plantes. MM. Boblaye et Virlet étudièrent le terrain, et le trouvèrent en tout tellement semblable à celui du Saint-Nicolo, qu'ils n'hésitèrent point à prononcer que l'île entière n'était qu'un prolongement de cette montagne, tandis que nous avons reconnu dans Cabréra et Vénético le Grès vert des hauteurs opposées (p. 132). Baccuet crayonna le profil de la côte de Messénie, et M. Brullé, cherchant des insectes, n'en captura qu'une douzaine qu'il avait déjà rencontrés aux environs de Modon; il trouva que la Vanesse Belle-dame, seul papillon de l'île, s'y rencontrait en plus grand nombre que partout ailleurs: ainsi Sapience fut en peu d'heures explorée sous tous les rapports.

---

1. J'ai eu soin de signaler ce sommet dans la planche VII.

Évidemment sortie du fond des mers par suite d'un bouleversement général dont les contrées voisines portent l'empreinte, résultat d'un immense fracassement longitudinal qui, entre les trentième et quarante-cinquième parallèles, fendit d'Orient en Occident un ancien continent pour interposer notre Méditerranée entre deux continents distincts, Sapience n'a pourtant rien de volcanique. La personne dont M. de Pouqueville intercale dans ses écrits une notice sur l'île qui nous occupe, en donnant cette notice « comme modèle à suivre par les voyageurs qui seront appelés « à visiter l'Archipel [1], » s'est donc trompée quand elle y a vu le résultat d'une éruption; elle s'est également trompée sur tout ce qu'elle dit du reste du pays, où nul de nous n'a reconnu ni traces de maçonnerie antique, ni grottes retentissantes comme des nefs d'église gothique, avec des pavés sous-marins en manière de tapis de Perse, etc. Sapience, dans la totalité de son étendue, et de ses racines à son faîte, appartient simplement, comme il a été dit tout à l'heure, au système entièrement calcaire du mont Saint-Nicolo.

En s'élevant droit devant soi, à partir du fond de la baie, on gravit par des pentes un peu plus accessibles que celles de tout le reste du pourtour, mais ces pentes n'en sont pas moins fort difficiles à escalader; nous trouvâmes en haut une manière de col, liant le point le plus élevé de l'île et les remparts abruptes des sommets de gauche. Derrière un grand fragment de rocher, qui forme un monticule dans cette direction, je parvins à l'origine d'un petit vallon,

1. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 64.

descendant vers l'une des criques inabordables du nord; quelques gros troncs d'arbres, qui ont été coupés et brûlés sur place, y demeuraient charbonnés comme des indices d'une destruction récente; et probablement sous leur ombrage quelque pauvre Grec, vivant dans une mauvaise caverne du voisinage, avait cultivé les interstices des pierres; ce que je supposai à l'Avoine usuelle, aux beaux Lupins, aux Pois comestibles, ainsi qu'à plusieurs touffes de Blé que j'aperçus fleurissant çà et là: j'y trouvai aussi le cadavre d'un Cheval mort depuis peu. On jette souvent de ces animaux avec des Chèvres malades sur Sapience avant la saison des pluies, dans l'espoir qu'ils s'y rétabliront sans coûter le moindre soin à leur propriétaire. Quand on ne parvient pas à les reprendre, lorsque rétablis ils sont devenus trop agiles, ils meurent ordinairement de soif vers la fin de l'été, où l'eau vient à manquer entièrement.

La Mandragore, parée de ses fleurs printanières, mêlées aux fruits provenus des fleurs de l'automne passé[1], les Oignons souvent énormes de la Scille maritime[2], de jolis Iris d'un bleu tendre, des Anémones

1. Voyez la note de la p. 105. — 2. *Scilla maritima* L., que dans l'Itinéraire de Jérusalem on appelle *Cayeux de montagne*, est une des plantes les plus caractéristiques et des plus singulières du bassin méditerranéen; elle abonde dans les versants bétiques et ibériques de l'Espagne, en Sicile, en Calabre, dans toute la Grèce, en Asie mineure et en Syrie, depuis les régions maritimes jusque dans l'intérieur des terres à une certaine élévation. Ses Oignons, employés dans la pharmacie, deviennent souvent gros comme la tête en s'élevant au-dessus du sol dans les endroits découverts et brûlés du soleil. C'est

d'un rouge vif, et autres plantes que nous avions déjà observées sur le col de Navarin, formaient le fonds de la végétation locale, où dominaient par leur prodigieuse quantité, les plus élégants Cyclames [1] que j'aie jamais rencontrés.

Ce fut entre les fentes des pierres qu'ornaient les corolles penchées et les feuilles peintes de ces Cyclames, que je surpris pour la première fois un reptile des moins connu, et qui jusqu'ici n'avait guères été trouvé authentiquement qu'en Sibérie. Je veux parler du Shelptopusik de Pallas [2]. Ce Lézard-Serpent commençait à sortir de son trou, soit pour se réchauffer aux rayons du soleil déjà ardent, soit pour obéir à l'influence amoureuse de la nouvelle saison. Comme il n'existait encore de cet animal qu'une mauvaise représentation, et que je ne l'avais point vu dans les galeries du Muséum, où l'on ne le possédait pas, je ne le reconnus pas d'abord, et n'osant, dans la crainte qu'il fût venimeux, me jeter sur lui pour le saisir, je

---

surtout au sortir de l'hiver qu'ils acquièrent les plus fortes dimensions; ils s'allongent et diminuent en été vers l'époque de la floraison, qui a lieu au commencement de l'automne, en forme d'épi composé de petites corolles d'un blanc lavé, dont l'apparence n'est pas en raison de l'énormité des cayeux.

1. *Cyclamen europeum* L., *C. persicum* Ait., *C. repandum* Sibt. et peut-être quelque autre. Il n'est pas certain que leurs grosses racines tubéreuses soient recherchées des cochons, encore qu'on leur donne vulgairement le nom de *pain de pourceau*. — 2. *Pseudopus Pallasii* Cuv., R. A., 2.e éd., t. II, p. 69. *Lacerta apoda* Pallas, *Nov. com. Petr.* XIX, pl. IX, fig. 1; Voyage, t. V, p. 492. Encycl. méth., *Reptiles*, pl. 12, fig. 7, dont nous avons donné une meilleure figure et représenté le squelette dans les planches 12 et 13 de la zoologie du grand ouvrage de Morée.

l'assommai d'un coup de crosse de fusil, qu'il ne fit pas de grands mouvements pour éviter: je fus bien fâché de ne l'avoir pas pris vivant, lorsque, lui ayant ouvert les mâchoires, je vis qu'il ne s'y trouvait point de crochets. L'individu que je venais de tuer avait plus de deux pieds de longueur; sa couleur uniforme tirait sur le marron pâle; sa tête était assez grosse; il s'amincissait régulièrement en une très-longue queue; ses écailles, à peu près carrées, polies et luisantes, lui formaient une sorte de cuirasse assez dure; un repli longitudinal s'observait de chaque côté des flancs et paraissait plus profond à la partie antérieure; son œil, fort beau, n'était pas celui d'un animal ordinaire ou d'une brute; car selon que le Shelptopusik l'ouvre entièrement ou qu'il le voile au moyen d'une ou deux de ses trois paupières, il lui donne diverses expressions empreintes de plus ou moins de douceur. C'est sans doute à cause de ce regard que les paysans de la Morée ont imaginé sur le reptile qui nous occupe des contes extraordinaires. Ils le disent être « une traîtresse « Couleuvre qui, par la suave lenteur de ses mouve- « ments et la douceur de ses yeux, cherche à inspirer « de la confiance à l'homme et aux animaux durant « six jours de la semaine; on peut alors le toucher « sans danger, il se montre même affectueux; mais le « septième jour, ordinairement le samedi, il fait « mourir sur-le-champ par sa piqûre l'imprudent qui, « ne sachant pas sa malice, s'en est laissé approcher. » Pour le naturaliste qui ne croit pas plus aux trahisons du Shelptopusik qu'à sa piqûre mortelle, cet animal n'est pas moins l'un des plus intéressants de sa classe, où il établit un passage entre deux ordres de créatures;

son aspect extérieur est celui des Serpents, qui tous sont privés de membres; mais il conserve des pattes de Lézard seulement à sa partie postérieure : celles-ci n'y sont à la vérité que rudimentaires, et si peu visibles que je ne les aperçus point alors; mais de telles parties, tout imparfaites qu'elles puissent être, ajoutent une importante preuve à cet axiome promulgué par l'immortel législateur des sciences physiques, le grand Linné: « que la nature ne fait point de sauts. » En effet, soit qu'elle ait procédé des Ophidiens aux Sauriens, ou des Sauriens aux Ophidiens [1], pour introduire les pattes dans son ensemble, la nature n'a pas changé de marche, puisqu'elle a essayé tous les degrés de combinaison, et qu'entre les genres qui forment le passage des apodes, ou sans pieds, aux tétrapodes, ou à quatre pieds, il en est qui n'ont plus que deux pieds et qui sont conséquemment bipèdes, et ces deux pieds sont seulement ceux de devant pour les uns, tandis qu'ils sont ceux de derrière chez d'autres.

Nous avons retrouvé plus tard en Morée un second Shelptopusik, qu'avait précédemment découvert M. le capitaine de vaisseau Durville [2]; il est plus petit, d'une tout autre couleur, et paraît être plus rare que le grand; je ne l'ai rencontré que deux fois, tandis que dans les environs de Modon et dans les décombres du

---

1. Des Serpents aux Lézards, ou des Lézards aux Serpents. — 2. *Pseudopus Durvillii* Cuv., R. A., 2.e édit., t. II, p. 69; où l'on ne trouve absolument que l'indication de cette jolie espèce, sans un mot qui pût la faire distinguer. Nous l'avons décrite et figurée à la planche 12 dans la partie zoologique du grand ouvrage de la Commission.

vieux Navarin, on trouvait l'autre très-fréquemment. Nous avons rapporté le Shelptopusik de Pallas dans notre maison de Modon, où son extrême douceur en faisait pour ainsi dire une espèce domestique; il montrait un certain appétit pour les œufs durcis; l'un de ces reptiles avala trois ou quatre jeunes Souris, dont on prit la nichée dans une boîte à chapeau. Plusieurs parvinrent à s'échapper, mais les plus beaux ont, malgré leur innocence, trouvé la mort dans un baril d'eau-de-vie où tant d'autres pauvres bêtes ont été indifféremment noyées.

Au centre de la partie septentrionale de Sapience, entre les trois sommets qu'on distingue dans la vue que nous en donnons, et de l'autre côté du col sur lequel nous avions d'abord gravi, nos regards plongèrent dans un bassin arrondi sans issue, environné de pentes plus ou moins rapides, et qui présentait, seulement avec des proportions moindres, l'aspect de l'un de ces cirques dont il a été question, lorsque, sur les frontières des Bouches-du-Rhône et du département du Var, nous nous sommes arrêté un moment sur la plaine de Cujes (p. 43 et suiv.): on eût dit, à sa forme, un grand cratère, surtout vers le côté de l'enceinte qui nous restait à gauche en y descendant par la contre-pente du col et dont l'escarpement est assez brusque. Nous en trouvâmes le fond uni comme une table, composé d'un sol rougeâtre, qui s'y est accumulé aux dépens des hauteurs environnantes par l'action des eaux pluviales; à sa surface saillaient à peine quelques pointes de blocs calcaires enterrés par leur base: cette plaine, qui doit avoir un quart de lieue environ dans son grand diamètre, pourrait devenir l'assiette

d'une assez jolie propriété, abritée de tous les vents, si l'on parvenait à découvrir quelque source dans son étendue. La partie centrale forme une sorte de prairie couverte de graminées rigides, indicatrices d'un sol où les eaux pluviales stagnent pendant un certain temps. Elle était alors comme une nappe de verdure dont la fraîcheur réjouit nos yeux; des traces sinueuses indiquaient au travers l'existence de ruisseaux qui paraissaient converger vers un lieu où commençaient des bouquets d'arbustes, dont plusieurs ne laissaient pas que d'être assez élevés. C'est sur ce point que je me dirigeai à l'instant; j'y parvins aisément en suivant le lit d'un petit ravin, duquel je trouvai l'origine déjà à sec au point même où commençait la partie plane du bassin: il y existait un katavotron creusé dans la terre rougeâtre; ce katavotron consistait en un trou de trois à quatre pieds de diamètre, où, directement sous l'ouverture, à dix ou douze pieds de profondeur, se voyait un gros bloc blanc et dépouillé de roche calcaire, semblable à celle des sommets pelés d'alentour: ceux qui tentèrent d'y pénétrer, reconnurent qu'il y avait quelque danger dans la descente; car au pourtour de la roche, dont les dernières eaux, en s'engouffrant, avaient sans doute lavé la cime, on discernait des galeries rapidement inclinées et ténébreuses, où l'on eût fort bien pu glisser et disparaître, sans pouvoir deviner quelle était leur profondeur. Sur les parois ombreuses du puisard croissait une jolie petite fougère (*Grammitis leptophylla*) d'un vert tendre et d'une contexture délicate, qui semble ne jamais s'éloigner beaucoup des régions maritimes tempérées, quoiqu'elle ait été observée jusques dans les en-

virons de Brest, vers la pointe de l'Armorique. Comment, lorsque durant deux mois peut-être, le katavotron de Sapience sert d'entonnoir à l'eau des pluies, et que ses bords doivent être délayés et entraînés par d'assez forts courants, les racines ou les graines d'un végétal si délicat s'y peuvent-elles conserver? On retrouve cette même fougère jusques assez avant dans le mois de Mai sur la terre fraîche ou contre les pierres humides des pentes voisines du bord de la mer et peu élevées au-dessus de son niveau; je l'avais autrefois rapportée des environs du Férol, en Galice, et surtout d'Andalousie; M. Durville l'a recueillie jusque sur le Néokaiméni de Santorin, où elle avait disparu à cause de l'arrière-saison, quand je visitai ce volcan.

De l'autre côté du katavotron, les Oléastres, les Myrthes, les Alaternes, des Chênes à feuilles persistantes, un Rosier à feuilles luisantes qui n'était point encore fleuri, et des Arbousiers surtout, formaient des bocages presque aussi hauts que le sont nos taillis de France quelques années après la coupe. Il y existait des ombrages dans toute l'étendue du terme avec une végétation assez semblable à du gazon et que le soleil avait jusqu'alors respectée; en un mot, je trouvai en cet endroit de l'île déserte les éléments d'un joli jardin à l'anglaise, et j'eusse été tenté de l'y tracer, s'il y eût existé la moindre fontaine. Si par le moyen d'un puits artésien on pouvait arroser une telle solitude, elle serait digne de devenir la retraite d'un sage; mais comme nul sentier n'en perçait encore les hautes et odorantes broussailles, je me lassai bientôt d'en traverser les épais fourrés, où je déchirais mes vêtements, sans récolter aucune production naturelle qui me fût

inconnue; je redescendis donc vers le katavotron par le lit d'un torrent formé d'échelons rocailleux, qui doivent être de nombreuses cascades en Décembre et Janvier. Il n'y coulait alors plus d'eau; mais l'ombre et la fraîcheur y favorisaient la végétation du Cétérach, de quelques Polypodes vulgaires, d'une Hépatique et surtout de touffes en gazon du Lycopode denticulé, plante des pays chauds, que je vis, il y a bien longtemps, pour la première fois aux Canaries, que j'avais récoltée depuis à Saint-Juan d'Alfarache, dans les environs de Séville, et qui est certainement l'un des végétaux les plus élégants qu'on ait quelquefois introduits dans nos serres.

Nous attrapâmes, en regagnant la direction du rivage, quelques nouveaux Shelptopusiks: j'aperçus une Perdrix que je ne pus tirer, et je cherchai vainement sous divers buissons de ces Tortues qu'on m'avait assuré être assez communes dans l'île; il ne serait pas surprenant qu'il y en existât en effet, puisque j'ai revu depuis, dans un ruisseau de l'île de Tine, une espèce d'eau douce que nous avions pêchée dans le torrent de Modon. Les bords de la mer, dont j'explorai aussi les récifs, m'offraient quelques Polypiers et des Hydrophytes intéressants, quand un coup de fusil, signal dont nous étions convenus avec le préfet, réunit tous les membres de la Commission vers le point où nous avions pris terre. Ma montre disait quatre heures, le thermomètre de Réaumur marquait 16 degrés, le temps était délicieux, et chacun apportait avec soi cet assaisonnement que les anciens Lacédémoniens regardaient comme indispensable pour apprécier l'excellence de leur brouet noir.

Par les soins de l'ordonnateur du repas, un tapis de Turquie se trouvait étendu sur le seul espace uni qu'on eût découvert parmi de grands quartiers de pierre à demi cachés entre de tortueux Lentisques; les derniers et tendres rameaux de divers arbustes avaient été cueillis pour former une espèce de litière centrale, sur laquelle le Mouton que nous avions vu saigner, écorcher et empaler dans la matinée, fut posé, fumant, tout entier et rôti à faire envie. Le ventre, qu'on avait d'abord ouvert pour vider l'animal, avait été ensuite cousu au moyen de quatre points de suture formés des quatre pieds, entortillés de bandelettes d'entrailles; les rognons, soigneusement étalés en dehors, paraissaient sur les lombes dorées, comme deux boulettes blanchâtres; une botte d'Ache sauvage fut mise en travers dans la bouche du Mouton au moment de le servir. Des assiettes de terre étaient rangées contre la litière de feuillage, sur le tapis même, où restait encore juste la place nécessaire pour que les convives se pussent accroupir tout autour à la manière de nos tailleurs quand ils travaillent sur leur établi. Les Grecs, qui ne se servent jamais de chaises, ne connaissent conséquemment point notre manière de s'asseoir; ils croisent leurs jambes, chacun de leur pied se plaçant sous l'une des cuisses en pliant les genoux, ce qui est horriblement gênant quand on n'y est pas habitué, impossible même pour peu qu'on ait des pantalons modérément serrés. [1]

Un palikar se chargea de découper la pièce du milieu,

---

1. Voir au chapitre XXIII ce qui est dit, dans le récit d'un repas maniote, sur la manière dont les anciens se plaçaient dans leurs banquets.

ce qu'il fit très-adroitement avec ses doigts et après avoir donné seulement quelques coups de son yatagan à travers les principales jointures de la colonne vertébrale ou des cartilages du sternum. Il arrachait particulièrement les côtes avec une merveilleuse dextérité; je n'ai vu depuis qu'un autre palikar chez Kolokotroni, et l'espèce de maître-d'hôtel spartiate du puissant Mourdzinos de Scardamula, qui s'en tirassent avec la même adresse et qui missent en autant de fragments un gros animal, sans employer ni couteau, ni fourchette. Il fut décidé à l'unanimité que les klephtes étaient les hommes de la terre qui s'entendent le mieux à faire cuire ainsi qu'à découper les Moutons. Flatté du compliment, l'écuyer tranchant et déchirant nous assura que ce qu'il exécutait sous nos yeux ne pouvait donner qu'une imparfaite idée de son savoir-faire : « J'ai, dit-il, été de la maison de Panagioti Yatracos, « que vous verrez à Mistra : on faisait bonne chère « alors chez ce général, où j'ai vu rôtir des Veaux « dans lesquels on mettait un gros Mouton, contenant un plus petit Mouton, puis un Lièvre, puis « un plus petit Lièvre; enfin, jusqu'à un oisillon, et « chaque pièce cuisait à merveille, jusqu'au petit oiseau, sans compter que je découpais le tout aussi bien « que vous venez de me voir cuire et servir ce simple « morceau. » En admirant le talent d'un si habile homme, que par la suite Yatracos m'a dit avoir été effectivement de ses gens, chacun fit, en bien mangeant, l'éloge des morceaux. Les κοκορετζι (*cocoretzi*) ou brochettes d'entrailles furent servies à leur tour, accompagnées de cette espèce d'Ache sauvage dont il a tout à l'heure été parlé, et qui fut répandue par

poignées sur le couvert. On sert ce végétal sous le nom de salade, quoiqu'on ne l'accommode en aucune manière ; les Grecs le mangent absolument comme les troupeaux broutent l'herbe.

Le préfet avait aussi fait pêcher, durant notre promenade dans l'intérieur, et *des fruits de mer*, comme on les appelle dans tout le pourtour de la Méditeranée, nous formèrent un second service, où parurent des Oursins, la Tonne cannelée et de gros Buccins[1]; ces deux mollusques, bouillis dans leur grosse coquille, étaient non moins coriaces que l'eût été du vieux cuir. On nous donna encore de cette Pinne marine hérissée[2], qui est la plus grande des bivalves de nos côtes européennes, et dont on trouve communément les plus beaux individus en Morée ou dans le golfe de Tarente, partout où le fond n'est pas uniquement composé de roches. L'animal fut servi cru, coupé par bouchées, où la chair conservait toute sa vie, car on la sentait se contracter douloureusement entre les dents : ces morceaux nageaient dans les valves servant de plats, à travers une eau imprégnée d'humeurs visqueuses et comme sanguinolentes, dont on avait relevé la salure naturelle avec du vinaigre et force poivre. L'addition de haut goût ne rendait pas le ragoût meilleur et n'avait pas plus tué les lambeaux de la Pinne qu'une espèce de crustacé parasite du genre Pontonie, que je pris d'abord pour une espèce inconnue, parce que je n'avais pas sous la main les ouvrages nécessaires pour le re-

---

1. *Dolium galea*, Lamarck, An. sans vert., t. VII, p. 259; et *Triton variegatum*, p. 178. — 2. *Pinna nobilis*, Lamarck, *ibid.*, t. VI, p. 131.

connaître; je ne manquai pas d'envoyer, sous le nom d'*Heterochelis*, cet animal à M. Guérin, celui de nos naturalistes qui connaît le mieux les Crustacés, ayant cru remarquer qu'aucun individu n'avait ses deux pattes chélifères pareilles; ce qui ne les empêchait point de pincer très-vivement avec toutes les deux. Notre savant collaborateur en a parfaitement établi la synonymie, fait l'histoire et donné la figure[1]. Il rapporte qu'il fut connu des anciens sous le nom de Pinnothère. C'est Aristote qui, le premier, signala que les grandes bivalves recevaient quelquefois cet hôte étranger; il recueillit, à ce sujet, une fable que les compilateurs et commentateurs n'ont eu garde d'omettre en l'enjolivant: selon ce qu'en écrivirent ceux-ci, gardiens fidèles des animaux chez lesquels on les voit élire domicile, les Pinnothères veillaient à la conservation du coquillage en circulant autour de son immobilité et l'avertissaient du moindre danger en poussant un cri. Cuvier[2] s'égaye à ce sujet; il pense que le cri d'un Crabe doit être une chose fort curieuse et voudrait bien savoir comment les anciens naturalistes avaient pu s'y prendre pour l'entendre dans l'eau. Quoi qu'il en soit, ce Crustacé, qui n'a pas moins d'un pouce de long et qui présente quelque chose des airs d'une Crevette, est d'un rose lavé et un peu diaphane, tant qu'il n'est pas mort; il devient blanchâtre et opaque dans la liqueur: fort agile, na-

---

1. *Pontonia Custos*, n.° 32 des Crustacés, t. III, part. I.re, sect. 2, p. 36, pl. 27, fig. 1.re de la 3.e série de l'atlas. *Alpheus thyrrenus* par Risso, qui a trouvé également cette espèce dans les Pinnes marines de la mer de Nice. — 2. Dissertation critique sur les Écrevisses connues des anciens, dans les Mémoires du Muséum.

geant et sautant même avec vivacité, il n'inspire aucun dégoût aux Grecs, qui le croquent vivant parmi les lambeaux de son hôte, et quand il vient à leur pincer jusqu'au sang les lèvres ou l'intérieur de la bouche, ils disent que la sauce est simplement un peu plus piquante que s'il n'y avait eu que des épices. Nous en fîmes l'expérience, et comme pour ma part je la trouvai plus douloureuse que je ne l'aurais supposé, je me suis bien promis de ne la plus renouveler.

Rarement les klephtes se servent de fourchettes, qui pourraient devenir des armes; le préfet, comme les chefs les plus puissants, à la table desquels nous nous accroupirons par la suite, ne nous en ont donné que de vieilles, très-communes, en fer ou en bois; on verra par la suite, que le luxe de l'argenterie est absolument inconnu chez les Grecs, et quels inconvénients sont résultés parfois chez eux de son usage[3]. Le préfet avait fait donner une serviette à chacun de nous, c'était une addition tout européenne à son festin hellénique; nous n'en avons point retrouvé dans les banquets qui nous ont été offerts par la suite, et dans lesquels des bandes de toile larges d'environ un pied, longues de plusieurs aunes, les remplaçaient, en s'étendant à la ronde comme une écharpe sur les genoux des convives. Les serviettes carrées sont réservées pour l'usage de la toilette, et ne s'emploient guère que lorsqu'un étranger arrivant dans une maison où l'on prétend le bien accueillir, l'hôte lui en offre une après que ses gens lui ont présenté un bassin, du savon et de l'eau pour qu'il lave ses mains.

---

3. Voyez chap. XXIII.

CHAPITRE V.

RETOUR A MODON. ENVIRONS DE CETTE VILLE. L'HOTESSE DES TOMBEAUX. DES TORTUES DE TERRE.

Lorsque nous rentrâmes à Modon, dans la soirée, on nous apprit qu'il était arrivé à Navarin un navire de France. M. de Rohan-Chabot, qui en avait profité pour revenir en Grèce, apportait au quartier général les récompenses dont le gouvernement du Roi comblait l'expédition libératrice. Je m'empressai d'aller féliciter le chef de l'état-major qui se trouvait élevé au grade de lieutenant général, ainsi que MM. Trézel et Cubières, faits maréchaux de camp; ces trois promotions particulièrement causèrent une véritable joie dans l'armée, qui appréciait singulièrement le mérite militaire et les rares qualités sociales de MM. de Cubières, Trézel et Durrieu. Celui-ci présenta le lendemain, 15 Mars, la Commission scientifique avec l'état-major général chez le comte Maison, auquel on avait envoyé le bâton de maréchal. Les divers corps d'officiers et l'administration furent à leur tour admis à saluer le nouveau dignitaire, qui eut le bon esprit de ne point dissimuler sous un faux semblant de modestie la satisfaction qu'il éprouvait à recevoir de sincères félicitations, et qui ajouta ces paroles mémorables aux remercîments qu'il en fit: « C'est à vous, Messieurs, que je dois une « marque si glorieuse de la munificence royale, votre « belle conduite me l'a gagnée; elle est une preuve écla- « tante de l'importance qu'ont mise les ministres de Sa

« Majesté à faire cesser des horreurs que la France, « marchant à la tête de la civilisation, ne pouvait tolérer « plus longtemps sans une apparence de complicité. » En effet, le cabinet des Tuileries, qui venait de préluder à l'extinction de la piraterie barbaresque par l'affranchissement de la Grèce, occupait alors une incontestable prééminence dans tous ceux de l'Europe.

M. le maréchal annonça ensuite qu'il ne tarderait pas à partir pour la France, où devait rentrer incessamment la plus grande partie des troupes dont le commandement lui avait été confié. « Une brigade, « dit-il, restera dans le pays que nous avons délivré « et y suffira pour maintenir l'ordre qui doit être « partout inséparable de la liberté. Ma présence à « Paris pourrait d'ailleurs être utile à la cause de « l'indépendance des Hellènes, qui a ses antagonistes « comme toutes choses ; en défendant cette indépen« dance, ce sera toujours votre gloire que je soutien« drai, et s'il se trouvait des politiques qui fussent « capables de la méconnaître, ainsi qu'on osa appeler « *fatale* la gloire de Navarin, l'histoire viendra, qui « rendra justice à chacun; et quoi qu'on puisse dire « de l'ingratitude des hommes, j'ai la conviction que « les Grecs n'oublieront jamais ce que la France fit « pour eux, si la France surtout ne leur fait pas quel« que jour, en les abandonnant, autant de mal qu'elle « vient de leur faire de bien. »

Ces paroles, que je recueillis scrupuleusement et qui me pénétrèrent de respect pour celui qui les prononçait, m'attristèrent pourtant en ce que j'y crus discerner la prévision d'un avenir sinistre : « est-ce donc « une fatalité, m'entre-disais-je, un arrêt inévitable du

« destin, qu'à Paris on ne termine jamais une chose
« dans l'esprit où elle fut commencée?...

La journée du dimanche se passa tout entière en réjouissances. Les troupes reçurent de doubles distributions. Une messe militaire fut célébrée par l'aumônier du 27.e de ligne sur la place publique, au milieu d'une douzaine de sapeurs, qui pour les habitants étaient des acolytes d'un genre tout nouveau; le Dieu de paix, avant l'arrivée des Français en Morée, s'y montrait sans cortége militaire, les Turcs qui l'y toléraient n'eussent jamais souffert que des gens armés intervinssent dans son culte. Pendant la cérémonie en plein air du rite latin, le clergé du rite d'Orient invoquait les bénédictions du Ciel pour ses libérateurs dans l'une des anciennes mosquées qui fut une église catholique au temps des Vénitiens, peut-être l'un des deux temples du paganisme que Pausanias signala dans Méthone et que la France, disait-on alors, courbée sous le joug de Rome, venait cependant de rendre à des schismatiques; les prières de ceux-ci étaient ferventes et portaient le touchant caractère de la plus profonde reconnaissance unie à la plus parfaite sincérité. Un feu d'artifice, tiré dans la soirée par l'artillerie, fut ce qui parut divertir le plus les modernes Méthonéens. Les Grecs aiment prodigieusement ce genre de spectacle. Le lendemain je fis partir MM. Puillon de Boblaye et Sextius Delaunay pour Napoli de Romanie, où l'on m'avait dit qu'ils pourraient joindre le président; on annonçait que celui-ci avait quitté Égine, sa résidence habituelle, et qu'il était au moment d'entreprendre une tournée dans le Péloponnèse. J'avais été invité, en quittant Paris, à me présenter d'abord à lui avec quelques dépêches

particulières, mais le plan que je devais suivre dans mes explorations ne permettait pas d'exécuter en ce point les instructions ministérielles. M. le comte Capo d'Istrias était d'ailleurs annoncé pour les premiers jours d'Avril en Messénie, où je comptais le rencontrer avant que j'eusse fini d'explorer la province. Sur les renseignements qui leur furent donnés touchant la tranquillité parfaite qui régnait dans l'intérieur du pays, MM. Delaunay et Boblaye partirent à cheval, sans escorte, avec un seul guide.

Le mouvement des troupes françaises pour l'évacuation de la Morée commença par la brigade qui avait tenu Patras et ses environs sur la côte d'Achaïe. Nous la vîmes arriver par mer à Navarin, où elle fut transvasée en quelque sorte sur les transports qui la devaient conduire en France. Le général Schneider, son commandant, était désigné pour remplacer le maréchal à la tête des forces d'occupation, lesquelles furent concentrées dans Navarin et dans Modon, ce dernier lieu demeurant le quartier général.

M. le maréchal, ne voulant pas quitter le Péloponnèse sans visiter quelques-uns de ses lieux les plus célèbres, profita de l'arrivée du général qui devait incessamment le remplacer, pour se rendre à Messène, à Argos, et je crois jusqu'à Corinthe. Le général Durrieu, M. le payeur Firino et l'intendant Volland dirigèrent aussi leurs promenades scientifiques sur divers points, et beaucoup des officiers et des membres de l'administration désignés pour retourner en France avec le grand état-major, demandèrent l'autorisation de profiter du temps qui restait à leur disposition sur la terre affranchie, pour faire ce qu'ils appelaient *leur tour de*

Grèce. Plusieurs dessinaient des sites, prenaient des notes, récoltaient des plantes, recueillaient des insectes ou autres curiosités, et empaillaient des oiseaux; j'ai vu de très-précieuses collections d'histoire naturelle, et de fort intéressantes relations, faites par des lieutenants, des sous-lieutenants d'infanterie, des officiers de santé ou par d'autres employés de l'armée, et je n'ai trouvé nulle part de ces soldats grossiers ou de ces chefs ignorants qui, méconnaissant l'importance de la moindre branche des connaissances humaines, aient cru montrer de l'esprit en cherchant un côté ridicule aux explorations de la Commission scientifique. Les lumières ont pénétré partout; l'armée n'est plus étrangère à leurs progrès; il existe une multitude d'hommes instruits dans ses rangs, et chacun dans le corps d'élite qui chassa les féroces Égyptiens de la terre classique du premier savoir, se respectait trop pour renouveler ce genre de plaisanteries qui égaya tant les vainqueurs du Nil aux dépens des membres de l'Institut du Caire; des lazzis du genre de ceux d'alors eussent été des anachronismes et auraient attiré en Morée, sur quiconque se les fût permis, le mépris du dernier des valets.

Tandis que quiconque en avait la possibilité prenait ainsi sa route vers l'intérieur du pays, nous nous dispersâmes à sa surface, afin d'en explorer un plus grand nombre de points à la fois. Je me dirigeai, accompagné de MM. Virlet, Baccuet, Brullé, Pector et Despréaux, sur la Pylos de Nélée, où je conduirai le lecteur quand j'aurai achevé la description de cette partie méridionale de Messénie dont Modon est toujours considéré comme le chef-lieu. Lorsque M. Pouque-

ville recueillit ses notes, cette ville était, à ce qu'il rapporte[1], habitée par seize cents Turcs, un peu plus civilisés que ceux de Koron; le faubourg contenait trois cent quarante familles: ce qui faisait en tout environ trois mille trois cents individus. On en comptait jusqu'à huit mille cent quatre-vingt-cinq pour le canton, répartis dans quarante-huit villages ou hameaux, dont je n'ai pas retrouvé un seul qui ne fût détruit, comme si dix siècles eussent passé sur ses décombres. On pouvait alors considérer le pays comme désert; quelques familles y rentraient; elles étaient dans la plus profonde misère, et n'eussent pu défricher un arpent du sol, si l'administration de l'armée ne leur eût prêté, vers le temps des semailles, des bœufs destinés pour la nourriture de l'armée, et qui labouraient les champs en attendant que leur tour vînt d'être consommés. Ces animaux, qu'on trouvait après les travaux du jour paissant en troupeaux nombreux dans la plaine de Modon, venaient de Calabre, où l'armée s'en approvisionnait. Depuis le passage d'Ibrahim il ne restait que peu ou point de gros bétail né dans le pays; ce barbare, selon l'expression des Grecs « n'avait « pas seulement fait la guerre aux hommes, mais à « la nature, tuant tout ce qui avait vie, et brûlant « les maisons avec tout ce qui verdoyait. »

Modon était peuplé, quand nous y séjournâmes, par deux ou trois cents marchands accourus de divers cantons de la Grèce, dans l'espoir de réparer leur ruine en vendant à nos troupes, pour des prix exorbitants, quelques objets usuels des plus communs. Il s'y était

1. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 68.

ouvert des cafés, ou plutôt d'assez malpropres guinguettes, tenus par des Italiens ou par des Provençaux, et plusieurs misérables boutiques, appartenant à de petits commerçants de Trieste, qui, sous la protection de l'Autriche, commencent à se répandre dans tout le Levant, comme faisaient autrefois les Vénitiens et les Génois. Un tailleur nomade, originaire de Gascogne, qui, lors de l'occupation de Cadiz par nos troupes, y avait à proprement parler exploité les officiers français, étant venu transporter ses établis au quartier général, continuait à tenir l'armée sous la coupe ruineuse de ses ciseaux. Il n'existait aucun autre genre d'industrie dans cette misérable ville, où l'on dit que le commerce avait fleuri sous la protection du lion de S. Marc. Des rebuts de quincaillerie, quelques gommes-résines et autres articles pharmaceutiques du Levant que ne tiennent plus les droguistes même les plus arriérés de nos petites villes de province, force olives préparées de deux ou trois façons également dégoûtantes à voir, de hideux poissons salés, du beurre, semblable à de la graisse, coulé dans des vessies, du fromage, pareil à du carton mouillé, et autres comestibles de mauvaise qualité, enfin des étoffes vulgaires, qui n'auraient été de défaite en nul autre lieu, étaient tout ce qu'on pouvait se procurer au bazar. On appelle bazars les marchés publics dans toute l'Asie, et ce nom a été adopté à la surface entière de l'empire ottoman, par lequel s'extravasa cette partie du monde sur les deux autres quand l'islamisme y pénétra.

Le bazar de Modon occupa, sous la domination turque, la rue principale; il y est demeuré. Ce même emplacement fut sans doute celui de l'agora au temps

de Méthone; à peine pavé, il est bordé des deux côtés par des maisons irrégulières, où, sous des piliers de bois qui forment par-ci par-là des avancées, sont des boutiques élevées de trois à quatre pieds au-dessus du sol, comme elles le sont dans le reste de l'empire ottoman, et sur l'étal desquelles plus d'un négociant, immobile, silencieux, fumant sa pipe à long tuyau, et accroupi comme nous l'avions été au festin de Sapience (p. 155), semble être lui-même un mannequin vêtu exposé en vente.

C'est à l'extrémité de l'agora, qui se prolonge du nord au sud dans toute la longueur de la ville, jusqu'à la porte par laquelle on arrive au phare étagé, et un peu après une autre rue transversale qui conduit à la porte du Mandraki ou de la douane, qu'était le magasin des subsistances militaires, où j'eus l'occasion de me rendre pour me faire délivrer l'eau-de-vie dans laquelle on a vu plus haut que furent noyés les Shelptopusik (p. 151). Ce magasin était établi dans la plus grande des deux mosquées où les Turcs avaient naguères invoqué Allah. L'édifice est passablement conservé, et deux rangs d'assez belles colonnes d'ordre ionique en soutenaient la toiture. La description de ces restes de l'antiquité étant du département de la section d'architecture, nous renverrons le lecteur à ce qu'elle en a figuré. Je crus y reconnaître l'emplacement du premier des monuments que mentionne Pausanias en ces termes [1] : « A Mothone il y a un temple « de Minerve Anémotis (p. 136) avec une statue de la « déesse. On dit que cette statue a été posée sous ce

1. *Lib.* IV, *cap.* 35.

« nom par Diomède;... on y voit aussi un temple de « Diane, et dans ce temple un puits dont l'eau est « naturellement mêlée d'une espèce de résine ressem- « blant au baume de Cyzique. » Comme il n'existe aucune trace de puits balsamique dans le magasin, il n'était pas naturel d'y chercher le second temple, sur les restes duquel on ne saurait plus trouver la moindre donnée; la ville n'offre nulle part d'eau qui soit mêlée d'un bitume quelconque. Le puits de Pausanias gît-il enseveli sous les couches de ruines qui se sont superposées dans l'enceinte d'une cité tant de fois saccagée? Je l'ignore. Si jamais quelques fouilles le rendent au jour, on saura positivement où Diane était adorée par les Méthonéens; ce qui pourra faire le sujet d'une belle lecture devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres : en attendant qu'on le retrouve et qu'on en disserte savamment, l'abbé Barthélemy n'a trouvé que cette particularité douteuse pour ramener le nom de Méthone dans son Anacharsis[1], où se lit simplement la phrase de Pausanias, textuellement recousue selon la méthode de l'auteur, qui pouvait cependant, en sa qualité d'érudit, faire sur le port une remarque dont personne ne s'était encore avisé, savoir : que le rocher Mothon, qui lui donna son nom, et dont nous avons parlé plus haut (p. 118 et 137), dut être réuni à la terre ferme par Dotadas, fils d'Isthmius, fils de Glaucus, fils d'Épytus, fils de Chresphonte, et l'un des plus anciens rois du pays, dont Pausanias a dit: « qu'aux autres ports de la Messénie il en ajouta un « qu'il fit construire à Mothone.[2] »

1. Chapitre XL, Voyage de Messénie. — 2. *Lib.* IV, *cap.* 3.

Dans toute la fraîcheur de son dernier désastre, la ville de Modon ne se composait guère, en 1829, que d'une centaine de maisons qui ne fussent pas absolument inhabitables, encore la plupart menaçaient-elles ruine, et ne se soutenaient qu'à force d'étais; le reste s'était écroulé en obstruant la voie publique. Les charpentes, les poutres, les planchers des maisons détruites servaient au chauffage des voisins. Le génie avait été obligé d'en faire démolir un grand nombre, tant pour déblayer les lieux et les assainir, que pour prévenir les accidents, plusieurs habitations s'étant abîmées aux premiers temps de l'occupation sur les soldats qui s'y étaient imprudemment établis. On découvrait souvent des cadavres entre les vieux murs, sous des tas de décombres, et jusque dans les puits ou les tuyaux des cheminées de cuisine; une odeur infecte venait parfois dénoncer l'existence de ces horribles restes dans quelque recoin d'un logement que le nouvel occupant achevait de réparer. Des monticules de pourriture de tout genre, croupissant au milieu de la boue verdie par ce qui restait d'eaux stagnantes de la saison pluvieuse, infectaient de petites rues latérales que le commandant de la place faisait peu à peu nettoyer, élargir, ou même détruire, pour que la peste ne vînt pas à s'y développer. Le conseil de guerre siégeait dans la maison que s'était arrangée cet officier; et le lieu de ses séances était une grande chambre, où du temps d'Ibrahim furent joués des vaudevilles de la rue de Chartres. Deux ou trois de ces vagabonds, qui, abjurant tout sentiment d'honneur français, s'étaient mis au service d'Égypte contre les Grecs, conçurent l'idée de divertir le Pacha par un spectacle nouveau,

lorsque, fatigué de répandre le sang des habitants de la campagne, ce barbare rentrait dans son repaire de tigre pour s'y préparer à de nouveaux massacres. Un tréteau, construit en planches et décoré par des toiles grossièrement barbouillées en manière de décoration, fut le théâtre, dont on nous a montré quelques plans de coulisses, ainsi que le rideau, où se voyait un grand croissant couronné de lauriers par les mains d'une victoire horriblement dessinée; derrière l'espace où la cour noire et blanche d'Ibrahim était admise comme public, on avait réservé, en manière de tambour, une galerie d'où les femmes de Son Altesse pouvaient voir la scène sans être vues des spectateurs. Ce genre de divertissement obtint le plus grand succès, et les officiers de l'armée turco-égyptienne briguaient l'honneur d'y être admis; mais on assure que ceux des inventeurs qui, dans l'impossibilité de trouver des actrices, s'étaient chargés des rôles de femmes, durent parfois se prêter à continuer la fiction après la pièce, les Musulmans étant à cet égard brutaux et sans aucune retenue. Il n'est peut-être pas un adolescent grec, même parmi les plus hautes familles, qui, sous la domination des Turcs, n'en ait subi l'expérience, si l'on s'en rapporte au savant auteur d'un excellent livre que j'ai sous les yeux.[1]

Quand Ramon Muntaner, au commencement du XIV.e siècle, toucha dans le port, on l'appelait Moto; les galères y prenaient des rafraîchissements en y renouvelant leur eau[2]. A l'époque où Pellegrin y vint

1. Histoire des Fanariotes, par le docteur Zalloni, ancien médecin du grand-visir. Paris, 1830, 2.e édit., in-8.° — 2. Chro-

en 1718, la France avait dans la ville un agent consulaire, mais il n'en existait plus un siècle après; et lorsque M. de Châteaubriand y débarqua, ce fut un vice-consul d'Allemagne (d'Autriche sans doute) qui lui donna l'hospitalité. « Ce vice-consul logeait au « fauboug grec, dans une mauvaise baraque de plâtre, « où les aboiements des chiens de Laconie, et les bruits « des vents de l'Élide ne me permirent pas de fermer les « yeux[1], » ainsi s'exprime l'illustre pèlerin.

Il n'existait plus de baraque de plâtre à Modon lorsque nous y sommes venus, et je crois même que le plâtre n'a jamais été employé en Grèce dans la bâtisse; je doute qu'il s'en soit exploité, si ce n'est pour la fabrication du vin, où les Grecs mettent un peu de cette substance pour empêcher la fermentation acide. Quand il nous a été impossible de goûter un sommeil réparateur après de fatigantes excursions dans le midi de la Messénie, ce ne sont pas précisément des chiens de Laconie, dont on ne se sert nulle part en Morée de préférence aux chiens du canton, ni les vents de l'Élide, qui ne pourraient passer par-dessus deux grandes et hautes séries de montagnes interposées, qui nous empêchèrent de dormir. Nos insomnies eurent des causes moins poétiques, les piqûres brûlantes de Punaises et de Puces altérées de sang les occasionnèrent tout simplement; ces exécrables insectes sont le fléau des nuits dans tout l'Orient; ils abondent dans les maisons les mieux tenues, où les premiers pleuvent des fentes d'un

---

niques catalanes, ch. CCXXXVIII, édition de Buchon, t. II, p. 245.

1. Itinéraire de Paris à Jérusalem. Œuvres complètes, t. VIII, p. 16.

plafond composé, à la turque, de planchettes assez artistement ajustées, et les seconds s'élancent des fentes d'un plancher mal joint. Les Puces, particulièrement les femelles, sont beaucoup plus grosses en Grèce que partout ailleurs; elles ne vous y assiégent pas seulement dans les chambres, mais encore dans les champs et parmi les broussailles, où le voyageur s'en trouve incessamment assailli. Les antres les plus mystérieux, qu'on croirait devoir être des retraites de Nymphes, et les abords des plus vénérables ruines, leur sont des sites de prédilection, pour peu que des pâtres s'y viennent reposer de temps à autre. On ne pénètre pas dans les cavernes sépulcrales des environs de Modon ou de Milo, dans le vestibule de la célèbre grotte d'Antiparos, dans le tombeau ou trésor d'Agamemnon à Mycène, sous une galerie cyclopéenne conservée au cœur des remparts de l'antique Thirynthe, enfin dans ce que je regarde à Délos comme le berceau de Diane et d'Apollon, qu'on n'en soit à l'instant couvert au point d'en avoir les jambes entièrement noircies. On peut même avancer, sans exagération, qu'il est des lieux où la multitude des Puces doit produire un bruissement perceptible quand, depuis longtemps privées de nourriture, elles s'élancent à la fois sur tout être vivant qui vient à tomber au milieu d'elles comme pour leur fournir une curée. Les innombrables plis de la fustanelle du palikar le mieux doré n'en sont pas moins infectés que la chemise d'un Grec du commun, qui est ce que j'ai rencontré de plus sale au monde après un Juif de Pologne. Les femmes, comme accoutumées aux piqûres, ne se donnent guère la peine d'en poursuivre les causes à travers leur linge, et nous en avons re-

marqué plusieurs, appartenant aux premières classes de la société, qui, sous le velours, les étoffes de soie, les riches broderies et les coûteuses fourrures dont se composaient leurs somptueux atours, avaient la peau aussi criblée de petits points rouges, que si elles eussent été affligées d'une éruption miliaire très-intense. De plus ignobles parasites ne pullulent pas moins sur le corps des Grecs, sans qu'ils paraissaient en être trop incommodés. C'est à la présence de ces hôtes incommodes qu'il faut attribuer le genre de mouvement habituel que la plupart d'entre eux se donnent comme pour se frotter dans leurs vêtements; mouvement qu'en France les mendiants du coin de la rue ne font pas sans une expression de vergogne, mais que le divin Homère, dans son immortelle Odyssée, ne manque pas de rendre naïvement, quand il nous représente le grand Ulysse déguisé en mendiant et insulté par un pâtre qui lui reproche d'user les portes à force de s'y gratter ses épaules. On pourrait citer certains philhellènes de renom qui, dans leur enthousiasme pour le pays dont ils avaient embrassé la défense, ayant adopté le costume national, poussèrent l'exactitude de l'imitation jusque-là, qu'en cessant de se gêner pour assaisonner leur conversation de ce qu'en Grèce on ne distingue pas d'un simple hoquet, ils ne se gênaient pas davantage toutes les fois qu'ils se sentaient piqués, pour saisir sur leur peau ce qui les piquait, comme fit Sancho-Pança lorsqu'il voulut donner à son maître une preuve matérielle, qu'en se laissant entraîner dans un esquif au courant de l'Èbre, ils n'avaient pas encore passé la ligne équinoxiale[1]. Je n'abandonnerai point ce triste

1. Cervantes, édit. de Pellicer, part. II, chap. 29, t. I.er, p. 341.

chapitre des humiliations humaines sans remarquer que la tête d'un Grec, moins négligée que le reste de sa personne, est ordinairement exempte de ce qui dégrade son corps. Les maladies de la peau m'ont même paru se rencontrer plus rarement en Morée que partout ailleurs; la gale, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'y est certainement pas aussi commune qu'en Espagne, par exemple, où cette incommodité était tellement répandue de mon temps, surtout dans les provinces centrales, qu'on était tenté de l'y croire l'état normal des hommes et des femmes de toutes les conditions.

Les environs du château de Modon, dans les appartements duquel, ainsi que je viens de le dire, le général en chef avait remplacé Ibrahim, se trouvaient un peu mieux déblayés que le reste de la ville; on en avait fait disparaître un magasin à poudre dangereusement situé, ainsi qu'un cimetière turc, aux dépens duquel s'était élargie la place longitudinale; à l'entrée de celle-ci, un peu vers la gauche, s'élève une colonne remarquable par la matière qui la compose, et par le mauvais goût de ses proportions. Cette colonne, en beau granit rouge d'Égypte, est évidemment une œuvre des Vénitiens, qui, pour la construire, empruntèrent d'un plus ancien monument, dont on ne saurait retrouver aucune trace dans les environs, deux puissants tambours qui, asez mal ajustés l'un sur l'autre, sont couronnés par un chapiteau disproportionné, ne se rattachant à aucun ordre d'architecture, et sur la face occidentale duquel M. Dubois ne parvint qu'avec beaucoup de peine à déchiffrer ces derniers mots d'une inscription latine fort mal gravée:

HIC LEOSVPER ...... RESPICIT ......

La base du monument est un bloc démesuré, dont les angles furent tellement usés tout autour qu'il semble avoir dû être longtemps exposé au choc des vagues; on serait tenté d'y voir un énorme galet, bien mieux qu'un socle taillé par la main de l'homme. Le mur du château, avec sa porte de style oriental, forme le côté septentrional de la place. On en a déjà fait graver la vue, mais comme dans la représentation qui en fut donnée on pourrait croire que la colonne, de qui la place emprunte son principal caractère, est d'un seul fût, et mieux proportionnée qu'elle ne l'est réellement, j'ai cru devoir reproduire cette entrée de Modon dans la figure 1.re de la planche XVIII, d'après un joli dessin de M. Baccuet. C'est en cet endroit qu'on trouvait tout sellés les chevaux de louage sur lesquels on se rendait de Modon à Navarin. M. de Châteaubriand a parfaitement décrit[1] l'équipement de ce genre de montures, et nous renverrons conséquemment le lecteur à ce qu'il en dit; on y prendra une idée exacte de la façon de chevaucher en Morée, aux temps de galop près, dont il parle si souvent, et qui, tout officier de cavalerie et casse-cou que je suis, m'ont paru devoir être au moins périlleux, sinon impossibles, par les chemins où j'eus occasion de passer après le rapide écrivain.

Il ne restait que des traces du faubourg de Modon, tel qu'il dut être au temps de M. Pouqueville. Les baraques qui s'y construisaient lorsque j'y séjournai ne s'élevaient même plus à la place des anciennes maisons; celles-ci, dont plusieurs cependant se réparaient,

---

1. Itinéraire, Œuvres complètes, t. VIII, p. 27.

furent sur la route de Navarin vers le nord; les nouvelles s'alignent en rue sur le chemin de Koron vers l'est. Les alentours présentaient quelques murs de clôture en assez bon état; plusieurs officiers en avaient profité pour abriter les jardins qu'ils se divertissaient à cultiver, et dont ils tiraient de grandes douceurs pour leur ordinaire. M. le maréchal avait surtout fait mettre en très-bon état le clos qui jadis appartint à l'Aga turc; il fournissait en abondance ces légumes d'excellente qualité qui ajoutaient à la délicatesse toute parisienne de sa table. De vieux Cactes mutilés, des troncs de Palmiers, coupés à hauteur d'appui dans un pur esprit de destruction, se rencontraient çà et là dans les enceintes abandonnées. Un peu plus loin quelques arbres fruitiers, échappés à la fureur musulmane, produisaient quelque peu d'ombrage; partout des Chrysanthèmes et des Malvacées d'une prodigieuse hauteur avaient envahi les terrains précédemment défrichés : ces végétaux, quand ils sont très-pressés et de vigoureuse croissance, dénotent toujours en Morée les endroits qui furent cultivés au pourtour de quelque ancien village; partout où l'on en rencontre abondamment, on peut être sûr qu'il exista des jardins. Ils atteignent alors à deux ou trois pieds et plus de hauteur, en prenant un aspect frutescent qu'on ne leur trouve nulle part dans nos contrées, lors même qu'ils y poussent sur le meilleur terreau; ils se pressent et se lient tellement par leurs rameaux, qu'il est parfois difficile de traverser les espaces qu'ils usurpèrent, et sur lesquels toute autre plante demeure étouffée. Ces espaces paraissent au printemps, si on les regarde d'une certaine distance, colorés en violet pâle quand

les Malvacées y dominent, ou en jaune vif quand ce sont les Chrysanthèmes.[1]

Le magasin des fourrages de l'armée, et des hangars servant d'écurie pour un détachement de la triste cavalerie régulière des Grecs, étaient situés extérieurement à l'entrée de la ville, sur un spacieux vacant, vers le milieu duquel, contre le pavé de la route de Navarin, se voit un grand puits dont l'eau est médiocre; sa qualité saumâtre y fit reconnaître par quelques-uns celle que Pausanias comparait à du baume de Cyzique (p. 168); d'autres pensaient qu'il fallait chercher ailleurs la source bitumineuse de Mothone, non parce que le puits n'offrait rien qui ressemblât le moins du monde à du baume ou bien à du bitume, mais uniquement parce qu'on ne retrouvait point aux alentours de soubassements d'ancien temple. L'eau des autres trous creusés dans les environs n'est pas meilleure; la plaine n'en a guère de bonne; celle que nous consommions en ville, où toutes les citernes se trouvaient à sec, faute d'entretien, y était conduite dans des barils à dos de bête, par des Grecs qui l'allaient quérir à la source voisine de cet agyra ou agrya dont il a été parlé précédemment (p. 106). Quelques Chameaux abandonnés par l'armée égyptienne, et recueillis par l'administration française, transportaient de cette même eau pour l'usage du quartier général. Quand ces Chameaux avaient fini leur corvée, on les laissait paître en liberté; ils ajoutaient au paysage désolé des environs de Modon un trait africain, où ne man-

1. Ces Malvacées sont: les *Malva sylvestris* et *Lavatera cretica*; le Chrysanthème est le *Coronarium*.

quaient que ses anciens Dattiers pour compléter la ressemblance. Leur tête dressée, aperçue à l'improviste au-dessus de fourrés de Chrysanthèmes et de Malvacées, assez hauts pour cacher leurs corps lorsqu'ils s'étaient accroupis dans l'épaisseur des herbages, étonnèrent plus d'une fois, dans le commencement, les membres de la Commission qui herborisaient ou donnaient la chasse aux insectes à travers la campagne.

La plaine, ou mieux la conque de Modon peut avoir sept kilomètres de longueur du nord au sud, avec une largeur moyenne de deux du levant au couchant. Sa forme générale approche de celle d'un triangle allongé, dont le sommet le plus aigu serait au col de Navarin, et le plus petit côté au fond de la baie où la plage est légèrement courbée en arc, et toute formée de galets, souvent discoïdes, de mille couleurs; les plus grands de ces galets sont parfois si régulièrement roulés en trochisques, qu'on s'en pourrait servir pour marquer le jeu, en guise de jetons, et de tels jetons ne seraient pas sans élégance.

Deux séries de hauteurs limitent la conque de Modon, l'une à l'orient, l'autre à l'occident, la première étant, ainsi que nous l'avons déjà dit, un prolongement du Saint-Nicolo, conséquemment formée par ce calcaire que nous avons retrouvé à Sapience; on y voit sur l'abaissement méridional divers espaces creusés dans le roc, où se reconnaissent d'antiques exploitations. Ce sont évidemment les carrières à ciel ouvert d'où les premiers remparts de la ville furent extraits, et qui, s'étant remplies, par l'effet des eaux pluviales, d'une terre rougeâtre entraînée des pentes supérieures, ont maintenant leur fond uni et très-propre à devenir

d'excellents jardins, lesquels, enfoncés de quatre à dix pieds dans le rocher, se trouveraient naturellement enclos d'une ceinture continue, capable d'y protéger les cultures contre les vents, et surtout de concentrer une chaleur de réverbération dont s'accommoderaient beaucoup de productions des tropiques. Le plus grand de ces enclos n'a guère qu'un arpent de surface; il doit avoir été ensemencé à diverses reprises; en plusieurs points de son pourtour on reconnaît des marches qui furent réservées en taillant la pierre pour faciliter la descente. On y réserva aussi en deux endroits, de ces témoins coniques, au moyen desquels les ouvriers évaluent la masse d'une exploitation. L'*Alyssum saxatile,* crucifère à corolles d'un jaune brillant, en avait tellement couvert le sol, que, vus des hauteurs de Sapience, les endroits envahis par cette plante semblaient être de grands lambeaux de drap d'or, étendus sur la pierre blanchâtre; d'autres enfoncements voisins, mais de moindre étendue, produisaient à peu près le même effet quand ils ne se teignaient point en rose par la floraison de quelques autres végétaux de la famille des Caryophyllées, également touffus et pressés.

De misérables langes, étendus au soleil sur des buissons de Lentisques, nous firent soupçonner que parmi les rochers d'alentour devait se retirer quelque malheureuse famille chassée de la plaine, et nous ne tardâmes point à découvrir, sous une sorte de corniche, d'où commence la pente d'abord brusque, dont l'entrée du faubourg de Modon occupe les bases, une caverne plus considérable que toutes celles où nous avons pénétré ensuite vers le nord dans le prolongement du même étage de la couche calcaire. Cette caverne mérite

que je la signale, parce qu'elle offre de pieuses traces d'antiquité; ceux qui l'agrandirent, on ne sait à quelle époque, la consacrèrent à leurs morts. S'ouvrant exactement à l'est, elle reçoit au matin les premiers rayons du soleil, qui plus tard cesse d'y pénétrer. Son plafond aplani se forme tout entier de la face inférieure d'une puissante assise; sa hauteur est de huit à dix pieds, et sa largeur de dix à douze pas; on y ménagea dans le fond quelques cloisons, entre lesquelles sont taillés des sépulcres, dont le bord extérieur ne s'élève pas à hauteur d'appui. Les couvertures de ces sépulcres ne se retrouvent plus; dès longtemps violés, aucune inscription ne peut faire connaître aujourd'hui dans ces tombeaux muets quels furent ceux de qui l'on y déposa les restes; un terreau noirâtre les remplit, et je ne sais si l'on découvrirait dans sa profondeur quelques débris humains; dans ce que nous en pûmes retourner avec la pointe de bâtons coupés sur les arbustes du voisinage, nous ne trouvâmes que des ossements à demi pourris de Moutons, qu'y avaient probablement apportés des Chacals et autres carnassiers, lesquels, quand la grotte demeure déserte, s'y retirent, afin de dévorer leur proie en pleine sécurité. Une pauvre Grecque, s'y étant établie, en avait éloigné ces bêtes sauvages. Agée de vingt ans au plus, et cependant toute flétrie, on reconnaissait, à travers l'étoffe grossière dont les grisâtres lambeaux lui formaient une sorte de tunique, qu'elle avait été d'une parfaite beauté; il lui en restait seulement ce que la plus effrayante maigreur ne saurait faire disparaître; de grands yeux bleuâtres à prunelle de jaïet et bordés de longs cils plus noirs encore; des dents admirablement rangées, dont la

T. 1er p. 181. N° 5.



GROTTE SÉPULCHRALE

des environs de Modon

blancheur demeurait celle de l'ivoire, et des cheveux foncés en touffes ondées qui, lui descendant au niveau des genoux, voilaient une partie de son dénûment. La malheureuse habitait celui des bas-côtés du souterrain qui fut creusé dans la paroi de gauche, où deux soupiraux carrés, indiqués sur le croquis que je ne manquai pas de prendre[1], donnaient accès à quelque peu de clarté: elle s'y était fait une sorte de chambre, en se fermant par un tambour composé de moellons bruts gauchement placés les uns sur les autres, depuis le sol jusqu'au plafond de la grotte. Un étroit espace, demeuré sans pierres entre la fin de ce fragile mur et le mur éternel du fond de la catacombe, servait d'entrée au réduit, et s'ouvrait en retour dans un recoin ténébreux, où nous ne l'avions point distingué, à cause de l'obscurité, quand nous visitâmes les sépulcres; ce fut seulement au moment de m'éloigner qu'ayant regardé par l'un des deux soupiraux ouverts en manière de fenêtre, je vis qu'un caveau celé avait échappé à nos recherches. La Grecque y reposait sur une litière de branchages que recouvraient quelques peaux de brebis. Je ne l'y aperçus que vaguement d'abord, comme à travers une lueur crépusculaire; réveillée par l'exclamation qui m'échappa, épouvantée à l'apparition d'une tête vivante dans sa grotte des trépassés, elle se leva précipitamment, mais avec effort, et chacun de ses mouvements trahissant une douleur, elle s'échappa pourtant avec une certaine légèreté dans la profondeur de l'antre: je l'y vis s'effacer à travers l'épaisseur croissante des ténèbres, comme eût fait une

1. Voyez la pl. n.° 3, ci-contre.

ombre que des exorcismes venaient contraindre, en rompant les charmes qui la tenaient évoquée, de rentrer au fond de celle des tombes qu'elle avait laissée vide. Ainsi disparut Euridice aux yeux d'Orphée dans les profondeurs de ce Ténare que nous irons bientôt interroger, et dans les cavernes duquel de poétiques traditions plaçaient les portes de l'empire des morts.

Quand mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité du funèbre réduit, j'y distinguai encore un objet oblong et blanchâtre, que deux cordes, fixées dans les parois opposées, tenaient suspendu entre le sol et la voûte. Comme je m'apprêtais à passer par le soupirail, pour voir ce que ce pouvait être, de faibles cris sortirent de cette sorte de paquet; la pauvre Grecque, qui reconnut, de l'enfoncement où elle s'était réfugiée, que nous étions Français, et conséquemment *καλοι affendi* (de bons seigneurs), n'hésita plus à se montrer; s'étant dirigée vers l'objet dont je paraissais occupé, elle en tira un petit enfant qui s'y trouvait roulé entre deux toisons, et s'approcha en me le présentant: il était superbe, rose et potelé comme un Amour; l'ayant caressé et baisé de toutes ses forces, elle le tourna et retourna en tous sens, pour me faire connaître qu'il ne pâtissait pas; remarquant alors l'émotion que me causait sa pantomime, ses yeux se rallumèrent avec une expression indéfinissable de tendresse maternelle; je compris à son regard qu'elle voulait dire: « voyez « comme il est gras quand je suis décharnée; il est « ma seule occupation; c'est tout ce qui m'est resté « avec assez de lait pour le nourrir: il ne maigrira « pas, lui, tant que la source ne sera pas tarie. » Du reste la pauvre femme ne prononça pas un mot;

ses gestes exprimaient bien mieux sa pensée que tout ce qu'elle eût pu me dire en grec moderne, dont je ne savais pas d'ailleurs douze paroles. Par signes, à mon tour, je tentai de lui faire accepter les petites pièces blanches qui se trouvaient dans mes poches; elle prit mon argent sans paraître beaucoup s'en soucier, en portant la main à sa bouche, comme pour indiquer qu'elle aimerait mieux de quoi manger, afin de conserver son lait. Durant le reste de notre séjour à Modon, je lui ai fait tenir chaque jour des vivres en abondance, et mon valet de chambre Villars, qui les lui portait, m'apprit plus tard que « l'hôtesse des tom-« beaux, comme il la désignait, ne nous avait pas « parlé, parce qu'elle n'avait pas de langue, les soldats « d'Ibrahim la lui ayant coupée. » Nous avons souvent rencontré, par la suite, de malheureuses filles auxquelles on avait fait subir la même opération; mendiant sur les chemins, elles sollicitaient la pitié des passants, en ouvrant piteusement la bouche, et tenant leur menton de la main gauche, tandis qu'avec deux doigts de la main droite elles imitaient au devant des lèvres le mouvement des ciseaux avec lesquels on les mutila.

En face du caveau que nous venions de trouver ainsi habité, était creusée dans le roc vif, de la paroi de droite, une autre pièce carrée, qui doit avoir été l'oratoire des catacombes. C'est là que se disaient probablement des prières pour les morts. On y entre par une porte basse et étroite, mais assez carrément taillée. Nous reconnûmes du haut en bas sur toutes ses faces, fort unies, des traces de vieilles peintures, dans le genre de celles dont les murs de la petite chapelle ruinée de la plaine

sont tout chargés (p. 110); mais comme ces peintures ont été plus maltraitées par l'humidité, il est impossible d'y rien distinguer aujourd'hui.

Ce fut dans cette même excursion, qui eut lieu le 10 Mars, que nous commençâmes à trouver des Tortues; ne connaissant pas encore les habitudes de ces reptiles, nous ne savions où les prendre. Il ne faut pas les chercher seulement dans les buissons; elles se tiennent assez volontiers au soleil sur les espaces arides, à portée des trous ou des amas de rochers sous lesquels elles se puissent blottir au besoin. Ce fut un chien arrivant avec nous d'Europe qui nous les fit découvrir. Il en avait d'abord eu peur, puis il s'habitua à les tenir en arrêt. La première Tortue que nous rencontrâmes avait été surprise par cet animal sur la pointe d'une pierre où l'on avait peine à concevoir qu'elle eût pu grimper.

La Morée nous a fourni deux espèces fort distinctes de Tortues, lesquelles furent évidemment confondues d'abord sous le nom linnéen de *Testudo græca*. Elles sont très-communes en certains cantons, particulièrement en Élide, en Messénie et en Argolide, jusques assez avant dans l'intérieur des terres. On n'en rencontre guère dans les hautes montagnes, quoique, en parlant du Parthénius, Pausanias ait dit[1] : « Ce mont « nourrit beaucoup de Tortues, dont l'écaille est propre « à faire des lyres, mais les gens du lieu, qui croient « que ces animaux sont consacrés à Pan, se font un « scrupule de les tuer. » Le même auteur rapporte[2]

1. Pausanias, *lib.* VIII, *cap.* 54. — 2. *Idem*, *lib.* VIII, *cap.* 17. Il ajoute (*lib.* XXIII) « que le bois de Soron, comme toutes les

que l'un des sommets du Cyllène est appelé Chélidore, parce que « Mercure, y ayant trouvé une Tortue fort « grosse, l'ouvrit, la tua et se fit une lyre de son « écaille. » Ces animaux sont rares sur les plateaux des parties centrales, quoiqu'ils se plaisent en général au milieu des rochers, où nous les avons vus monter malgré leur pesanteur et leur maladresse sur des escarpements presque impraticables. J'ai des raisons de croire que l'on rencontre l'une et l'autre des Tortues de Morée en Calabre, en Sicile, en Sardaigne et en Corse. Je ne me souviens pas de les avoir vues dans les parties méridionales de l'Espagne, où même je crois ne pas en avoir entendu parler. Ce qu'on m'y a plusieurs fois montré sous le nom de *Galapago*, était une Cythude, c'est-à-dire une espèce d'eau douce, que j'ai retrouvée dans l'Eurotas. La plus grande de nos deux Tortues est plus alongée et beaucoup plus bombée que l'autre; elle est aussi plus amincie dans son pourtour vers le milieu, noirâtre quand le centre de ses plaques assez proéminentes n'est pas devenu couleur de corne en s'usant; sa carapace se termine postérieurement par une grande écaille impaire, ornée d'un triangle forte-

---

forêts d'Arcadie, nourrit des Tortues monstrueuses, dont on fait des lyres aussi belles que celles qui se font des Tortues des Indes. » Forêt doit s'entendre ici des massifs ou étendues buissonneuses couvertes de grands arbustes, les Tortues n'habitant guère ou même jamais les bois. On se sert encore quelquefois de leur carapace pour faire des caisses de violons grossiers ou celles d'espèces de luths. Je me souviens avoir vu un aveugle mendiant qui, assis à la porte d'une ville, jouait, en chantant, d'un instrument ainsi composé, absolument pareil à celui qu'on voit figuré dans certaines médailles ou bas-reliefs antiques, et que l'on joignit comme attribut à des statues d'Homère.

ment strié, et qu'on pourrait appeler uropygiale, parce qu'elle se relève en croupion vers sa pointe. Cette première espèce est celle que Schœpff et Schweigger ont appelée *Testudo marginata*. M. de Lacépède la fit représenter dans son Histoire des quadrupèdes ovipares sous le nom de *grecque*, et dans le chapitre qui la concerne, il confondit avec l'espèce européenne d'autres Tortues d'Asie, d'Afrique et même d'Amérique. Notre seconde espèce, moins élevée sur patte, est bien plus arrondie et large; ses plaques, dont la surface est assez unie et luisante, sont d'un beau noir à leur pourtour et marquées de grandes taches d'un jaune souvent très-vif, principalement sur le milieu, qui se relève moins que dans la Tortue marginée. Le caractère principal de cette seconde espèce consiste dans le croupion, qui n'est pas comme celui de la première formé d'une seule plaque, mais d'une paire d'écailles, dont la suture droite et longitudinale est fort distincte même chez les plus jeunes individus; ces deux écailles, au lieu de se relever en dessus, se recoquillent en dessous: il paraît que c'est celle à laquelle on a rapporté le plus ordinairement la *Testudo græca* de Linné. Il faut distinguer de l'une et de l'autre, décrites et figurées dans la partie zoologique du grand travail de la Commission[1], une troisième Tortue terrestre du bassin méditerranéen, et que depuis la conquête d'Alger on rapporte souvent à Paris, où d'ignorants marchands de comestibles du Palais-Royal ou des passages, qui les confondent sous le nom de coquillage avec les Homars

---

1. T. III, part. I.re, sect. 1.re, p. 57 et 58, pl. 7, fig. 1.re et 2 de la 3.e série.

et les Écrevisses, les martyrisent en les plaçant dans leur étalage entre de froides plaques de marbre ou dans l'eau. Ces bourreaux ignorent que ces pauvres bêtes ont besoin de beaucoup de sécheresse, de chaleur et de lumière pour ne pas devenir maigres et impropres à l'usage pour lequel ils les vendent aux gourmands ou aux malades, qui, après tout, en savent rarement plus qu'eux sur l'origine des choses.

Les soldats français recherchaient les Tortues pour s'en régaler, et les préparaient de diverses manières. Les Grecs qui le remarquèrent, en portaient au marché, et les appelaient dérisoirement *gallinas*, du mot franc qui signifie Poules; on s'en procurait une belle pour une douzaine de paras. Dans la profonde misère qui obligeait la plupart du temps les malheureux Moréotes à brouter l'herbe des champs comme Nabuchodonozor, ils ne purent jamais se décider à manger des Tortues, pour lesquelles ils témoignent la plus invincible horreur.

Cette aversion pour leur chair n'est pas d'aujourd'hui, et l'anecdote suivante, rapportée par Hérodote[1], en est une preuve. « Crœsus voulant connaître quel était le meilleur des oracles de son temps, envoya des députés à chacun d'eux pour les sonder, ordonnant à ceux-ci de les interroger simultanément cent jours après leur départ de Sardes et de mettre leur réponse par écrit. Celui de Delphes fut reconnu pour le plus digne de foi, parce qu'il répondit : je connais le nombre des grains de sable et les limites de la mer; je comprends le langage des muets; j'entends la voix

1. *Lib.* I, §. XLVII et XLVIII.

de celui qui ne parle point, et mes sens sont frappés de l'odeur d'une Tortue qu'on fait cuire, etc. Or, Crœsus, ajoute le naïf historien, avait imaginé de faire la chose la plus impossible à deviner en faisant cuire une Tortue. »

C'est à ce mépris que l'on fait de la chair des Tortues dans tout le pays et aux vieilles traditions qui les mettaient sous la protection du dieu des campagnes qu'il faut attribuer la propagation extraordinaire de ces reptiles. N'étant ni utiles ni nuisibles, nul ne leur donne la chasse et n'a le moindre intérêt à les détruire; leur cuirasse les protége d'ailleurs contre les bêtes carnassières, et, n'ayant aucun ennemi à craindre, leur vie se passe dans l'engourdissement pendant l'hiver, et, durant la belle saison, à faire l'amour à travers champs; elles y sont ardentes, et s'appellent dans leurs transports par un cri sourd, qui ressemble un peu à celui que font entendre dans nos belles soirées d'été les Crapauds de nos prairies. Nous avons plus d'une fois surpris les mâles, se livrant de grotesques combats pour une femelle, qui, les regardant, semblait attendre que le vaincu, retourné sur le dos et se démenant pour se remettre sur ses pattes, laissât au vainqueur le temps de lui donner une longue preuve de tendresse. Il est facile d'observer les mœurs de ces Tortues, qui sont peu farouches, et qui conservent leurs habitudes en domesticité, pour peu qu'elles s'y trouvent à l'aise. Nous en ramassâmes une si grande quantité dans trois ou quatre promenades, que la cour de notre maison s'en trouvait remplie; on pouvait les y voir de la galerie où nous préparions nos collections, grimpant aux murailles, quand des interstices entre les moellons

leur permettaient d'y fourrer les griffes, et manger de toutes sortes de feuilles, en se servant de leurs pieds pour contenir ces feuilles d'un côté, tandis qu'elles les déchiraient de l'autre avec leur bec, qui agissait comme eût fait un emporte-pièce. Elles pondent sous les pierres, et se blottissent dans des trous sous terre, pour peu que la température s'abaisse; elles passent alors jusqu'à trois mois sans prendre la moindre nourriture, mais quand elles ont toute leur agilité, elles mangent beaucoup, digèrent vite et semblent recevoir avec plaisir l'eau qu'on leur verse dans la gueule ou plutôt dans le bec. Cette eau passe avec une surprenante promptitude; quelques individus la rendent, comme un entonnoir, presque à mesure qu'ils l'avalent, mais ternie et de la couleur du petit-lait. Quand on les conserve en esclavage, elles se nourrissent au besoin de pain mouillé et de plantes diverses; on remarque leur prédilection pour la Laitue romaine. Contre l'opinion reçue, nous ne leur avons jamais vu rechercher les Limaçons ou les Insectes; je les crois uniquement herbivores. Il n'en est pas de même des Tortues aquatiques, que j'ai surprises se jetant avidement sur des larves de petits crustacés et sur des mollusques d'eau douce.

Les hauteurs qui bornent la conque de Modon à l'est, sont d'une tout autre nature que celles de l'occident; elles se composent d'un Schiste argileux, alternant avec des couches minces d'un Grès vert, qui finit par dominer, mais qui d'abord ressemble dans ses alternances à des assises plus ou moins épaisses, bâties en briques. Le Schiste, qui est également vert ou tirant sur le bleuâtre, se délite aisément en fort petits morceaux, ou même se dissout entièrement dans l'eau,

d'où vient que tous ces lieux sont profondément sillonnés par des pluies, qui, les ruinant de plus en plus, les ont ravinés et creusés d'une multitude de valloncules bleuâtres, qu'on me passe cette expression, à laquelle je ne saurais trouver d'équivalent pour donner une idée des lieux. Le Schiste et le Grès sont traversés en divers sens et souvent en grande quantité par de petits filons de Chaux carbonatée grise ou blanchâtre. La multitude des petits torrents variables et des monticules de cent mètres tout au plus, qui se voient dans cette partie du pays, donnent au canton un aspect alpin, où se reconnaissent en petit des pics, des cols, des plateaux, des contreforts, des arêtes, des escarpements, des pentes adoucies; en un mot, les divers accidents de forme qui se rencontrent dans les plus hautes montagnes. Tous ces torrents en miniature finissent, en se réunissant, par former un cours d'eau, dont le thalweg se dirige d'abord du sud au nord, l'espace d'une demi-lieue environ, puis tournant brusquement au sud-ouest en entrant dans la plaine, à travers des maisons ruinées, des moulins et autres établissements qui dépendirent du village de Métaxidi. Sous le nom de Silozo, ce torrent se jette bientôt dans la partie occidentale de la baie, à l'entrée du faubourg de Modon, où il passe près de son embouchure sous ce pont de deux arches, dont les fondations sont antiques, que MM. les architectes ont figuré[1], et qu'on pourrait bien aujourd'hui ne plus reconnaître sur les lieux, parce que des maisons y ont été bâties et encombrent les environs. La section d'architecture a éga-

1. Tome I.er, pl. 14, fig. 3.

lement représenté un pont du même genre qui existe à Métaxidi[1]; mais je doute que ce dernier soit de la même époque, malgré la nature de ses fondements d'apparence hellénique. Le cours du torrent a dû varier trop de fois et même trop récemment pour que les ponts qu'on y aurait jetés, il y a seulement six à huit siècles, pussent servir encore à le traverser, surtout à sa partie supérieure, où les points de trajet doivent nécessairement changer de place comme le Silozo lui-même, et selon la direction que prennent ses eaux. Les ruines de l'église et de tout le village de Métaxidi n'indiquent d'ailleurs rien qui remonte au-dessus des temps de la chrétienté.

Dans la carte d'Arowsmith et dans celle de M. Barbié du Bocage l'embouchure du Silozo est exactement à sa place; le torrent y descend tout droit de montagnes anonymes, qui répondent à ce Lycodima que nous traverserons bientôt, et déchire du nord-est au sud-ouest un vallon qui est regardé, je ne sais sur quel fondement, dans les vieilles cartes vénitiennes, comme le Balyra de l'antiquité. Ces cartes grossières ont donné lieu à une erreur non moins grave, où pourtant M. Barbié du Bocage n'a pas donné; elles placent l'embouchure de leur *Silozo, olim Balyra,* à l'ouest de Modon, entre cette ville et Navarin. Il en est résulté que sur d'autres cartes modernes, où ce cours d'eau fut au contraire transporté beaucoup trop au levant et très-loin de sa véritable place, on a supposé qu'il avait dû exister une ville à chaque bord, et, en reportant Modon sur le côté que celle-ci occupe réellement, on a supposé

1. Tome I.er, pl. 8, fig. 3.

que l'antique Méthone fût de l'autre, c'est-à-dire, au fond de la baie et vers l'est, où l'on a même prétendu retrouver les ruines d'une antique cité. Rien ne justifie cette manière de voir, qu'on trouvait cependant consignée sur la carte de M. Lapie, évidemment induit en erreur par Gell, lequel suppose « à deux « mille sept cents pas sur la gauche de Modon un « *paleokastro*, ou vieux château, » dont on ne saurait pourtant retrouver le moindre vestige. Le lendemain de son arrivée, Boblaye, qui visita le bas des falaises en cet endroit, n'y rencontra que des fragments de vieille poterie, parmi lesquels j'ai recueilli plus tard quelques morceaux de verre antique; il y déterra aussi la première des médailles que la Commission ait découvertes en Grèce, et l'offrit aussitôt comme d'un heureux présage à M. Dubois, directeur de la section d'archéologie. Ce savant y déchiffra l'empereur Commode, vainqueur aux jeux isthmiques.

S'il n'exista point de ville sur l'emplacement où la nécessité de détruire une erreur vient de nous arrêter, on n'y trouve pas moins les traces des antiques bains que les Méthonéens fréquentaient probablement. Le voisinage de belles sources naissant à la base du terrain de Grès vert, détermina cet établissement, dont il restait alors des mosaïques grossières. Plus tard, les mêmes sources alimentèrent un aqueduc souterrain peu élevé au-dessus de la mer, parallèle au rivage, duquel les vieux conduits sont assez rapprochés, et dont on reconnaît le cours à des siphons solidement construits en maçonnerie, élevés de distance en distance de trente pieds de hauteur, et qui, aperçus de loin, ressemblent à des obélisques rangés sur une ligne; quatre au moins,

si j'ai bonne mémoire, étaient encore assez bien conservés. Le sol, aux environs de ces obélisques, est bas; il y existe un marais, dans le milieu duquel sont des buttes provenant de vieux fours à briques. Il serait facile d'assainir cet espace de terrain et d'y établir toutes sortes de cultures, ainsi que dans le reste de la conque, attendu que le sol en est excellent. Cette plaine comptait avant la guerre, outre Osphino et Métaxidi déjà mentionnés, les hameaux de Dia-ta-Bathani, de Theiflik, de Keupritchu-kévi et d'Agatchau. Il n'existe plus de tous ces lieux que des pans de murs et quelques moellons épars; les matériaux tirés de leurs ruines servirent à construire ce camp égyptien, dont j'ai signalé les masures fétides avant d'arriver au faubourg de Modon (p. 111). Les belles plantations d'Oliviers, qui faisaient la richesse des environs, ont entièrement disparu; il n'en reste même pas les racines, qui ont été déterrées pour servir au chauffage des Barbares.

A partir de Modon jusqu'au cap Gallo, les rivages de la Messénie forment une falaise, élevée de cinquante à cent mètres, souvent presque verticale, découpée par quelques anses basses et sablonneuses, composée de couches d'Argiles schisteuses et de Psammites appartenant à cette formation du Grès vert, où se rattachent, ainsi qu'il vient d'être dit, les hauteurs qui bordent à l'orient la conque de Modon. Au pied des hautes falaises, la mer n'a que peu de profondeur, ce qui est contraire à ce qu'on observe d'ordinaire partout où les côtes sont acores. En voguant à sa surface sur un caïque, chacun peut reconnaître que le sol, à six ou huit pieds sous l'eau environ, est formé par les tranches des couches qu'on voit sur les falaises cou-

pées presque horizontalement, de sorte qu'à quatre ou cinq cents mètres du rivage la profondeur de la mer n'est encore que de deux brasses ou deux brasses et demie; mais au-delà elle tombe rapidement, comme s'il existait en cet endroit une seconde falaise abrupte, semblable à celle qui vient d'être décrite. La nature destructible des rochers et les diverses circonstances physiques auxquelles est soumis le golfe de Modon, rendent compte de ce phénomène, malgré l'opinion de ces géologues qui ne veulent reconnaître aux causes en action de notre époque aucune destruction, ni aucuns produits analogues à ceux des époques antérieures. Indépendamment du courant général qui porte de la mer Ionienne à la mer de Crète, il existe dans celle de Sapience, pendant toute la mauvaise saison, d'autres courants violents, produits soit par les tempêtes du golfe Adriatique, soit par les vents qui soufflent constamment de la direction de l'ouest. Ces courants frappent avec violence la pointe nord-ouest de l'île opposée, qui les rejette sur la côte Messéniaque, dont ils minent sans cesse les falaises argileuses et en emportent les débris. Ceux-ci sont entraînés jusqu'à ce que l'influence contraire des courants du golfe de Koron, et surtout de la chaîne sous-marine qui s'étend vers le sud du cap Gallo par Vénético et les Formigues, vienne les arrêter; alors ils se déposent sous les eaux à l'est de Cabréra, et y forment des lits puissants de sédiments, qui doivent avoir la plus grande analogie avec ces sables argileux verdâtres de Sparte et du bassin tertiaire de la Laconie, provenus, comme ceux du sud de la Messénie, de la destruction du Grès.

Dans les débris entraînés par les eaux pluviales,

descendant non-seulement à la mer pour en combler les gouffres, mais encore sur la plaine pour en élever la surface ou pour y changer le cours du torrent, et sur plusieurs plateaux voisins, entre lesquels de profonds ravins ont détruit toute solution de continuité, on rencontre des parties quelquefois très-étendues, composées d'un Calcaire grossier, ressemblant à celui des environs de Paris. Ce Calcaire n'est souvent qu'un dépôt de grains aréniformes jaunâtres, agglutinés en pierre homogène, fort tendre; mais ordinairement il est pénétré de fossiles abondants et pressés. Il s'y trouve des bancs horizontaux de quatre à six pieds de puissance, tout remplis de grosses Huîtres, de Peignes, de Solens, de Buccardes, de Cônes, de Buccins, de Vis et d'autres coquilles en grand nombre, où d'énormes Pinnes marines, pareilles à celles que nous avions mangées naguères (p. 157), se mêlent communément. Il est très-difficile d'extraire ces dernières du sable humide agglutiné qui les enserre; nous n'avons jamais pu parvenir à nous en procurer d'entières, et celles qu'on a le mieux réussi à détacher, se sont brisées à mesure qu'elles se desséchaient.

CHAPITRE VI.

SPHAGIE ou SPHACTÉRIE.

Navarin étant le point d'où l'on part ordinairement pour visiter Pylos, je m'y rendis dans la journée du 30, non en suivant la route accoutumée, mais par les pentes occidentales du Saint-Nicolo, dont la mer baigne les bases escarpées. Arrivé par la plaine à l'entrée de ce

vallon abandonné, où se voient les débris de la ferme près de laquelle le marquis de Dalmatie m'avait rencontré (p. 108), je m'enfonçai sur la gauche à travers les rochers, en gravissant jusqu'à l'origine du ravin, laquelle est contiguë à la côte. Je cheminai sur un terrain fort difficile, dépouillé de terre végétale, composé de pierres âpres, parmi la confusion desquelles on ne distingue qu'imparfaitement les assises dont la montagne est formée, mais où je reconnus des blocs d'un Poudingue que nous allons bientôt retrouver en grandes masses dans toute la Messénie. J'avais déjà remarqué que le col entre Modon et Navarin paraissait composé de cette roche, ou du moins en offrait de nombreux quartiers. Je fus très-surpris en découvrant un enfoncement herbeux où paissaient quelques Brebis, et qui, malgré que je n'y aie point aperçu de katavotron, porte les caractères de ces bassins fermés, d'où les eaux pluviales ne peuvent s'écouler qu'à travers des conduits mystérieux. Lorsqu'on regarde le flanc de la montagne en longeant sa base par mer, on ne saurait distinguer cet accident; il faut l'avoir visité pour en reconnaître la place de loin : ce fut sur l'un des buissons de ce diminutif des bassins de Cujes et de Sapience que je tirai pour la première fois la Pie-grièche rousse, très-commune en Morée comme dans toutes les contrées chaudes de l'Europe, et le Passereau, beaucoup plus rare, en même temps que remarquable par sa belle couleur citrine, que les ornithologistes avaient ballotté jusqu'alors du genre Bruant au genre Moineau[1]; je

1. *Emberiza melanocephala*, t. III, part. I.re, sect. 1.re, p. 52, pl. 4, fig 2 de la 3.e série du grand ouvrage de la Commission.

l'ai depuis retrouvé assez communément perchant sur les arbustes aux lieux anfractueux; plus tard, en me rendant de Petalidi à Nisi, je tuai sa femelle.

J'éprouvais de grandes difficultés pour rentrer dans le chemin battu par le côté septentrional de la montagne, où nulle découverte ne me dédommagea de mes fatigues; à peine y croissait-il un brin d'herbe, et l'on ne saurait même reconnaître entre les blocs arides dont la pente est toute hérissée, la moindre trace d'un sentier de Chèvres. Les vents, les pluies, et les rayons d'un soleil ardent, désolent tour à tour, sans obstacle, les escarpements affreux où je m'étais engagé; mais on y jouit d'un coup d'œil magnifique, qui s'étend sur la baie de Navarin. Comme on y est plus élevé qu'au point d'où la vue gravée dans notre planche VI a été prise, on distingue dans le lointain jusqu'à l'île de Zante, distante d'une trentaine de lieues vers le nord-ouest. Presque à mes pieds s'étendait Sphactérie; cette île ionienne (p. 143), qui ferme du côté de l'ouest le pompeux bassin dont j'admirais la rondeur d'azur, n'a nulle part un quart de lieue de large, sur plus de deux lieues de longueur. Très-escarpée, souvent même coupée à pic du côté intérieur, ses pentes adoucies, mais également fort pierreuses, s'abaissent à l'exposition du couchant. Elle est déprimée vers son milieu, de manière à paraître former deux îles quand on l'aperçoit sous certains aspects; il s'y trouve conséquemment deux principaux pics; le septentrional, que nous mesurerons bientôt, est le plus élevé au-dessus du niveau de la mer (voy. p. 231).

Le renom de Sphactérie remonte à quatre cent trente ans environ avant l'ère chrétienne, et date

d'un massacre. « Il est assez ordinaire, dit Pausanias[1], « que des lieux obscurs deviennent tout à coup célè- « bres pour avoir servi de théâtre aux jeux de la for- « tune dans quelque événement considérable; ainsi le « naufrage d'Agamemnon et des guerriers qu'il rame- « nait de la guerre de Troie, a rendu fameux en Eubée « le promontoire de Cépharée, jusqu'alors ignoré; c'est « encore ainsi que Psyttalie est aujourd'hui connue « par la fin tragique de ces quatre cents Perses qui « avaient fait une descente sur cette petite île, à l'op- « posite de Salamine. Il en est de même pour Sphac- « térie : la défaite des Spartiates a tiré cette île de « l'obscurité où elle était. » Strabon ajoute[2] que les Lacédémoniens y perdirent trois cents des leurs. On peut lire dans l'Histoire de la guerre du Péloponnèse par Thucydide[3] les détails de cette première bataille de Sphactérie, où les assiégés se trouvèrent réduits aux plus affreuses extrémités. On a remarqué[4] que ce furent les frondeurs de Naupacte, Messéniens d'origine, qui, dans cette occasion, assommèrent impitoyablement les Spartiates qui se laissaient prendre, prétendant venger ainsi leurs pères des maux soufferts au temps de la chute d'Ithome et d'Ira. L'île était alors très-boisée; elle est maintenant complétement dépouillée, on n'y trouverait pas un buisson de quatre pieds de haut. Les vents d'ouest qui s'y font ressentir sans obstacle, forcent la végétation à se coucher contre le sol rocailleux. Quelques bergers en afferment la pâture durant deux ou trois mois d'hiver. Quand la dent

---

1. *Lib.* IV, *cap.* 36. — 2. *Lib.* VIII, *cap.* 4, §. 11. — 3. *Lib.* X et XI. — 4. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 26.

des Moutons et les rayons du soleil printanier ont passé à sa surface, il n'y existe plus une feuille. Je descendis sur ce long amas de rochers avec M. Dubois, dans les premiers jours de notre arrivée. Il s'y voyait alors tant soit peu de verdure, mais nous n'y rencontrâmes pas le moindre vestige d'antiquité. Les débris de quelques batteries élevées à diverses époques vers la pointe méridionale de l'île pour défendre l'entrée de la baie au moyen de feux croisés avec ceux des forts de terre ferme, et les ruines d'une chapelle du moyen âge, nous parurent être les seules bâtisses qu'eussent essayées des hommes dans cette solitude. Rien ne légitimait à notre sens la célébrité de Sphactérie, quand des ossements blanchis, mêlés aux décombres épars de la vieille église, frappèrent nos regards et nous remirent en mémoire que nous foulions une terre fameuse par les flots de sang qui la détrempèrent; terre dont le nom indique toujours l'époque d'une calamité quand il reparaît dans l'histoire. Ces ossements rendaient témoignage contre ceux des chefs de la Grèce moderne, de qui l'incapacité et la mésintelligence compromirent la sainte cause de l'indépendance, lorsqu'au printemps de 1825 l'armée turco-égyptienne vint assiéger Navarin. Je trouve ce qui concerne le charnier accusateur, que nous avions sous les yeux, raconté en ces termes dans un ouvrage[1] où les détails rappellent singulièrement ceux que nous a conservés Thucydide, touchant la fin tragique des Lacédémoniens sur la même place. « Au lieu de pro-
« fiter de la terreur que sa présence avait répandue

1. Mémoires historiques et militaires, etc., par M. Jourdain, t. II, chap. X.

« pour prendre Navarin par un coup de main, Ibra-
« him, après avoir débarqué à Modon, s'amusa à pré-
« parer un siége..... Le brave Tsamados, qui com-
« mandait une division aux ordres de Miaulis, fit un
« débarquement sur Sphactérie, et y plaça quelques
« pièces de canon, de ses bâtiments, afin de protéger
« l'entrée et la sortie du port; des marins, pris dans
« ses équipages, demeurèrent chargés de la défense de
« ce poste, qui fut abondamment approvisionné de
« vivres et de munitions de guerre; Anagnoste-Papa-
« Georgis, ministre de la guerre, fut en outre chargé
« de s'y établir avec douze cents hommes... Un corps
« de six mille cinq cents Roméliotes et Souliotes, com-
« mandé par dix-sept généraux, couvrait Navarin du
« côté opposé à Modon. Il réclamait sa solde; Mavro-
« cordato, qui se rendit au camp, les paya en réponses
« évasives... Ibrahim profita des discussions qui s'en-
« suivirent, dressa ses batteries contre Navarin, et
« prépara une expédition pour Sphactérie. Le 26 Avril,
« ce Pacha envoya une trentaine de transports chargés
« de troupes, et le débarquement s'opéra dans les
« premiers jours de Mai. Les Grecs firent des prodiges
« de valeur pour s'y opposer; une bataille des plus
« meurtrière s'engagea le 9. Les Hellènes, pressés de
« toutes parts, et forcés de céder au nombre, voulu-
« rent gagner leur flotte, mais il était trop tard....
« Mavrocordato, sans attendre le résultat de la bataille,
« s'était rendu en toute hâte au rivage, y avait pris
« l'embarcation de Tsamados, et avait ordonné qu'on
« appareillât, en disant que tout était perdu, et que
« l'île était tombée au pouvoir des Turcs : on ne saurait
« peindre le désespoir qui s'empara des Grecs lorsqu'ils

« se virent si lâchement abandonnés. Quelle place l'his-« toire réservera-t-elle à celui qui fut la cause de la « fuite précipitée des bâtiments? Tsamados cependant « encouragea ses compatriotes à vendre chèrement « leur vie; et à l'exemple de ce brave capitaine, qui « tomba criblé de blessures, ils se firent tuer jusqu'au « dernier.—Stavro-Sahini, à la tête de ses Hydriotes, « prit l'étendard de la croix, chargea l'ennemi, et le « repoussa deux fois. Il fut à la fin obligé de se réfugier « dans une petite chapelle (celle dont nous venons « de mentionner les ruines) où étaient les munitions « de guerre, et s'y étant défendu jusqu'à ce qu'il ne « restât plus que six hommes autour de lui, il mit « le feu aux poudres et périt avec eux. La prise de « Sphactérie coûta cher à l'ennemi, auquel il n'eût pas « fallu beaucoup de semblables victoires pour qu'Ibra-« him se trouvât seul en Morée. Les bâtiments grecs « qui emportèrent Mavrocordato, arrivèrent fort mal-« traités à Hydra; le ministre de la guerre; qui pen-« dant le combat s'était caché dans une grotte, y fut « trouvé et massacré par les Arabes après la conquête « de Sphactérie. » On a dit quelque part[1] que ce fut encore sur cette île que les Turcs faits prisonniers de guerre à Navarin lors des premiers temps de l'insurrection grecque, furent jetés par les vainqueurs, qui les condamnaient ainsi à mourir de faim: c'est une erreur, comme on le verra tout à l'heure (p. 213).

Rulhière[2], au sujet des intrigues russes de 1770, raconte de la sorte une autre sanglante catastrophe

1. Mémoires sur la Grèce, par M. Reybaud, t. I.er, chap. VIII, p. 427. — 2. Histoire de l'anarchie de Pologne, t. III, p. 413.

arrivée à Sphactérie: « Orloff, qui occupait Navarin, « où s'étaient réfugiés ses soldats battus à Koron et « sous Modon, en fit fermer impitoyablement les « portes à la multitude des malheureux Grecs qui « s'étaient rassemblés au pied des remparts. Vous nous « avez promis, criaient-ils aux Russes, de nous affran- « chir; nous ne vous demandons qu'un asile. Cepen- « dant les Turcs approchaient, et quoiqu'ils ne vissent « point paraître leur flotte, enhardis par leurs succès, « leur troupe victorieuse marchait précipitamment « vers Navarin. La foule des fugitifs, ne se croyant « plus en sûreté sous les remparts dont l'entrée leur « avait été interdite, se jette, en poussant des cris la- « mentables, dans tous les bateaux qui sont au rivage. « Au milieu de cette confusion, la mer engloutit une « partie de ces infortunés; le reste parvint sur cette « île de Sphactérie, qui forme un des côtés du port. « Quatre ou cinq mille Grecs réfugiés sur ce rocher, « sans eau, sans abri, sans vivres, y périrent de soif « et de faim, voyant flotter autour d'eux les cadavres « de leurs enfants et de leurs femmes; et les Russes, « de dessus les remparts de Navarin, contemplaient « ce spectacle avec des risées. » Le souvenir de telles horreurs et de l'odieuse conduite d'Alexis Orloff, qui, s'embarquant bientôt avec tout ce qui lui appartenait, échappa aux Musulmans, s'est perpétué dans le pays; il motive la juste antipathie qu'y inspire tout gouvernement évidemment soumis à l'influence des successeurs de cette czarine qui, par de trompeuses promesses, causa des maux infinis à la Morée vers les deux tiers du siècle dernier.

Ce fut le 31 Mars, dans la matinée, qu'ayant fait les

préparatifs nécessaires pour son départ, la section de la Commission scientifique dont j'avais la direction, s'éloigna du théâtre de tant de désastres. Nous quittâmes le nouveau Navarin pour nous aller établir sur les ruines du vieux. Tandis que trois de mes compagnons se rendaient au fond de la baie par mer, sur une grande barque chargée de nos effets, accompagné de M. Virlet et de l'interprète que je m'étais attaché, je cheminai pédestrement en chassant et en herborisant à son pourtour.

CHAPITRE VII.

NÉOKASTRON ou LE NOUVEAU NAVARIN.

Le nouveau Navarin est une ville évidemment moderne; on ne saurait trouver chez les anciens un passage qui s'y puisse réellement appliquer. Sa position n'est pas de celles qu'on dut apprécier aux temps héroïques, ni même beaucoup plus tard, et tant qu'on ne se servit que d'embarcations qui se tiraient facilement au rivage, au lieu de mouiller au large. L'usage des ancres était alors peu répandu, comme le prouvent les nombreux passages de l'Odyssée, où Homère ne manque pas de représenter Ulysse et ses compagnons « déliant les cordes qui tiennent leurs vaisseaux attachés à la côte, » quand ceux-ci ne sont pas tirés sur quelque plage accessible. Aussi dans tous les ports de la première antiquité dont l'emplacement est indubitablement connu, se trouve-t-il essentiellement une anse sablonneuse, pour accueillir les flottes mises à

sec, hors de la portée du courroux de Neptune. Ces flottes sont dans les historiens, ainsi que dans les poëtes, disposées comme l'étaient les équipages de pêche que nous avons vus en dedans du phare de Messine, à la place même qu'occupèrent les embarcations des pirates de Zanclé (p. 87), ou comme étaient les caïques d'une bande de Grecs des îles que nous allons rencontrer tout à l'heure sur les bords même où je me figure que Nestor abritait les siennes. Le nouveau Navarin n'offre nulle arène de ce genre à l'entrée d'une baie où nous avons vu (p. 114) que les gros temps ne laissaient pas que de faire ressentir leur redoutable influence, et dans la partie méridionale de laquelle les tempêtes n'eussent pas été moins à craindre qu'en pleine mer pour les vaisseaux qui portaient les vengeurs de Ménélas aux rives Troyennes. La côte tout autour de ce lieu est coupée et hérissée de roches, contre lesquelles la lame, brisant souvent avec violence, eût écrasé les bateaux armés du roi des rois. Ce n'est qu'à l'époque où, les forces navales décidant du sort des États, l'on a commencé à se servir de grands navires, qui ne peuvent mouiller qu'à certaine distance des plages basses ou des rochers brisants, que l'importance de Navarin, à l'entrée d'un golfe spacieux, a pu être appréciée. Sa position militaire, par rapport au col sur lequel s'élève la route de Modon, devenait également digne de considération pour les seigneurs francs, maîtres du vieux Navarin et voulant protéger le canton contre les Vénitiens, qui, possesseurs du midi de la Messénie, eussent pu venir les inquiéter par ce débouché. Aussi la première notion positive du Néokastron qu'on puisse découvrir dans l'histoire,

existe-t-elle dans la chronique de Morée, où il est dit « que messire Nicolas de Saint-Omer, vieux sei- « gneur d'une haute noblesse et fort riche, qui avait « fait bâtir un petit fort au pays de Maina, dans l'in- « tention de protéger la contrée contre les attaques « des Vénitiens, fit ensuite bâtir *la place* de Navarin, « dans l'intention d'obtenir du roi (celui de Naples, « alors seigneur suzerain du pays) qu'il en fît un fief « pour son neveu, qui était grand protostrator, et qui « s'appelait aussi messire Nicolas.[1] » Cette fondation dut avoir lieu dans le premier quart du quatorzième siècle[2]: ce serait donc à tort qu'on l'attribuerait aux Turcs, en la faisant remonter à deux siècles seulement.[3] Les Turcs ne firent qu'augmenter les défenses de Navarin[4]; qui était déjà une forteresse, *une place*, selon l'expression de la chronique de Morée, « *place* qui avait « été longtemps entre les mains des infidèles; lesquels, « dit Coronelli, la gardaient avec beaucoup de jalou- « sie..... On la voit, poursuit le cosmographe de la « république de Venise, à gauche du vieux Navarin, « sur un penchant, fortifiée de bonnes murailles, avec « une citadelle à six bastions, que les Turcs y bâtirent « en 1571, au pied de laquelle est un port, le plus « spacieux de toute la Morée.... En 1644, le sultan « Ibrahim le choisit pour rendez-vous de la flotte, « composée de deux mille voiles, avec laquelle le sé-

1. Traduction de Buchon, p. 387. — 2. De 1310 à 1320, en comparant des événements où les chroniqueurs n'ont pas toujours eu soin d'assigner des dates précises. — 3. Rulhière, Anarchie de Pologne, t. III, p. 400. — 4. Au temps de Bajazet II, probablement après la chute de Modon (voyez p. 123).

« lictar Bassa s'y rendit le 21 Juin, et en partit ensuite « pour envahir Candie.... En 1686, le généralissime « Morosini ayant pris Zonchio ou le vieux Navarin et « voulant s'assurer l'entrée du port, afin de faciliter « le transport des canons, des mortiers et des vivres, « qui étaient nécessaires aux troupes commandées pour « former le siége du nouveau Navarin, qui est une for- « teresse royale et d'une importance connue de tout le « monde, donna les ordres nécessaires pour que dans « la nuit du 4 et du 5 Juin, ses gabares entrassent dans « le port.... Le général fit porter en des lieux avanta- « geux dix-huit mortiers, qui tirèrent des bombes de « cinq cents livres de balles, avec une batterie de vingt « pièces de canon de cinquante livres.[1] » Coronelli cite parmi les officiers qui se distinguèrent pendant le siége, un Sanudo, lequel était probablement de la famille des anciens ducs de Naxie, le général allemand Königsmarck, ainsi qu'un prince de Turenne, « qui, dit « toujours Coronelli, donna dans cette occasion des « preuves de cette bravoure qui est naturelle à tous « ceux de sa maison. » La place s'étant rendue, le général Morosini y entra le 18; il y trouva cent pièces de canon en batterie, plus de trois mille Turcs, dont mille bons soldats, formant la garnison, qu'on embarqua peu après en vertu de la capitulation, pour être transportés à Alexandrie, « et l'on chanta le *Te* « *Deum* en actions de grâce dans la mosquée, qui fut « consacrée au culte de la vraie religion, et qu'on « dédia à S. Vito, parce que la ville s'était rendue le

1. Description géographique de la Morée, 1.re partie, p. 64 à 70.

« jour ou l'Église célèbre la mémoire de ce bienheu-
« reux. » Ce temple, si souvent, et tour à tour, turc, catholique ou grec, devint, lors de l'arrivée de l'expédition libératrice, un magasin militaire, comme celui où nous avons retrouvé dans Modon un sanctuaire de Minerve (p. 167). Ce monument consiste en cinq arcades moresques, formant un disgracieux portique au devant de quatre gros murs, avec une sorte de dôme très-lourd : il est de fort mauvais goût, comme on en pourra juger par les dessins très-exacts qu'en a fait graver la section d'architecture[1]. On ne saurait reconnaître le moindre vestige d'antiquité dans cette église bâtie en moellons, et le reste de la ville n'en offre pas davantage. Navarin est peut-être même le seul lieu d'une certaine importance en Morée, où je n'aie pas trouvé qu'on eût transporté, de quelques ruines grecques, des chapiteaux du beau temps, pour en faire des autels, avec des fûts de colonne et des entablements, pour les employer comme chambranles de portes ou de fenêtres. Il n'y existe pas davantage de traces romaines ou byzantines : le peu de débris qu'on y voit, datent, à ce qu'il paraît, de la dernière occupation des Vénitiens; ce sont quelques écussons d'armoiries, encastrés dans certains murs, ou tout au plus des mots à demi effacés, griffonnés sur un portail, où l'on dit qu'ils indiquaient l'entrée d'un ancien hôpital. La ville est construite sur une pente assez rapide, exposée au couchant et un peu plus longue que large. Il ne règne

1. Pl. 3, plans et coupe par MM. Poirot et Ravoisié, et pl. 4, vue par M. Blouet.

point de fossés autour de ses murailles, celles-ci s'élèvent sur des roches tellement dures, qu'il eût été difficile d'en creuser, et qu'il serait même impossible d'y ouvrir des tranchées pour l'attaque. C'est principalement avec la grosse artillerie des flottes qu'on en pourrait détruire les ouvrages. Quant à la citadelle qui domine la ville à l'est, et qui prend tous ces ouvrages à revers, le génie français l'a totalement changée et reconstruite à deux reprises, à cause d'une explosion qui détruisit ses premiers travaux. Parmi les décombres de Navarin encaissés entre ses remparts demeurés seuls debout, on pouvait reconnaître que les rues y furent tortueuses, mal percées, étroites et souvent disposées en escalier, particulièrement vers l'orient, aux alentours de la citadelle : on y reconnaissait aussi les emplacements de quelques jardins, que couvraient des Mauves, l'Ortie pilulifère, le Souci commun, des Chardons et des amas d'ordures. Dans l'un de ces enclos abandonnés aux herbes sauvages, je trouvai quelques beaux pieds de l'Aloès tacheté (*Aloë picta*, L.), qu'on y avait évidemment plantés anciennement. Il serait donc superflu de chercher avec quelques-uns l'Abramus de Ptolomée dans une ville du moyen âge, que ses fondateurs appelèrent d'abord Néokastron, par opposition avec le nom de Paléokastron ou le vieux château, qui devint celui de Pylos, dont Abramus, Abarinus, Ivérin et autres désignations, dérivées les unes des autres par corruption, ne sont que des synonymes; et dérivent peut-être, selon Larcher[1], du nom de l'antique Erana, qui pourrait bien n'être pas la même qu'Arène, de la-

1. Dans son Hérodote, t. VI.

quelle à mon sens, Philiatra occupe l'emplacement, ainsi qu'on le verra dans le chapitre XIV.

Pylos ou le vieux Navarin fut la seule ville réellement importante de toute cette côte jusqu'au quatorzième ou quinzième siècle. Il est probable que Néokastron ou le nouveau Navarin l'absorba seulement après la conquête de Morosini, et quand la petite passe du nord entre Sphactérie et Coryphasium se trouva insuffisante pour les grands navires devenus d'un usage plus général : il pourrait se faire même que ce second détroit en ait été dégradé de main d'homme après la bataille de Lépanthe. Le passage du baron de Beauveau, que nous avons cité plus haut (p. 99), semble l'indiquer. Quoi qu'il en soit, les Turcs étaient devenus maîtres paisibles de tous ces lieux depuis la conquête de 1715, lorsqu'en 1770, au mois d'Avril, le nègre Annibal, général russe, détaché du siége de Koron, fut chargé de s'emparer de Navarin; « la garnison, dit Rulhière, « capitula aux premiers coups de canon, et fut con- « duite sur un bâtiment anglais dans un port de « Candie. » On a vu (p. 202) comment les troupes d'Orloff, prêtes à l'abandon de leur éphémère conquête, contemplaient du haut de ses remparts l'un des massacres auxquels Sphactérie doit sa sanglante célébrité. Alexis, avant de s'éloigner, fit charger toutes les mines, et donna ordre en s'embarquant qu'on allumât les mèches, afin qu'après son départ la forteresse ensevelît dans son explosion les Musulmans qui s'y seraient introduits; mais les poudres ne partirent point, et ceux qu'on croyait y prendre, ayant trouvé en batterie plusieurs canons que les Russes, dans leur évacuation précipitée, n'avaient pas même encloués, tirèrent

sur les fugitifs, qui eurent la honte de se voir tuer des hommes par leurs propres boulets.[1]

Quand M. Pouqueville visita le pays; la citadelle de Navarin ne consistait « qu'en quatre bastions délabrés, « garnis de canons sans affûts; ce qui n'empêchait « pas qu'elle ne fût comptée au nombre des places de « guerre, ayant ses janissaires, ses canonniers, ses « bombardiers, qui avaient pour général et comman- « dant d'armes, un boulanger et un barbier, tenant « four et boutique au bazar.[2] » La ville contenait six cents habitants turcs, et le faubourg ou Varochi, alors situé sur la hauteur et au sortir de la porte par la route de Modon, en avait cent trente, tous Grecs. « Cette « population, calculée, ajoute M. Pouqueville, avec « celle de trente-six villages, dont se composait le can- « ton, donnait un total de cinq mille quatre-vingt- « quinze individus. » Tel était encore le triste état de ces lieux si mal peuplés, quand la révolution de l'indépendance éclata. Navarin fut aussitôt investi et attaqué par divers capitaines de troupes irrégulières, aussi

1. Anarchie de Pologne, t. III, p. 414. Ce passage, et généralement tout ce qui concerne la révolution de 1770 chez Rulhière, se trouve textuellement transcrit, sans que le lecteur soit averti du plagiat, dans une assez médiocre introduction historique ajoutée par feu A. Rabbe aux Mémoires sur la Grèce de M. Reybaud. Cette introduction ne contient peut-être pas vingt lignes de suite qui soient propres au compilateur sous le nom duquel elle a paru; néanmoins des amis ont fait un pompeux éloge de ce pauvre travail dans tous les journaux de l'époque où M. Rabbe avait la main. Ceux qui pourraient citer une telle pièce comme autorité, donneraient conséquemment la preuve qu'ils ne remontent pas aux sources et que leurs recherches sont au moins superficielles. — 2. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 71.

animées contre leurs oppresseurs qu'avaient pu l'être contre leurs maîtres, en 1792, les esclaves de Saint-Domingue. On distinguait entre les chefs des assiégeants, Papas-Fletche Dikes, l'Aristomène des temps modernes, celui qui a été tué dans une bataille contre Ibrahim, en un lieu où nous conduirons bientôt nos lecteurs, vers les racines du Manglava; un seigneur mainote, que nous visiterons quelque jour dans son pyrgo formidable; et l'évêque Grégorio, qui, récemment chassé de son siége de Modon par les Musulmans, portait aux sectateurs de Mahomet une haine furieuse. Ce prélat, avec des versets des saintes écritures, où le dieu des armées ordonne au peuple selon son cœur d'exterminer ses ennemis et de faire jaillir la cervelle des petits enfants, en leur écrasant la tête contre la pierre[1], exaspérant les soldats, ne négligeait aucun moyen pour leur faire partager sa rage vengeresse: ceux-ci n'y étaient que trop disposés. Le gouvernement informe que s'était donné l'insurrection en 1821, et que présidait le prince Ipsilanti, résidait alors devant Tripolitza, dont Kolocotroni et Yatracos formaient l'investissement; on sut au camp les prédications atroces de l'évêque de Modon, et pour essayer d'en neutraliser les effets, quelques officiers furent députés vers l'armée que fanatisait le fougueux prélat; ces envoyés étaient chargés de conseiller une généreuse modération.

Monembasie ayant capitulé depuis une douzaine de

1. Josué, chap. VIII, v. 18 à 29; Rois, liv. I.er, chap. XXVII, v. 9 et 11; Psaume CXXXV, v. 19; Isaïe, chap. 13, etc.

jours, la garnison de Navarin offrait de se rendre aux conditions qu'avait obtenues celle de cette ville; mais elle appréhendait la rage des vainqueurs qui venaient d'apprendre la mort tragique du patriarche de Constantinople, véritable martyr de sa foi. Il était bien naturel que les détails de l'horrible exécution de cette sainte victime exaspérassent les Grecs combattant contre les soldats du bourreau de leur chef spirituel, lorsque leurs coréligionaires de Russie en poussaient de violentes clameurs; ceux qui parmi les assiégeants pensaient que les représailles sont de bonne guerre, remarquaient d'ailleurs, lorsque leurs ennemis parlaient de capitulation, qu'excepté pour celle de Rhodes autrefois et dans deux ou trois autres circonstances seulement les Turcs n'en avaient jamais observé aucune, empalant, accrochant au ganche, écartelant, pilant dans un mortier, sciant entre deux planches les vaincus qui se rendaient sur leurs promesses, et qui, une fois désarmés, devaient s'estimer heureux quand on leur coupait simplement la tête. En effet, les Musulmans, que les ennemis de la sainte cause des Hellènes, se plaisent à peindre magnanimes et généreux, ne se croient point astreints à garder la foi jurée avec ceux qu'ils qualifient d'infidèles, et en guerre rarement même avec les leurs. « Ils prétendent justifier « la violation de leurs promesses en disant qu'une « garnison qui se rend et une garnison qui capitule « trahissent leur souverain par cela seul que tous ne « meurent pas à leur poste, et que c'est au vainqueur « à les en punir; et quant au pillage des villes, qui « ne manque pas de suivre leur chute, ils allèguent « ce passage de l'Alcoran où il est dit: Dieu ne rui-

« nera point une ville si ses habitants ne sont impies « et n'ont désobéi à ses commandements : or, une « ville doit être jugée digne de saccage, que Dieu livre « aux mains de ses ennemis.[1] »

Cependant, « décimés par la famine, les Turcs de Navarin, dit M. Reybaud[2], se déterminèrent à capituler « avec qui voulût les recevoir. » On leur promit la vie sauve, et qu'ils seraient transportés par mer sur une terre de la domination du grand-seigneur. Dès que les défenseurs de la foi tinrent ces infortunés en leur pouvoir, ils les jetèrent sur Kuloneski, écueil de quelques cents pas de longueur, aplati, peu élevé au-dessus des flots, dépouillé de verdure, entièrement privé d'eau, situé précisément au milieu de la baie, et qui, sous son autre nom de Marathonisi, figure dans la liste des îles soumises à l'Angleterre comme Ioniennes (p. 143). L'évêque de Modon, en imaginant cette interprétation du traité, la justifiait à sa manière, en disant : « Kuloneski n'est-il pas une terre de l'obéissance du grand-« seigneur, puisqu'il est rempli de Turcs, dont nous « avons respecté les jours et que nous y avons trans-« portés par mer ? » Plus de quatre cents prisonniers moururent de faim et de soif en cette circonstance. Lorsque je me suis fait descendre sur la roche aride quelques années après, conduit par un canot que Bougainville, un jour où j'avais déjeûné à bord de son vaisseau, voulut bien mettre à ma disposition pour me promener dans la rade, je la trouvai comme un ossuaire, où se distinguaient, à leur blancheur indicatrice de

1. Laguilletière, Lacédémone anc. et mod., part. II. — 2. Mémoires sur la Grèce, t. I.er, p. 426.

plus de vétusté, les squelettes des victimes d'un abus de mots, de ceux de quelques victimes de la bataille navale de Navarin. Ces derniers présentaient souvent des traces de fractures et des teintes sanglantes ; plusieurs étaient encore environnés d'affreux haillons, dont on pouvait reconnaître l'étoffe, tant est conservateur le climat d'Orient. L'officier qui m'accompagnait ramassa la tête d'un enfant d'environ dix à douze ans. Il paraît cependant, quoi qu'on en ait dit et imprimé, que les Turcs en état de porter les armes avaient été seuls abandonnés dans la solitude homicide. Les femmes et les adolescents furent distribués comme esclaves aux Grecs qui en voulurent prendre. J'en ai retrouvé plusieurs dans le Magne, particulièrement au canton de Zarnate, dont le capitaine avait été l'un des principaux chefs à la prise de Navarin. On doit cette justice aux Mainotes tant décriés, que ces esclaves ne furent jamais maltraités par eux, et nous n'avons pas remarqué qu'ils se plaignissent beaucoup de leur sort; nous verrons même, par la suite, que le respectable Mavrico-Poulo, l'un des primats du pays, en racheta plusieurs de ses propres deniers, et les fit conduire chez les Anglais de Cérigo, où la liberté leur fut rendue. Vu de Kuloneski, Navarin apparaissait rougeâtre, au pied du Saint-Nicolo, tout blanc. La roche percée qu'on double en entrant par la partie occidentale de la passe (voy. planche n.° 2, p. 94) s'y montre par le côté où se voit la tombe dont il a été question au commencement du chapitre III. Sous cet aspect, que j'ai représenté dans la planche VIII de l'atlas, la partie méridionale de la baie se dessine avec majesté, en s'ouvrant vers la grande mer comme par deux embrasures inégales.

Lorsque les Grecs eurent pris Néokastron, et qu'ils s'y furent établis, le brave philhellène Normann en vint améliorer les fortifications. Trois ans après, les Égyptiens d'Ibrahim, étant possesseurs de Modon et ayant successivement enlevé Sphactérie et le vieux Navarin, vinrent attaquer le nouveau, où ne se trouvaient pas plus de mille hommes de garnison, commandés par Panajotaki Yatracos de Mistra et George Mavromichalis, frère de Petro-bei, Mainote. Il y eut de beaux faits d'armes du côté des Grecs; cependant la discorde s'étant glissée entre leurs capitaines, qui, se battant bien, mais étant mal payés, ne voulaient, comme il a été dit précédemment, obéir à personne, Ibrahim, dès qu'il fut maître de Sphactérie, d'où nous avons vu Mavrocordato s'échapper (p. 200), battit vigoureusement la place, et celle-ci se trouva bientôt abandonnée à ses propres ressources par terre et par mer. Elle capitula le 18 Mai. La garnison, embarquée sur des bâtiments anglais et autrichiens que le hasard avait conduits dans le port, fût, sous la protection des Européens, transportée à Kalamata, et l'on peut juger, si des étrangers ne fussent intervenus, du sort qu'elle eût éprouvé, par la manière dont, au mépris des articles du traité, le Pacha retint dans une dure prison les deux chefs, Yatracos et Mavromichalis, encore qu'il se fût engagé solennellement à les laisser sortir à la tête de leurs troupes. Telle est l'histoire du nouveau Navarin ou Néokastron, dans les décombres duquel des troupes françaises remplacèrent les Égyptiens, en vertu d'une convention conclue vers les premiers jours d'Octobre 1828. Sous la protection de ces dernières, quelques familles indigènes, dont les pénates n'existaient plus, sont venues se grouper dans les cavernes du voi-

sinage et dans les excavations du ravin qui descend au débarcadère. D'autres Grecs, particulièrement des insulaires, avec quelques petits marchands de Trieste, ont élevé des baraques ou des maisons en planches aux alentours. Les cafés surtout se sont multipliés avec des billards, dont on trouve toujours plusieurs dans les moindres villages du littoral, pour peu qu'il y règne quelque sécurité, les Moréotes ayant la passion du noble jeu. Le commandant de la place, le génie, l'intendant général Volland, avec son état-major administratif, et le payeur général Firino, logeaient dans la ville, au pied même de la citadelle. Les magasins, l'artillerie et l'hôpital, la douane grecque, avec un commissaire de police, occupaient le faubourg du port, où l'on débarque à l'aide d'une sorte d'estacade en madriers et en planches, qui se prolongent à quelques toises sur la mer.

Avant que de s'établir en ce lieu, les troupes françaises avaient dû l'assainir à cause des cimetières turcs et grecs qui en infectaient presque tout l'emplacement. Comme on y trouve à peine de la terre rouge et légère entre les blocs de rochers nus pour recouvrir les cadavres, ceux-ci, de qui le nombre s'était fort multiplié depuis les dernières années par tant de massacres et de misères, empuantissaient l'air: il fallut les rechercher, les exhumer et brûler ceux qui n'étaient pas entièrement consommés; c'est une opération semblable qui eut lieu à Alger après la glorieuse conquête de cette ville, et que des orateurs ont signalée à la tribune comme une abominable profanation des sépulcres!...

Outre les marchands grecs ou de Trieste, on trouvait aussi au port quelques Marseillais, vendant des

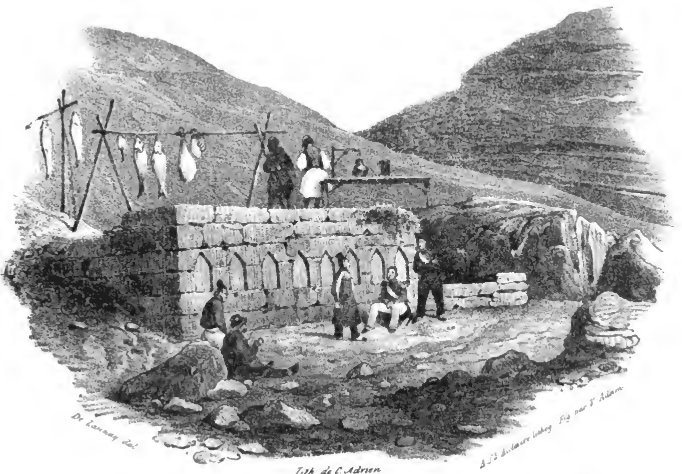
comestibles et se livrant à toute sorte d'industrie ; ce sont ces gens-là, bien plus encore que ceux du pays, qui, dans tout le Levant, rivalisent avec d'indignes vieilles, pour procurer des objets qui s'achètent, mais qu'on n'étale pas aussi ostensiblement que d'autres marchandises dans les magasins, où certains amateurs en viennent user. Entre ces Provençaux nomades, chez qui s'achetaient aussi quelques sirops et liqueurs, j'eus occasion de voir un ménage remarquable par la vie errante à laquelle le sort semblait l'avoir jusqu'alors condamné : ce couple assorti, poussé par la misère et soutenu par l'espérance, avait presque fait l'équivalent du tour du monde. Le mari me raconta qu'étant parti de sa terre natale, afin de chercher fortune au Brésil, il avait été, je ne saurais me rappeler comment, porté à Caracas, en Terre-Ferme. Dieu aidant, ses affaires y avaient prospéré. Sa femme, fille d'un aubergiste de Lambesc, s'entendant bien à mener une hôtellerie, lui avait procuré assez de fortune en deux ou trois ans, pour qu'il songeât à revenir au lieu de son berceau, quand la révolution de Bolivar le ruina et le força de fuir, n'emportant de tout ce qui lui était tombé du ciel (c'était son expression) qu'un nouveau-né. Jeté à New-York, il y mourait de faim avec un enfant de plus, quand se forma le Champ-d'Asile, où il se rendit ; après la ruine de cette colonie il vint à Ténériffe, où, toujours par les soins de sa femme alerte, un petit café qu'ils avaient ouvert, commençait à s'achalander, lorsque les mouvements insurrectionnels, qui éclatèrent aux Canaries par suite de la révolution avortée en Espagne, et dans lesquels notre nomade se trouva compromis, l'obligèrent à profiter d'un bâtiment que le hasard dirigeait sur les

échelles du Levant, pour s'échapper de Sainte-Croix avec un troisième enfant. S'étant mis en route pour Rio-Janeiro, qu'il ne vit jamais, il arriva ainsi en Grèce, où il n'avait pas conçu le projet de se rendre. Smyrne, où le sort le poussa d'abord, ne lui fut pas une terre plus hospitalière que les autres; aussi, dès qu'il apprit l'occupation de la Morée par ses compatriotes, il s'empressa d'y accourir. « Cette fois, disait-il, le bonheur m'a regardé; dans un an j'aurai gagné assez pour que, si « le débit continue, je puisse réaliser les moyens de « retourner à Marseille avec ma femme, qui vient de « me donner encore un héritier. Il est temps que les « deux aînés apprennent à lire, et que je leur donne « de l'éducation; outre que, si ma femme me doit « fournir un dernier rejeton, je veux qu'il soit Français. J'ai honte de me voir un Américain du Nord, « un Américain du Sud, un Africain des Canaries, « avec un Asiatique, sans un Provençal! »

L'enceinte du nouveau Navarin ne possède ni puits ni sources. L'aqueduc, dont on voit une partie dans notre planche VI, et duquel nous ne tarderons pas à suivre le cours, pour en visiter la prise principale, y fournissait autrefois d'excellente eau, et date du temps des Vénitiens, mais il est maintenant tout délabré; comme en cas de siége cette ressource pouvait être coupée, de nombreuses citernes, dont pas une aujourd'hui ne se trouve en état, suffisaient à la conservation de la pluie nécessaire; il ne s'agirait que de les réparer. Quant à la ville basse, on n'y trouvait d'eau qu'au puits dont j'ai parlé en y arrivant (p. 103), et dont les pourtours ont été pavés et décemment accommodés depuis mon départ. Ce puits, qui ne fournit pas une

T. 1. p. 219.

Pl. N° 4.



FONTAINE SANS EAU DE NEOKASTRON.

boisson très-agréable[1], a, dit-on, été creusé lorsque les canaux d'une fontaine voisine, dont l'époque de la fondation n'est indiquée par aucune inscription, ont été brisés. Cette fontaine date probablement du temps des Vénitiens, et n'a rien de remarquable que le mauvais goût de sa forme bâtarde; elle est comme appliquée contre des rochers brûlés du soleil et chargés de poussière noirâtre, où, lors même que son courant était alimenté, la moindre verdure n'aurait pu croître pour en parer les fentes. On assure qu'elle est ce qu'on a voulu représenter, en regard de la page 74 du tome VI de certain voyage de la Grèce, sous le titre de *Fontaine de construction antique à Pylos*. Je ne saurais l'y reconnaître. Je n'ai rien trouvé, soit à Pylos, soit à Navarin, soit ailleurs, qui ressemblât à cette prétendue construction antique. La planche ci-contre n.° 4, où M. Delaunay a figuré ce que nous avons vu, avec les Grecs qui vendaient des guenilles, ainsi que du poisson salé, sur les dalles d'un bassin altéré et poudreux, en donnant la plus juste idée du site, détruira celle qu'en pourraient faire prendre des représentations trop embellies, où l'on essayerait de métamorphoser en monument de quelque intérêt un grossier amas de pierres, indigne qu'on le mît en parallèle même avec la moindre des bornes-fontaines de nos rues.

---

1. « L'eau, généralement assez mauvaise à Navarin, devient « détestable dans le temps des pluies; elle est alors rougeâtre « et très-épaisse. » L'auteur de l'Histoire médicale de l'armée française en Morée, de qui nous empruntons ce témoignage, ajoute (p. 83) que le bouillon, le pain et les tisanes qu'on donnait aux malades se ressentaient des modifications nuisibles qu'éprouvait cette eau.

CHAPITRE VIII.

DU NOUVEAU AU VIEUX NAVARIN PAR L'EMBOUCHURE DE LA DJALOVA. CAMPEMENT AU CAP CORYPHASIUM.

En quittant, pour sortir de Navarin, le puits saumâtre et la fontaine sans eau dont il vient d'être parlé, nous passâmes devant le débarcadère, tout près de l'hôpital militaire, construit un peu au-dessus du niveau de la mer; à la base des hauteurs calcaires qui dominent la baie par ce côté, on prend le chemin dit de Tripolitza: ce chemin est également celui de Messène, de Kalamata par Nisi, en un mot, le plus direct pour se rendre du versant de la baie dans celui du Pamisus, par la forêt de Koubeh. Il s'élève sur des pentes où circule l'aqueduc, que nous trouvâmes la plupart du temps à fleur de terre et très-dégradé. L'Adianthe-capillaire, qui est la fougère dominante sur les murs humides dans le bassin méditerranéen, croissait abondamment où ce qui restait d'eau trouble dans le canal demeurait en contact avec la lumière. La route traverse bientôt un étroit ravin au moyen d'un petit pont en pierres où commence un pavé vénitien, en tout pareil à celui du col de Saint-Nicolo et en aussi mauvais état; nous suivîmes ce pavé fatigant, ayant la mer à gauche, souvent presque sous nos pas, et les flancs arides, jaunâtres et taillés à pic des montagnes un peu plus loin à droite: il avait traversé l'aqueduc, qu'il longeait en le laissant du côté de la rade; il le recoupa à quelque distance près des restes d'une vieille tour à peine reconnaissable, et qui dut servir pour des signaux. Nous y étions

à une demi-lieue environ de la ville. Le vallon d'une petite rivière, qu'on nous dit s'appeler Navarinitza, et qui, dans le plan de M. Smyth, est nommée Pesili, s'ouvre alors devant le voyageur; c'est en ce point que la marine française avait établi son hôpital parallèlement à l'une des sinuosités du conduit d'eau et dans une excellente exposition. Ce bâtiment, construit en planches et dont la toiture était recouverte de cette grosse toile goudronnée avec laquelle on fait les prélats, présentait extérieurement à peu près la forme qu'on donne à l'arche de Noé dans les images où sont représentés les principaux traits de la Bible; au dedans on eût dit l'entrepont d'un vaisseau de ligne bien aéré et parfaitement tenu. Les malades qu'on y envoyait se rétablissaient promptement, et du petit jardin qu'on avait planté en terrasse sur le devant, à l'exposition du nord (la meilleure dans ces climats ardents) on apercevait, dans l'étendue basse et marécageuse de la côte, les traces de ce camp de malheur, où quelques mois auparavant tant de soldats français étaient morts victimes du mauvais choix d'un emplacement, dont personne dès lors ne voulait convenir avoir eu la funeste idée. L'embranchement de la route que nous laissâmes à l'est sur la droite, entre le mur de l'aqueduc et les parois de l'hôpital, conduisait à Koubeh; c'était proprement le grand chemin de Tripolitza: nous marchâmes dans la direction du nord par celui dit de Patras, qui longe, en passant à Gargaliano et au pied d'Arcadia, la côte ouest de Messénie, jusqu'au point où, arrivant en Élide, après le passage de l'Alphée, il traverse les campagnes de l'intérieur. On descend par une pente assez douce, à partir d'une fontaine semblable à celle de l'entrée de la plaine de

Modon (p. 107), et qui alors était pareillement sans eau; ceux qui bâtirent les petits monuments de ce genre eurent toujours soin de réserver dans l'épaisseur de leur maçonnerie une niche, où j'ignore si du temps de la domination des Turcs on souffrait que les Grecs consacrassent leurs images de la Panagie, mais que l'antiquité dut certainement orner d'une statue de nymphe : maintenant on y trouve d'ordinaire à la place de divinités quelconques des écuelles en bois, ou faites avec des morceaux de cette espèce de Courge qui imite la forme d'une petite bouteille; au moyen de cette substitution les passants peuvent s'y désaltérer commodément quand le courant n'en a pas été détourné.

En arrivant dans la plaine, nous trouvâmes les ruines d'une maison semblable à nos grandes fermes de France ; elle dépendait d'un village dont il reste à peine quelques vestiges. Ce fut celui de Zonchio ou Zunkio [1], dont le nom se trouve à tort, et je ne sais pourquoi, donné ordinairement dans les cartes et dans les

---

1. Ce nom de Zonchio, que Coronelli mentionna des premiers, est d'étymologie vénitienne; il indique un lieu bas, humide, herbeux ou aquatique, et vient de *juncosus*, couvert de Joncs, comme *Cañada* en espagnol s'applique souvent à des lieux où croissent des Cannevères (*Arundo Donax*, L.), appelées *Cañas*. Il fut probablement donné dans l'origine à toute la région marécageuse et couverte de Roseaux confondus avec des Joncs du fond de la baie de Navarin, puis restreint à l'endroit où nous le retrouvons, et ne put jamais convenir au site escarpé pour lequel nous sommes surpris de le voir reproduit dans les ouvrages les plus modernes. Il est d'autres lieux en Grèce appelés Zonchio, lesquels sont tous dans une situation marécageuse analogue à celle du Zonchio qui a motivé la présente note.

livres à Paléokastron ou vieux Navarin. Smyth est le seul qui ne soit pas tombé dans cette erreur, et qui ait placé Zunkio ou Zonchio en son véritable lieu. A partir de la maison ruinée, le pays est plat, composé d'une terre entraînée des hauteurs voisines, grasse, forte, et qui paraît être très-fertile. Les environs sont maintenant incultes et couverts d'une végétation empreinte d'un caractère semi-maritime; des Soudes, des Statices à feuille de Limon, des Joncs surtout, s'y mêlant à des buissons aromatiques semblables à ceux dont se composent les Maquis de l'intérieur du Péloponnèse. Bientôt, laissant à droite une chaumière où s'étaient mis en ménage, avec une Grecque, des cantiniers provençaux, nous passâmes la petite rivière de Navarinitza ou Pesili sur un pont de pierres très-étroit, construit d'une seule arche tellement élevée, que la montée et la descente n'en sont pas sans difficulté. Le sol devint alors de plus en plus marécageux; un autre pont, pareil au précédent, se trouve sur ce que je crois être un second bras du Pesili, sans pourtant que je l'aie vérifié, et après l'avoir passé, on arrive sur le bord de la baie, un peu au-dessus du point où la côte, cessant d'être formée par des rochers abruptes, commence la plage de sable qui la termine en une longue courbe, et qui dure jusqu'à l'escarpement méridional de ce Pylos vers lequel nous nous dirigions. Parmi le sable calcaire et souvent bleuâtre de cette plage étaient de nombreux morceaux de pierre ponce roulés, depuis le volume d'un pois jusqu'à celui d'une grosse noix; nous en retrouverons de semblables dans toutes les expositions pareilles sur la côte de Morée, et ils y viennent probablement de Santorin, que je regarde

comme le grand foyer d'où cette Ponce a été lancée et roulée par les vagues dans tout le fond de la Méditerranée. En cheminant au nord-ouest, nous commençâmes à rencontrer aussi des ossements humains vomis par les flots avec des morceaux de bois à demi réduits en charbons ; débris persistants de la flotte ottomane naguères détruite. On reconnaissait déjà l'emplacement du camp homicide. En arrivant à la rivière qui lui donna son nom, nous trouvâmes quelques cabanes où se tenaient des pêcheurs ; on passait tout auprès un canal qui s'en sépare à un quart de lieue sur la droite, pour alimenter un moulin de Saint-Spiridion, alors détruit, et duquel les ruines se voyaient sur cette route de Patras, que nous abandonnions avec la direction du nord, afin de suivre le rivage en cheminant vers l'ouest. Alors se multiplièrent à travers ces lieux marécageux et fétides des traces ovales, où l'herbe n'avait point repoussé et qui subsistent quelquefois pendant deux ou trois années, après qu'on a détruit les baraques ou les tentes qui les causèrent. Je tuai ici des Huppes, en tout pareilles à celles de France, et non loin d'autres cabanes, parmi lesquelles se devinaient plutôt qu'on ne les pouvait voir, des pans de murs, indicateurs de l'existence d'un ancien village, nous arrivâmes à l'embouchure, alors large d'une quinzaine de pas; il fallut la passer à gué; on y avait de l'eau jusqu'aux reins. La rivière est appelée Kurbeh, dans le plan de Smyth, et le village, dont nous retrouvions à peine les vestiges, est son Jalova, qui était probablement debout lorsqu'un camp arabe s'établit dans les environs; ce qui fit supposer que la rivière s'appelait aussi Jalova. On doit prononcer Djalova.

Smyth, dis-je, donne le nom de Kurbeh à la rivière; mais Kurbeh, qui est synonyme de ce que les Français appelaient Khumbey ou Koumbès, et que nous croyons devoir écrire Koubeh ou Koubès, est proprement la prise d'eau de l'aqueduc de Navarin, qui donne son nom au plateau élevé que traverse la route de Tripolitza, ainsi qu'à la belle forêt où nous irons bientôt camper, et qui s'étend entre le petit mont Saint-Hélie et le Maglada ou Manglava.

C'est vers l'embouchure de cette rivière de Djalova, dont l'origine traverse effectivement le plateau de Koubeh, que la plus grande partie de l'armée libératrice vint s'établir, après avoir quitté Pétalidi, lieu moins insalubre, situé au fond du golfe de Messénie. M. Roux, médecin en chef de cette armée, en a donné une histoire médicale, que nous avons déjà trouvé occasion de citer (p. 219). Il rapporte que « vers le 11 Septembre « on ne comptait encore au camp de Pétalidi, malgré « l'intensité de la chaleur et les excès d'intempérance, « que soixante-quinze malades, dont seulement trente-« quatre fiévreux, sur quatorze mille hommes dont se « composait l'expédition. » Le 15, on se mit en marche sur Navarin; la brigade commandée par le général Tiburce Sébastiani ayant, pour son bonheur, été envoyée sur Koron, dans le but de l'assiéger au besoin, le train d'artillerie demeura seul vers Pétalidi, parce qu'il s'y trouvait encore de l'herbe pour les chevaux. « Après « une journée très-pénible, à cause de la chaleur, de « la difficulté des chemins et de la rareté de l'eau, con-« tinue M. Roux, on bivouaqua à Khumbey (Koubeh), « et l'on y demeura jusqu'au 18, qu'on descendit en « une marche de trois heures à l'embouchure de la

« Djalova, où fut établi le campement. » Le 3.e régiment de chasseurs avait été laissé dans la position salubre des hauteurs, et n'y a pas perdu un seul homme par les fièvres pernicieuses durant toute la campagne. Les troupes d'Ibrahim-pacha avaient naguères aussi campé à l'embouchure de la Djalova; une subite et effroyable mortalité les en avait chassées. Les traces de leur séjour devaient être d'une dégoûtante fraîcheur; car en tous lieux où l'armée égyptienne s'arrêta, des cadavres à demi enterrés, les ossements des bêtes qu'elle avait dévorées et des guenilles infectes jonchant le sol, témoignaient de son passage. Au bout de quelques jours seulement les troupes purent être entièrement baraquées; le temps devint pluvieux dans la nuit du 13 au 14, les cabanes furent inondées, la fièvre sévit alors dans tous les rangs: ce fléau n'avait encore enlevé que vingt-huit malades dans les derniers jours du mois; mais on en comptait déjà plus de trois cents le 30, quand le train d'artillerie, rappelé de Pétalidi, vint grossir le funeste camp. Sous Koron, où n'étaient point de marais, on n'avait guère perdu que trois soldats. Nous renverrons le lecteur à l'ouvrage de M. Roux; le chiffre de la mortalité n'y est pas très-clairement indiqué, mais les symptômes de la maladie y sont décrits soigneusement, avec l'indication des moyens qu'on employa pour la combattre et la dompter enfin. Le fléau continua cependant à faire d'horribles ravages, même après que les troupes, ayant quitté la position meurtrière, où elles furent comme imprégnées d'un germe de mort, occupèrent Patras, Modon et Navarin. Des hôpitaux, augmentés à la hâte, offrirent un asile moins dangereux aux malades dans ces diverses villes. Le zèle

que montrèrent les officiers de santé en cette triste occasion, fut infatigable, et plusieurs succombèrent à la contagion qu'ils bravaient pour soulager l'armée. La Réglisse (*Glycyrrhiza glabra*, L.) est excessivement commune dans tout le vallon de la Djalova, où ses grosses racines saillent en traînant à la surface du sol. Cette plante salutaire fut d'un grand secours dans la circonstance, et fournit abondamment une tisane dont les médecins ordonnaient le fréquent usage.

Nous apercevions vers le nord, entre la Djalova et la base des hauteurs qui bornent l'horizon, une zone dorée, ou plutôt comme une longue écharpe jaunâtre; étendue un peu au-dessus du sol; cette apparence venait des nombreux Roseaux desséchés dont se couvrent les bords du grand étang près duquel nous arrivions, mais qu'on ne pouvait, à cause des Roseaux mêmes, distinguer des lieux inférieurs où nous cheminions. Cet étang est séparé de la baie par une langue de terre basse et sablonneuse, sur laquelle nous nous engageâmes bientôt; il est appelé lac d'Osman-Aga, et peut avoir près d'une lieue de l'est à l'ouest sur moitié moins de largeur du nord au sud; plus profond dans sa partie méridionale, vaseux, fourni d'herbages dans son pourtour septentrional principalement; on n'en saurait parcourir les bords sans risquer de s'y perdre à travers les boues que recouvrent des *mattes* tremblantes, formées par l'entrelacement des racines de Roseaux, de Scirpes et de Joncs. C'est là que j'ai tiré de belles Aigrettes blanches; de plus heureux chasseurs ont tué au même endroit des Pélicans et, assure-t-on, des Phœnicoptères. Ces oiseaux, avec plusieurs espèces de Canards, y sont assez communs, à ce qu'on nous assura, vers certaines

époques de l'année. J'y aperçus aussi des Plongeons; mais je ne sus m'en procurer un seul, n'ayant pas trouvé de bateau afin de parcourir la surface du lac pour leur donner la chasse. La langue de terre qui sépare l'étang de la courbe septentrionale de la baie de Navarin se rétrécit à mesure qu'on s'y enfonce; des sentiers incommodes s'y sont enfoncés entre les végétaux maritimes pareils à ceux qui donnent une physionomie particulière à ce que sur nos côtes de France on appelle des *prés salés*. Les restes d'un aqueduc s'y reconnaissaient ; je les suivis à travers les broussailles pendant une demi-heure environ : elles cessèrent quand nous arrivâmes aux bords fangeux du chenal de communication entre la baie et l'étang. Ce chenal, en se fourchant comme un delta du côté du nord, baignait la baraque d'un pêcheur, qui avait établi ses palissades de Roseaux tout à l'entour. Je décrirai, lorsque nous arriverons à Napoli de Romanie, la manière de prendre le Poisson par le moyen de ces sortes de cloisons légères et mobiles qu'on emploie beaucoup et de temps immémorial chez les Grecs. L'occasion était bonne pour se procurer ici les animaux du lac; mais je ne pouvais tout faire moi-même, et je n'obtins pas du prétendu zoologiste, qui m'avait été adjoint, qu'on cherchât à les prendre; cependant notre cuisinier, faisant à sa façon les fonctions d'ichtyologiste, nous démontra le lendemain, par les Céphalo qu'il nous servit à dîner avec une Murène achetée chez le maître de la pêcherie, que la Murène et le Muge les plus répandus dans les mers voisines, se plaisent aussi dans les eaux saumâtres qui baignent les bases de Paléokastron ou vieux Navarin.

Un pont en pierre de deux arches dont la montée

n'avait pas dû être moins rapide que celle des deux ponts que nous avions traversés dans la matinée, servait jadis à passer le chenal. Il avait été rompu dans la dernière guerre; nous dûmes aller chercher un gué, que nous rencontrâmes près de la mer, où l'on avait de l'eau jusqu'à la ceinture. En regagnant la plage, nous continuâmes à trouver toujours des ossements humains roulés et blanchis, indices de la gloire navale de 1828, galets naguères vivants, que le battement des vagues n'avait point encore trop défigurés. Il y avait aussi là une chaîne de petites dunes à droite et à gauche, où la Calamagrostide des sables (*Arundo arenaria,* L.) me rappela nos régions littorales de France, que lient et fixent si bien les longues racines de ce précieux végétal; on le retrouve jusqu'à l'extrémité du Jutland, partout où l'arène maritime menace d'envahir le sol cultivable.

Les ruines de l'aqueduc, en cessant près du pont, y étaient plus hautes et plus distinctes que dans le reste de son étendue. Nous rencontrâmes, en venant reprendre le chemin tracé au bord du chenal, les débris d'une chapelle carrée, la plus grande des constructions de ce genre que j'eusse encore vues, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait jamais dû être bien digne de remarque; la voûte s'en était écroulée en quartiers dans le milieu : on reconnaissait qu'elle avait été décorée intérieurement de peintures: bâtie en pierres et en briques, elle datait évidemment du moyen âge. Nous avions à peu de distance devant nous l'escarpement de Pylos, qui se montrait vers la droite, semblable à un mur immense, orné de verdure seulement contre sa base ou sur quelques corniches de son couronnement; laissant alors

dans la direction du nord le chemin qui en côtoie le pied, et dans lequel nous nous engagerons en partant du prochain campement, nous joignîmes nos compagnons de voyage; leur bateau venait d'arriver au port que forme la jonction de l'isthme bas où nous avions cheminé, et des rochers escarpés que nous venions reconnaître. Nous retrouvâmes dans la courbe sablonneuse où cette jonction eut lieu les Grecs que nous y avions vus quand M. de Robillard nous conduisit au même endroit (p. 114), leurs douze à quinze embarcations, plus ou moins considérables, tirées à sec et alignées sur le rivage, représentaient à mon imagination la flotte du fils de Nélée. Les nautonniers s'étaient construit des baraques en branchages à portée de leurs bateaux; des marchands de figues sèches disposées en chapelets, de poissons salés, de fromage dur, d'huile, de graisse, d'autres comestibles d'inférieure qualité, et surtout de Κρασι (vin) et de ῾Ρακι (mauvaise eau-de-vie douceâtre), y avaient aussi creusé dans le sable leurs boutiques misérables, dont la toiture se composait de rameaux, supportant des toiles goudronnées ou des vieilles peaux. C'était le commencement d'un village, qui dura tant que ceux qui l'avaient construit trouvèrent à pêcher dans la baie des canons, des ferrements, des clous, du cuivre de doublages, des ancres, des varangues ou autres grosses pièces des carcasses de tant de navires foudroyés et engloutis dix mois auparavant par des bordées françaises, anglaises et russes, qu'on croyait entendre tonner encore, étonné de leur accord, tant l'aspect des débris accumulés et submergés conservait l'apparence d'une hideuse fraîcheur; on eût pu les croire l'œuvre de la veille, si la date glorieuse

n'en eût retenti dans tout l'Orient. A moitié distance de Sphactérie, on distinguait entre autres, vers deux brasses de profondeur, le squelette d'un navire de haut bord; son entrepont venait seulement d'être enlevé par des plongeurs, tandis qu'à côté était celui d'une frégate dont il ne restait plus un bordage et qu'on achevait de dépecer; et comme dans la destruction de la flotte turque, lorsque les marins l'abandonnèrent en mettant le feu à tout ce qui n'y brûlait pas déjà par l'effet du combat, plusieurs de ces navires encore s'accumulèrent au fond de la baie, il y eut là d'épouvantables explosions, dont on reconnaissait les débris lancés de tous côtés: nous étions au lieu où il en existait le plus, et nous en avions déjà rencontré, comme on l'a vu, à de grandes distances.

Ne voulant pas dresser nos tentes sous l'influence marécageuse de l'étang voisin, ni trop à la portée d'un ramas d'étrangers pour lesquels les gens de notre suite ne montraient pas beaucoup de sympathie, j'indiquai le bord de la mer, au pied du vieux Navarin, pour l'établissement du camp. Afin de s'y rendre, il fallait traverser la base orientale et sablonneuse des rochers abruptes vers lesquels nous nous étions dirigés jusqu'alors, et marcher le long de l'étroit canal de Sikia. Cette passe, maintenant impraticable aux grosses embarcations, sépare la montagne de Paléokastron de l'île de Sphactérie, dont le côté qui se présentait à nos yeux était escarpé, sans verdure et d'un aspect désolé. Son point culminant, avancé comme un gigantesque bastion du côté de la grande baie, a été trouvé par nos mesures barométriques de deux cent vingt-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer.

Au moment de quitter l'isthme sablonneux, et contre la base du mur naturel dont il était question de franchir l'extrémité abaissée vers la passe, on trouve un puits-fontaine qui fournit la seule eau potable de ces lieux, et que je suppose, par la taille des pierres de ses parois, être un ouvrage de l'antiquité. A quelques pas, après avoir tourné à gauche, le sentier qu'il faut nécessairement tenir, s'élève sur les vestiges d'un môle des plus vieux temps, dont la section d'architecture a donné les moindres détails [1]. A ces débris d'un port, qui fut évidemment celui de la Pylos de Thucydide, ainsi qu'on le verra bientôt, succèdent d'autres restes, où l'on ne saurait méconnaître, à la taille polygonale des pierres bouleversées, l'époque hellénique; époque intermédiaire à celle des constructions en pierres brutes, dites cyclopéennes, et des constructions en pierres de forme carré-long, pour lesquelles on doit réserver la dénomination de grecques. Sur l'arête de l'escarpement dont on traverse la base méridionale, on aperçoit des pans de murs et de tourelles qu'aux moellons et au mortier employés dans leur composition, on reconnaît pour avoir appartenu à l'enceinte du temps des conquérants français et de leurs successeurs les Vénitiens. Il y avait sans doute une porte d'entrée de ce côté; mais nous n'en avons pas vu les moindres indices. Après l'endroit où dut être cette porte, on arrive sur un plateau couvert d'une végétation broutée; ce plateau se prolonge en dos d'âne vers l'ouest, parallèlement au canal de Sikia, et s'y termine en un cap arrondi; à l'extrémité de ce cap s'élevaient les restes d'une batterie

1. Voyez fig. 4 et 5, pl. VII.

sur laquelle personne n'a pu nous donner de renseignements, mais qui doit avoir été faite au temps de la sainte ligue, où le vieux Navarin eut à soutenir un siége. Les embrasures pour trois canons y étaient encore parfaitement reconnaissables à travers de vieux parapets en briques et gazonnés; ceux-ci, malgré leur délabrement, offrirent à nos tentes quelque abri contre un vent impétueux qui ne tarda point à souffler du large. Pour la première fois la Commission dormit sous la toile, et le 1.er Avril, en se réveillant, chacun, affranchi de tout autre soin, put se livrer au genre de recherches dont le Gouvernement l'avait chargé.

CHAPITRE IX.

PALÉOKASTRON ou LE VIEUX NAVARIN ET SES ENVIRONS. DE LA MUSIQUE CHEZ LES GRECS.

Afin de donner à mes lecteurs l'idée la plus exacte d'un lieu à la connaissance duquel j'attachais d'autant plus d'importance, qu'il était question d'y résoudre le problème longtemps controversé du site qu'occupa la Pylos Messéniaque ou de Nestor, je commençai par en faire la carte, qu'on trouvera dans la planche IV de mon atlas. Deux jours, durant lesquels je ne négligeai cependant pas de me livrer à des recherches d'histoire naturelle, me suffirent pour terminer ce travail. J'avais d'abord été favorisé par le temps; mais bientôt le ciel se rembrunit, l'orage gronda, la pluie tomba par torrents et les nuits devenant des tempêtes, des rafales menacèrent plusieurs fois d'enlever nos tentes. Baccuet courut de véritables dangers pour passer à Sphactérie, d'où je l'avais prié de prendre l'aspect, vu par le côté

du sud, des lieux que je dessinais moi-même topographiquement (voy. pl. IX). La vue qu'en ont donnée MM. les architectes[1] est prise d'un point tant soit peu plus oriental, et montre, de trois quarts, une partie du rempart qui regarde l'étang d'Osman-Aga, avec l'extrémité de l'isthme par laquelle nous sommes arrivés au vieux Navarin.

Le rivage était, tout autour de notre camp, formé de rocs, à l'extérieur desquels l'érosion produite par l'alternative du choc des vagues et de l'ardeur d'un soleil dévorant, a donné les formes les plus âpres. Composés de cet intraitable Calcaire moréotique dont la cassure est blanchâtre ou d'un gris tendre, leur surface, partout où l'influence des brisants peut atteindre, prend une teinte noire et fuligineuse; ils ressemblent à ces amas de suie concrétée dont s'encombrent les cheminées qu'on n'a point eu le soin de faire nettoyer, ou bien à ces bancs de scories volcaniques, si hérissés de pointes cruelles qu'à Mascareigne on appelle vulgairement *Gratons*. On ne saurait imaginer un spectacle plus étrange que celui que présente la mer courroucée obéissant au vent impétueux du nord-ouest, quand elle se précipite en brisant contre les sinistres récifs dont nous admirions, vers l'entrée du détroit, les formes bizarres sur les flancs roides de Sphactérie. Des flots de neige roulante s'y poussaient les uns les autres, et s'élevant en nappes de lait jusqu'aux deux tiers de ce rempart naturel, en retombaient, comme les avalanches des Alpes, à travers une infinité de pointes noires et saillantes, semblables à de grossière fonte de fer.

---

1. Pl. 5, fig. 11.

Quelques membres de la section d'architecture, qui vinrent à diverses reprises revoir les lieux où M. de Robillard avait été notre premier guide et que le mauvais temps surprit, vinrent, tour à tour, nous demander l'hospitalité, et la pluie ayant continué à tamiser à travers la toile de nos demeures durant près de trois jours, deux de mes adjoints[1], assurant qu'ils étaient malades, me demandèrent la permission de rentrer au quartier général, ce à quoi je les autorisai avec empressement.

De nombreux fragments de poterie antique bien reconnaissables, quoique presque toujours réduits en très-petites parcelles, et de vieux morceaux de briques, formaient la presque-totalité du sol sur le promontoire où la Commission se trouvait établie. Ces débris étaient recouverts d'une herbe que la dent des troupeaux réduit en une sorte de pelouse, où saillaient çà et là des touffes d'Asphodèle, d'une belle Malvacée (*Malope malacoides,* Cav.), et de cette Rose trémière (*Alcea rosea,* L.) qui devient si haute et si belle dans nos parterres, où l'introduisirent les chevaliers croisés, mais qu'on y néglige depuis que d'innombrables variétés de Dahlia y sont devenues à la mode. On y voyait aussi poindre une jolie petite espèce d'Ail (*Allium Clusianum*), diverses sortes de Silènes, un Dent-de-lion (*Leontodon bulbosum*), des Ornithogales d'une éblouissante blancheur, épanouies depuis huit heures du matin jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, des Paquerettes et autres plantes printanières. Sur divers espaces do-

1. MM. Pector et Despréaux.

minait cette petite Oseille dont la fleur a été comparée, à cause de sa forme, à la tête d'un bœuf par les botanistes (*Rumex Bucephalophorus*, L.), et qui colore souvent d'une teinte vineuse fort vive les lieux où se pressent ses touffes rougeâtres.

Des restes fort distincts, quoique souvent interrompus, d'un mur d'enceinte, bordaient la passe de Sikia à fleur de terre et se continuaient à l'entour du cap, depuis l'endroit où l'on entre dans la presqu'île jusqu'au fond de la petite baie que nous avions au nord du camp. Cet enfoncement, dont l'extrémité est remplie de sable, n'a probablement jamais pu servir d'asile à des embarcations, à cause des récifs qui en obstruent l'entrée; mais il n'exista pas moins de ce côté une porte dont les soubassements sont encore très-reconnaissables; ils sont désignés par la lettre B dans mon plan. En y faisant creuser à droite et à gauche, j'y découvris deux pièces latérales pavées en mosaïque grossière. Les fondations d'une tour carrée (C) et d'autres indices de constructions cachées sous l'herbe tout autour de nous, me démontrèrent que nous campions sur l'emplacement d'une ville dès longtemps détruite. Nous y reconnaîtrons la Coryphasium qui s'élevait sur le cap du même nom. Ce qui m'a semblé le plus digne d'être annoté au pourtour de ce cap et de cette ville de Coryphasium, lorsqu'une fois j'en eus reconnu les traces en scrutant les rochers de la rive, est une voie antique qui dut longer extérieurement le mur d'enceinte, en suivant absolument le bord de la mer. Cette voie fut taillée dans le vif de la pierre, où, dans plusieurs endroits, elle a dû s'encaisser de deux à trois pieds. Les curieux qui voudraient retrouver le peu qui

en reste, doivent d'abord chercher à la discerner à la base extérieure du talus de la vieille batterie, en dedans de laquelle je m'étais établi, justement dans la ligne où cesse toute végétation, faute de terre: après en avoir saisi les amorces en ce point, il devient aisé de la suivre à droite et à gauche, quoique souvent interrompue par des fissures, résultant de quelque fracassement qu'a éprouvé le sol postérieurement au creusement de la route, laquelle dut être trop étroite pour que deux chars de ce temps-là y pussent passer de front. On y distingue des ornières où les roues s'emboîtaient, sans qu'il soit néanmoins possible de juger si elles y furent taillées à dessein comme les rainures des modernes chemins de fer, ou si elles y ont été creusées par le frottement qu'occasionnait à la longue l'action des charrois. On présumera, en les étudiant, que les équipages du doyen des héros de l'Iliade ne devaient être guères supérieurs aux charrettes à roues pleines, fixées sur un essieu mobile, qu'emploient de nos jours les paysans montagnards de plusieurs cantons, notamment chez les Basques aux frontières d'Espagne.

On éprouverait de grandes difficultés si l'on voulait faire le tour de la montagne que couronne le vieux Navarin par le côté occidental, surtout en arrivant au prolongement de la ligne que forme l'enceinte à partir d'une plate-forme que j'ai signalée par la lettre M, et qui est adossée à la tour carrée L, où fut la porte principale. On s'y engagerait parmi des escarpements formés de ce même Poudingue du col et du mont Saint-Nicolo, dont la couche épaisse ne présente rien qui mérite qu'on s'expose à rouler dans la mer, dont on aurait

à chaque pas les abîmes au-dessous de soi. Il vaut donc mieux, pour s'élever au faîte de la double presqu'île, suivre le chemin battu. Ce chemin est évidemment le même qui, dès la plus haute antiquité, conduisait de Coryphasium à une acropole commune aux habitants de deux villes comme adossées, ainsi que nous le montrerons tout à l'heure.

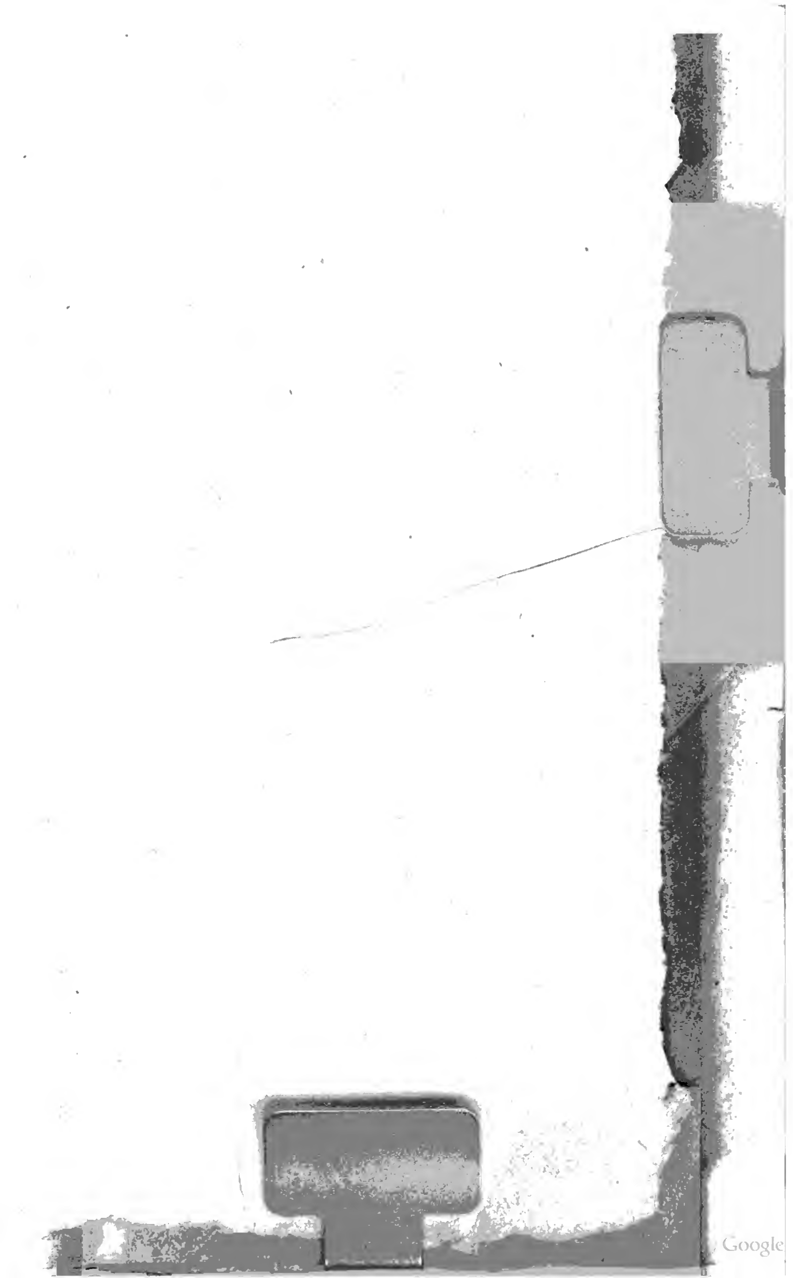
En montant au vieux Navarin par les deux sentiers marqués dans le plan, on arrive à mi-hauteur sur un plateau de peu d'étendue, verdoyant quand nous le traversâmes, et que doraient aussi les fleurs d'un Seneçon alors tout épanoui (*Senecio lividus*, L.). J'y reconnus quelques demeures des derniers habitants de ces lieux. Les moins anciennes avaient existé dans un enclos dont les murs, à hauteur d'appui, étaient passablement conservés, et qui pouvait avoir vingt-cinq mètres de long sur une douzaine de mètres de large: le tombeau d'un Turc, qui en fut peut-être le dernier propriétaire, s'y voyait encore. A quelque distance s'élevait un *tumulus* d'un tout autre caractère, évidemment antique, fort bien conservé, marqué G dans ma carte, et qui, ayant sans doute échappé jusqu'ici à l'attention des hommes, paraissait ne pas avoir été violé. En grimpant, à droite, parmi les blocs confusément entassés de roches dépouillées qui correspondent à la cime de l'escarpement dont la base est baignée par l'étang d'Osman-Aga, on parvient à des espèces de créneaux naturels qu'ombragent des touffes de Lentisques et de Térébinthes; à travers les arbrisseaux on jouit d'une vue magnifique, s'étendant sur la baie de Navarin d'un côté, et sur les campagnes fertiles que bornent les Monts Géréniens de l'autre, ayant en face, par-dessus les Ro-

seaux des marécages sur lesquels on plonge, les pentes du plateau de Koubeh, couronnées par le Manglava et le pic du petit Saint-Hélie. C'est ici que je vis pour la première fois un insecte élégant quoique de couleur noire (*Buprestis cariosus*), que Brullé a fait représenter en vignette à la suite de sa savante introduction sur l'entomologie de Morée. Il semblait s'y plaire aux extrémités des branchages sur les Lentisques et les buissons.

Après le *tumulus,* à la jonction de deux sentiers, les débris de masures et d'enclos qui protégèrent de petits jardins où persistent quelques Amandiers, se rencontrent en plus grand nombre. Quelques vieux pieds de Cactes se sont conservés dans les fentes de la hauteur pierreuse qu'on laisse à droite. On passe contre les débris d'une tour du moyen âge (H). De ce point, la route, moins dégradée, demeure, parallèlement aux remparts méridionaux, pavée à la manière vénitienne, c'est-à-dire comme l'est le chemin qu'a fait réparer le général Schneider sur le col de Saint-Nicolo, entre Navarin et Modon. Son tournant est brusque, et soutenu, du côté du ravin, par un bon mur. Une grosse et forte tour ronde, à la base de laquelle le roc a été profondément coupé pour lui former comme un fossé, terminait les fortifications par ce côté-ci. On tourne le dos à cette tour pour se diriger sur la tour carrée principale, saillant en L sur la face des ouvrages dont on suit le pied, et dans laquelle était pratiquée la porte de la ville. Un peu avant d'y entrer, on reconnaît qu'il a existé une autre porte (K) dans le rempart; mais elle avait été murée. Des portions de constructions helléniques se reconnaissent çà et là, notamment en deux endroits, où semblent avoir existé des murs dont la direction était

perpendiculaire (J) à ceux du moyen âge. La grande tour de l'entrée a été évidemment fracassée par l'effet de la mine; aucune autre force n'eût pu la fendre ainsi et renverser ses quartiers en divers sens. La porte en est demeurée toute défigurée. On y reconnaît néanmoins, ainsi que dans le reste de tous les ouvrages, le système et la manière de bâtir des héros de la croix et des Républicains dominateurs de l'Adriatique.

La montagne du vieux Navarin est semblable à Sphactérie par la nature de ses roches, par ses formes, par l'exposition de ses pentes et la direction de ses escarpements: la ville détruite dont elle se couronne fut composée de deux parties d'inégale grandeur, comprises une enceinte commune, inclinée en forme de carré dans long du nord au sud, et que séparait un puissant mur transversal. La supérieure, plus petite, sise au point culminant, en était la citadelle ou réduit; elle fut l'habitation des seigneurs du temps féodal et des podestas qui vinrent les remplacer sous l'empire du Lion de Saint-Marc. On y reconnaît l'emplacement et les restes du château avec ses dépendances. Le corps de logis fut une très-forte tour (O), maintenant lacérée et brisée en gros quartiers épars à la base des pans qui sont demeurés debout. Elle dominait les deux parties de la ville au milieu du mur qui les séparait; ce qui n'en est pas renversé, couronne encore notre vue de Pylos prise par le côté du sud (pl. X). La seconde moitié, ou l'inférieure, qui s'étend sur la pente exposée au midi, était la ville proprement dite, qu'environnaient du côté de la mer vers l'occident, et de Sphactérie au sud, des murailles très-fortes pour le temps où l'artillerie n'était pas inventée, mais où quatre coups de gros canon suf-



Conditions de la Souscripti

L'ouvrage sera publié en *quatre livraisons*, c
d'un demi-volume de texte, orné de quatre v
cahier de 9 planches in-folio. Il paraîtra une li
à partir de décembre prochain.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : 15

On trouve chez le même libra

DUCROTAY DE BLAINVILLE (H. M.) Man
ou de zoophytologie, contenant : 1° une h
cette partie de la zoologie, avec des considéra
l'anatomie, la physiologie, les mœurs, les hab
des actinozoaires, 2° un système général d'a
la-fois des animaux et de leurs parties solides o
catalogue des principaux auteurs qui ont écrit
vol. in-8, avec un atlas de 100 planches repré
de chaque genre et sous-genre. En noir
En couleur

2 *livraisons sont en vente. La troisième par*

DESMAREST (Anselme-Gaetan). Considératio
la classe des crustacés; 1 vol. grand in-8,
56 planches dessinées par M. Prêtre et grav
tion de M. Turpin, cartonné. Figures noires
Figures colori

DUMÉRIL (André-Marie-Constant). Considérat
la classe des insectes; ouvrage orné de 60
douce, représentant plus de 350 genres d'inse
M. Prêtre et gravées sous la direction de M. T
in 8, cartonné, avec les planches en noir.
Avec les planches en couleur.

LESSON (R. P.). Centurie zoologique, ou Cho
nouveaux ou imparfaitement connus; enrichi d
ginales, dessinées par M. Prêtre, gravées et col
grand soin, et accompagnées d'un texte desc
gr. in-8, colorié.
En noir

Imprimé chez Paul Renouard, rue Garancière,